



*Casey Vale, based on the account of a 10-year-old boy
about his past lives*

MILLE VIES

THOUSAND LIVES

MILLE RÉINCARNATIONS. MYRIADES DE
DESTINS. UNE SEULE DESTINATION.

 THE LIVES
MEDIA®

MILLE VIES

(THOUSAND LIVES)

**Mille Réincarnations. Myriades de
Destins. Une Seule Destination.**

Auteur : Rédigé par le journaliste Casey Vale, d'après le récit d'un garçon de 10 ans sur ses vies antérieures.

Copyright © 2025 THE LIVES MEDIA. All rights reserved. No reproduction allowed.

NOTE DE LA RÉDACTION

Le présent ouvrage s'inspire d'histoires, d'événements et de contextes réels. Néanmoins, afin de respecter la vie privée et d'éviter toute répercussion sur certaines personnes, les noms des personnages ainsi que certains détails permettant de les identifier ont été modifiés, simplifiés ou restructurés sous une forme littéraire.

Certains passages du livre sont racontés du point de vue personnel des protagonistes, reflétant leurs expériences et perceptions au moment des faits. Ces opinions ne coïncident pas nécessairement avec la position de THE LIVES MEDIA.

Sur le plan stylistique, bien que la rédaction ait procédé aux ajustements nécessaires, nous nous sommes efforcés de préserver au maximum le caractère authentique et le ton originel du personnage, par respect pour lui et pour conserver l'esprit et la vivacité du récit.

La rédaction



INTRODUCTION

La vie d'un journaliste, surtout celle de quelqu'un qui parcourt des contrées lointaines et rencontre toutes sortes de gens, est souvent pleine de surprises. Mais la rencontre qui allait changer ma vie avec le jeune garçon que je me permettrai désormais d'appeler par le nom affectueux de River, a dépassé tout ce que j'aurais pu imaginer des merveilles que ce monde peut receler.

J'ai rencontré River dans des circonstances assez fortuites, dans une petite ville paisible de l'Ouest américain, où je prenais de courtes vacances après un long voyage de travail en Asie. Il n'avait que dix ans, un jeune Américain parlant anglais, avec des yeux vifs et un air pensif rare pour son âge. Sa famille, que j'ai eu l'occasion de connaître, était composée de gens doux et bienveillants, et j'ai vite compris qu'ils menaient une vie spirituelle profonde, pratiquant une ancienne discipline de l'école de Bouddha originaire d'Orient – le Falun Dafa.

Au début, nos conversations ne tournaient qu'autour des banalités du quotidien. Mais un jour, alors que nous admirions ensemble le coucher de soleil derrière les montagnes lointaines, River a soudain commencé à raconter. Ce n'étaient pas des histoires d'école, d'amis ou

de jeux d'enfants. C'étaient des fragments de souvenirs d'une vivacité et d'un détail étonnants, sur des vies passées qui s'étendaient de civilisations préhistoriques glorieuses à des dynasties historiques familières, et même à des mondes au-delà de la Terre.

River a expliqué que, grâce à une affinité prédestinée particulière et à sa pratique de la cultivation depuis son plus jeune âge, son œil céleste (le troisième œil) s'était ouvert, ainsi qu'une partie de sa sagesse, lui permettant de voir d'autres dimensions et de se souvenir de plusieurs de ses vies antérieures. Une chose étrange que j'ai remarquée est que, depuis que ces capacités s'étaient manifestées, son style de parole changeait lorsqu'il évoquait ces souvenirs. Bien que son visage conservât la pureté et l'innocence d'un enfant, ses paroles prenaient une maturité et une profondeur telles que l'on aurait dit une personne d'expérience partageant les réflexions de sa vie. Il utilisait naturellement le « Je » en parlant de ces vies, comme s'il revivait ces moments précis. Quand il racontait, sa voix était toujours celle d'un enfant de dix ans, mais le contenu et la profondeur de ses histoires portaient une érudition et une perspicacité extraordinaires. Il pouvait parler des langues anciennes que personne ne lui avait apprises, décrire des coutumes et des événements historiques avec des détails qu'aucun livre n'avait consignés.

Moi, un Européen, bien que quelque peu familier avec le Dharma bouddhique et les enseignements orientaux, n'ai pu m'empêcher au début d'être stupéfait, et même un peu sceptique. Mais plus j'écoutais, plus j'observais l'authenticité dans son regard et son attitude, la cohérence et la consistance étranges de ses récits s'étalant sur des millions d'années, plus j'étais captivé. Il n'y avait aucune exagération, aucune volonté d'impressionner. Il se contentait simplement de raconter ce dont il se « souvenait », ce qu'il « voyait » en méditation ou dans des moments de contemplation silencieuse.

Ce qui était particulièrement remarquable, c'est que River se plaçait toujours du point de vue de son personnage de chaque vie pour percevoir et évaluer les événements. Quand il était général, il pensait comme un général. Quand il était moine, il avait l'état d'esprit d'un moine. Et quand il était conseiller diplomatique, il analysait les problèmes d'un point de vue purement politique, sans jamais mêler d'explications spirituelles ou karmiques dans des contextes où le personnage n'était pas un pratiquant spirituel. Cette clarté rendait ses histoires d'autant plus crédibles et profondes.

Après ces premières conversations surprenantes, et avec le consentement sincère des parents de River – qui comprenaient le caractère spécial de leur fils et espéraient que ces histoires pourraient toucher des âmes sœurs – j'ai consacré environ deux semaines à écouter

attentivement et à consigner avec soin le flot de ses souvenirs. Au départ, je comptais simplement prendre des notes pour moi-même, comme un précieux document sur des choses merveilleuses. Mais plus j'écoutais, plus je réalisais que ces histoires n'étaient pas seulement pour moi. Elles contenaient des leçons profondes sur l'histoire, sur la causalité, sur le choix entre le bien et le mal, et par-dessus tout, sur le voyage infini d'un être à travers les réincarnations pour retrouver son origine.

Ce livre, « Mille Vies – Thousand Lives », est le recueil de ces histoires, retranscrites le plus fidèlement possible à partir du récit de River pendant cette période. Durant tout le temps où il a raconté, je n'ai posé presque aucune question, me contentant d'écouter et de prendre des notes. C'est pourquoi le lecteur constatera que le fil du récit s'apparente presque à un monologue du personnage principal, que nous accompagnerons à travers d'innombrables rôles : d'un général dans une guerre préhistorique à un taoïste de l'époque des Trois Royaumes, d'un disciple suivant les pas de Jésus à un Dieu de la Montagne régnant sur un mont sacré, d'un artisan sur l'ancienne planète Mars à un diplomate américain du milieu du XXe siècle, pour finir par la révélation de sa véritable origine – un Roi Céleste d'un royaume resplendissant, qui avait fait le serment de

descendre dans le monde des mortels pour attendre le grand Dafa.

Le premier chapitre pourra sembler pesant pour certains lecteurs, car il relate les terribles rétributions karmiques que le personnage principal a dû subir pour les crimes commis dans une vie lointaine, lorsqu'il s'était opposé à la Loi authentique. Mais je vous prie d'être patients, car c'est une partie indissociable de la vérité, de la loi de cause à effet, qui est à la fois rigoureuse et pleine de compassion. À partir du deuxième chapitre, River, à travers ses souvenirs, apparaîtra davantage dans le rôle d'un « observateur » de l'histoire, expliquant les événements et les personnages sous la perspective supranormale d'un pratiquant spirituel, en se concentrant sur la volonté céleste et les leçons cachées derrière les événements. Lorsqu'apparaissaient des termes inhabituels, comme « esprit primordial secondaire », j'ai essayé d'ajouter de brèves explications entre parenthèses, en me basant sur ma compréhension des explications du jeune garçon ou sur des documents de référence.

J'espère qu'à travers « Mille Vies », chacun de nous pourra acquérir une nouvelle perspective sur la vie, sur l'histoire, et peut-être, trouver quelque part un peu d'empathie, un peu de matière à réflexion pour son propre voyage.

Casey Vale

THE LIVES MEDIA

* * *

CHAPITRE 1 : LE CLAIR DE LUNE PRÉHISTORIQUE

...

Parfois, lorsque je médite, ou simplement dans les moments de grande quiétude, en regardant par la fenêtre, les souvenirs resurgissent. Pas le genre de souvenir de ce que j'ai fait hier, ou de l'endroit où j'ai joué la semaine passée. Non, ces souvenirs sont étranges, ils viennent

d'un lieu très, très lointain. Si lointain que je ne pense pas que cette Terre en porte encore la trace. (Plus tard, quand mes parents m'ont expliqué, j'ai compris que je voyais ces choses à travers mon œil céleste, car j'avais environ cinq ans lorsque celui-ci a commencé à s'ouvrir.)

La mémoire me transporte à une époque remontant à une centaine de millions d'années, aux derniers siècles d'un cycle de civilisation incroyablement glorieux, mais qui se tenait également au bord de l'effondrement.

Dans les plus anciens parchemins historiques qui nous sont parvenus de cette ère, on raconte que cette civilisation avait connu un Âge d'Or resplendissant. Essayez d'imaginer, la Terre avait alors une tout autre apparence. Les cités n'étaient pas bâties de briques et de pierres grises, mais scintillaient comme si elles étaient tissées de lumière, avec des tours s'élevant, élancées, vers le ciel. L'humanité, à son apogée, vivait en harmonie avec la nature ; la sagesse et la moralité avaient atteint un très haut niveau.

Les chroniques rapportent qu'à un moment crucial, alors que ce cycle de civilisation semblait sur le point de s'achever après environ cinq mille ans d'existence, un événement grandiose se produisit. Un Être Suprême, que les générations futures appelleraient avec respect le Créateur, descendit dans le monde des mortels. Il apporta avec Lui le grand Dafa – la vérité de l'univers –

pour le propager et sauver tous les êtres. Ses enseignements éveillèrent des centaines de millions de personnes. Elles s'engagèrent sur la voie de la cultivation, leur nature de cœur s'éleva, leur sagesse s'ouvrit, et grâce à cela, non seulement cette civilisation ne fut pas détruite, mais elle fut prolongée de dix mille années supplémentaires dans une splendeur sans précédent.

Au cours de ces dix mille ans, les véritables pratiquants de Dafa accomplirent des exploits extraordinaires. La Lune que nous voyons aujourd'hui, d'après ce qui a été transmis, est l'une des grandes merveilles qu'ils ont créées ou ajustées. Ce n'est pas seulement un bloc de roche, mais un centre d'énergie, un lieu sacré, un symbole de la sagesse et des pouvoirs supranormaux de ceux qui cultivent leur cœur pour tendre vers le bien. Puis il y a les temples, les édifices monumentaux et magnifiques dont les vestiges subsistent, tous témoins d'une époque où les hommes et les Dieux étaient proches, où le grand Dafa était le phare qui éclairait le chemin.

Mais, comme nous le savons tous, le temps est un flot ininterrompu. Au moment où je suis né, dans une vie antérieure, ces dix mille années de splendeur touchaient à leur fin. Mon nom dans cette vie-là, si j'essayais de le transcrire dans votre langue actuelle, sonnerait à peu près comme Arion. La langue et l'écriture de cette époque étaient très différentes de ce que nous

connaissons, alors j'utiliserai temporairement ce nom, Arion, pour vous raconter l'histoire plus facilement.

Quand moi, Arion, je vins au monde, la Lune trônait toujours dans le ciel nocturne, les anciens temples étaient encore là. Mais dans la conscience de la majorité de la population, les histoires sur le Créateur, sur le Dafa, sur les pratiquants aux pouvoirs divins immenses qui avaient créé la Lune, étaient progressivement devenues des « contes de fées ». Un peu comme les gens d'aujourd'hui qui racontent des histoires sur la déesse de la lune ou d'autres légendes. C'était beau, grandiose, mais lointain, et peu de gens croyaient encore que c'était la réalité.

À l'époque d'Arion, la société était profondément divisée. D'un côté, il y avait ceux qui s'efforçaient encore de préserver leur foi, de chérir les valeurs spirituelles laissées par leurs ancêtres. De l'autre, de plus en plus puissants, se trouvaient ceux qui ne croyaient qu'en ce que leurs yeux voyaient et leurs oreilles entendaient, qui croyaient en la force matérielle, en ce qu'ils pouvaient saisir et contrôler. C'était la faction matérialiste.

Pour nous à cette époque, la génération qui a grandi dans une atmosphère de plus en plus imprégnée de pragmatisme, les récits sur la « science supranormale » ou la « science spirituelle » des anciens semblaient vagues et difficiles à croire. On nous enseignait que seule

ce qui pouvait être mesuré, prouvé par l'expérience, les technologies que nous pouvions fabriquer et maîtriser, constituait la véritable science.

Bien sûr, nous avons aussi entendu dire, vaguement, qu'il restait encore une poignée de gens qui se disaient « pratiquants » du soi-disant « Dafa » des anciens. La rumeur disait qu'ils possédaient des « pouvoirs divins », des « capacités » étranges, et qu'ils pouvaient même créer des « technologies supranormales » que notre science ne pouvait expliquer. Mais honnêtement, personnellement, et la plupart des gens de ma génération, nous n'avons jamais été témoins directs de ces choses de manière claire. Pour nous, ce n'étaient en grande partie que des rumeurs, des légendes tissées à partir d'un passé lointain, ou tout au plus des subterfuges sophistiqués. Nous croyions en la puissance tangible, en l'armée, en les armes de pointe que notre faction recherchait et fabriquait jour et nuit.

C'est pourquoi le déclin moral au cours des 500 dernières années de ce cycle de civilisation était presque une fatalité. Quand les gens ne croient plus aux Divinités et aux Bouddhas, ne craignent plus les lois invisibles de l'univers, alors les contraintes morales se relâchent progressivement. L'avidité, l'égoïsme, le désir de pouvoir et de jouissance matérielle devinrent de plus en plus intenses.

Ceux qui ne cultivaient pas véritablement leur cœur, ou ceux qui avaient pratiqué mais dont la volonté n'était pas ferme, se laissaient facilement entraîner par les tentations de la renommée, du profit et des sentiments, s'éloignant des valeurs traditionnelles. Ils ont commencé à se demander pourquoi vivre une vie d'ascèse, pourquoi croire en des choses invisibles, alors que la science matérielle pouvait leur apporter une vie confortable et heureuse sous leurs yeux ?

Et puis, sur ce terreau de déclin moral, la pensée matérialiste s'est de plus en plus répandue, non seulement dans ma nation mais aussi dans de nombreuses autres contrées. Les dirigeants, les penseurs des nations et des forces partageant les mêmes idées se sont progressivement unis, formant une puissante alliance – une alliance de ceux qui croyaient en la puissance matérielle absolue. Ma famille faisait également partie de ce mouvement ascendant.

Cette alliance matérialiste avait un objectif clair : éliminer complètement l'influence de ce qu'ils considéraient comme des « chimères spirituelles » de la vie sociale, non seulement à l'échelle d'une nation mais sur un plan plus large. Ils propageaient que l'homme était le maître de son destin, que toutes les réalisations étaient le fruit de l'intelligence et de la force humaines. Ils rejetaient les pratiquants, ceux qui conservaient leur foi en Dafa, les considérant comme une force entravant le « progrès » de

la société, une menace pour le nouvel ordre qu'ils voulaient établir.

L'atmosphère de ces années-là devint de plus en plus étouffante. Les enseignements de Dafa, autrefois considérés comme un guide, étaient désormais tournés en dérision, déformés en de nombreux endroits. L'alliance matérialiste, avec ses promesses d'un « paradis sur terre » créé par l'homme, a attiré de nombreuses personnes, en particulier les jeunes des nations membres. La ligne directrice de l'alliance était très ferme, voire autoritaire, et les dirigeants du bloc étaient prêts à utiliser tous les moyens, y compris la force, pour atteindre leurs objectifs.

Ce n'était plus seulement une guerre idéologique au sein d'une société, mais cela s'était progressivement transformé en une confrontation à plus grande échelle, une bataille pour l'âme de toute une civilisation. Et moi, Arion, je suis né et j'ai grandi au sein d'une famille de cadres appartenant à l'une des principales nations de cette alliance matérialiste en pleine ascension.

Comme je l'ai dit, moi, Arion, je suis né au cours du dernier siècle de ce cycle de civilisation de dix mille ans, à une époque où le feu du matérialisme brûlait avec ardeur. Ma famille appartenait à la classe dirigeante de la société, et mes parents étaient des membres influents d'un parti clé de l'alliance matérialiste.

Dès mon plus jeune âge, j'ai été immergé dans une atmosphère de culte de la matière et du pouvoir. Les premières leçons que j'ai entendues n'étaient pas des contes de fées sur les Divinités et les Bouddhas, sur la compassion ou la foi, mais des exposés sur la puissance de la science et de la technologie, sur la supériorité de l'homme, sur sa capacité à conquérir la nature et à maîtriser son propre destin. L'athéisme m'était inculqué chaque jour. Tout ce qui touchait à la spiritualité, au Dafa des anciens, était considéré comme de la superstition, un obstacle au progrès. Mes parents, et mon entourage, exprimaient régulièrement du mépris, voire de la haine, envers ceux qui conservaient leur foi, les pratiquants. Ils les appelaient les « arriérés », les « rêveurs chimériques ».

Dans un tel environnement, il n'est pas surprenant que j'aie grandi avec une foi inébranlable en ce qu'on m'avait enseigné. Je méprisais les valeurs spirituelles et croyais que seuls la puissance matérielle et le pouvoir militaire valaient la peine d'être poursuivis. Je regardais les vestiges anciens, les temples que l'on disait construits par les pratiquants, non pas avec admiration, mais avec une certaine curiosité scientifique, essayant de comprendre quelle « technique » avait été utilisée, sans jamais penser à leur dimension spirituelle.

Peut-être avais-je une aptitude innée pour les affaires militaires. J'aimais les jeux de stratégie, j'aimais lire les récits des grandes batailles de l'histoire (bien qu'ils

fussent souvent interprétés d'un point de vue matérialiste). Ma constitution physique était également bonne, et j'ai rapidement montré des capacités de commandement. Mes parents, voyant ces penchants, en furent très satisfaits et m'encouragèrent à suivre une carrière militaire. Pour eux, l'armée était le symbole de la force, l'outil pour protéger et étendre l'influence de l'alliance matérialiste.

Mon ascension dans l'armée de l'alliance fut assez aisée. J'ai intégré l'académie militaire dès mon plus jeune âge, j'ai étudié avec assiduité, je me suis entraîné sans relâche. J'ai rapidement maîtrisé les tactiques modernes, appris à utiliser les armes les plus avancées que notre faction fabriquait. Avec mon talent naturel, ma détermination, et aussi le soutien de ma famille, j'ai gravi les échelons assez rapidement. Mes victoires lors de manœuvres à grande échelle, ou dans des conflits frontaliers mineurs (contre les forces qui s'opposaient encore à l'alliance matérialiste), n'ont fait qu'accroître mon prestige.

Et puis, alors que j'étais encore assez jeune, j'ai été nommé commandant d'un corps d'armée principal – une force puissante comptant environ cinquante mille hommes. C'était l'un des corps d'armée les plus aguerris de l'alliance, et il faut savoir que notre alliance entière disposait de nombreux autres corps d'armée de taille similaire, voire plus grands, prêts pour des campagnes majeures.

Imaginez des armées aux rangs impeccables, des blocs d'infanterie denses armés de fusils et de baïonnettes étincelantes, des escadrons de cavalerie imposants, sabres et lances à la main, et des batteries d'artillerie lourde tirées par de robustes et magnifiques chevaux. Nos uniformes étaient soigneusement taillés, aux couleurs vives et imposantes, chaque corps d'armée, chaque arme ayant ses propres insignes pour se distinguer sur le vaste champ de bataille. Pour moi, à ce moment-là, c'était le summum de la gloire, la confirmation de mes efforts et de mes convictions. J'étais fier de cette position, fier de mon corps d'armée bien organisé et discipliné, et totalement convaincu de servir un idéal « noble » – l'idéal de construire un monde maîtrisé par l'homme, un monde où il n'y aurait plus de place pour les « illusions » spirituelles.

Cette atmosphère tendue finit par exploser. L'ordre final fut donné par le haut commandement de l'alliance matérialiste : une guerre totale serait déclenchée. Le slogan était clair et diffusé partout : c'était une guerre pour « libérer » le monde des chaînes de la superstition, pour « éclairer » les terres encore plongées dans les ténèbres de la spiritualité, et pour établir un nouvel ordre mondial où l'homme et la science matérielle régneraient en maîtres absolus. Le plan initial des dirigeants de l'alliance était une « guerre éclair »,

prévoyant d'anéantir toute opposition et de remporter une victoire totale en six mois maximum.

Pour moi et mon corps d'armée de cinquante mille hommes, c'était le moment que nous attendions, pour lequel nous nous étions entraînés. Pas la moindre hésitation, pas le moindre doute sur la justesse de cette guerre. Nous étions convaincus d'apporter l'avenir, de briser ce qui était ancien et dépassé.

Mon corps d'armée, ainsi que de nombreuses autres puissantes légions de l'alliance, entamèrent leur marche. Des formations d'infanterie à perte de vue, des blocs de cavalerie imposants, des colonnes d'artillerie se déplaçant dans un bruit de tonnerre, le moral était au plus haut. Nous reçûmes l'ordre d'attaquer une zone considérée comme vitale par la faction spiritualiste, une terre qu'ils appelaient la « Cité de Lumière » – supposée être le centre des pratiquants et le lieu de conservation de nombreux textes sacrés et héritages de Dafa.

Cependant, la guerre ne se déroula pas aussi facilement que prévu. Les nations, les communautés qui suivaient la foi en Dafa, bien que leurs armées ne fussent pas initialement aussi bien organisées professionnellement que les nôtres, firent preuve d'un courage au combat extraordinaire. Ils n'avaient pas de grandes armées permanentes, mais chaque citoyen semblait être un soldat, prêt à défendre sa foi et sa patrie. Ils combattaient

avec une grande ingéniosité, s'appuyant sur leur connaissance du terrain, utilisant des tactiques de guérilla flexibles, nous infligeant des pertes non négligeables.

De plus, l'aide discrète de quelques pratiquants dotés de « capacités » du côté spiritualiste contribua également à ralentir considérablement notre avancée. Les routes que nous prévoyions d'emprunter s'effondraient parfois de manière inexplicable. Des ponts vitaux étaient détruits avec une précision déconcertante. Des brouillards épais et des averses hors saison apparaissaient soudainement, entravant nos déplacements et notre logistique. Mon propre corps d'armée fut également confronté à de nombreuses situations étranges et inexplicables. Une fois, alors que nous marchions en plein soleil, près de la moitié des soldats de l'avant-garde s'évanouirent soudainement, avec des symptômes identiques à une grave insolation, bien que le temps ne fût pas particulièrement accablant. Une autre fois, une étrange épidémie éclata subitement dans une grande partie du corps d'armée, se propageant très rapidement, causant la mort d'environ dix pour cent des effectifs en quelques semaines seulement, avant que nos médecins militaires ne parviennent difficilement à la maîtriser. Bien que ces actions ne fussent pas des attaques meurtrières directes d'un ennemi visible, visant principalement à nous arrêter

et à nous épuiser, elles ont réellement causé de nombreuses difficultés et une anxiété latente.

C'est en raison de cette résistance acharnée et de ces obstacles inattendus que la guerre, que nous pensions terminer en quelques mois, s'éternisa. Il fallut près de trois ans, d'innombrables batailles, grandes et petites, avec des pertes considérables pour les deux camps, pour que notre alliance matérialiste prenne progressivement le dessus sur tous les fronts. Le prix de chaque avancée était payé par le sang et la fatigue.

Et puis, après près de trois ans de campagne, mon corps d'armée, bien qu'ayant traversé de nombreuses épreuves et subi des pertes, atteignit enfin la périphérie de la « Cité de Lumière ». Notre mission restait inchangée : prendre la ville, anéantir toute résistance restante et détruire les symboles de la faction spiritualiste. Le slogan « victorieux à chaque bataille » était toujours scandé, mais intérieurement, tout le monde comprenait que cette victoire ne serait pas facile.

L'assaut de la « Cité de Lumière » fut la bataille la plus féroce que mon corps d'armée ait jamais connue. Bien que la faction spiritualiste fût affaiblie après près de trois ans de guerre, leur résistance ici, dans leur dernière forteresse, fut incroyablement intense. Ils se battaient avec une détermination désespérée, comme s'ils savaient que c'était la bataille décisive. Après plusieurs jours de

combats sanglants, mon corps d'armée, qui ne comptait plus qu'environ les trois cinquièmes de ses effectifs initiaux, parvint enfin à éteindre les derniers foyers de résistance des soldats ennemis à l'extérieur de la ville.

La voie vers le centre de la ville était maintenant ouverte. Notre prochain objectif était un vaste complexe architectural religieux, un temple majestueux que l'on disait être le lieu le plus sacré, où était conservée la quintessence de Dafa. Selon les renseignements, c'était aussi le dernier refuge des pratiquants et des civils qui s'obstinaient à garder leur foi.

Lorsque les immenses portes du temple s'effondrèrent sous la puissance de l'artillerie, un spectacle se présenta à nous. À l'intérieur de la vaste enceinte, devant une statue de Bouddha gigantesque, à la fois majestueuse et compatissante, se trouvaient des centaines de personnes vêtues des robes de pratiquants, assises en méditation, murmurant des prières. Autour d'eux, et derrière eux, se tenaient des milliers de civils – des personnes âgées, des jeunes, des femmes, des enfants – tous les mains jointes, tournés vers la statue avec une expression de dévotion et d'abandon. Pas d'armes, pas de résistance. Seulement le silence de la foi et le murmure des prières.

Pour mes soldats, qui avaient combattu pendant trois longues années, qui avaient vu leurs camarades tomber, qui étaient imprégnés d'une idéologie de haine envers «

l'ennemi superstitieux », cette scène n'éveilla aucune compassion. Ils y voyaient le dernier bastion de « l'obscurantisme », des êtres à anéantir pour « purifier » le monde.

L'ordre était venu d'en haut : ne laisser personne en vie. Et le corps d'armée d'Arion déferla.

Ce fut un massacre.

Je me tenais sur les hautes marches, regardant en bas. Je voyais mes soldats, armes à la main, se ruer sur la foule désarmée. Les cris, les pleurs, le bruit des armes heurtant la chair et les os, le son des corps qui s'effondrent. Le sang commença à se répandre sur les dalles de pierre blanche du temple. Les pratiquants, même face à la mort, conservaient pour beaucoup une expression sereine, continuant à réciter leurs sutras jusqu'à leur dernier souffle. Les civils, eux, paniquaient, tentant de fuir en vain.

Je n'ai pas personnellement tué de pratiquant de mes propres mains. Mon rôle était de commander, de m'assurer que la « mission » soit accomplie. Mais lorsque ces images brutales frappèrent mes yeux, lorsque j'entendis ces cris déchirants, une sensation glaciale m'envahit la poitrine. Un instant, un seul instant, un éclair de compassion, une pensée de vouloir ordonner l'arrêt, de vouloir mettre fin à ce massacre insensé,

s'insinua dans mon esprit. La conscience d'un être humain, bien que recouverte par tant d'années de dogme matérialiste, semblait vouloir faire entendre sa faible voix.

Mais ensuite, cette volonté de fer, cette foi en la « vérité » matérialiste qui m'avait été forgée, éteignit rapidement cette lueur fragile. « Ils sont l'ennemi », résonna une voix froide dans ma tête. « Ils sont un obstacle au progrès. Leur destruction est nécessaire pour un ordre nouveau et meilleur. » Je fermai les yeux une seconde, puis les rouvris, le visage devenu froid, impassible. J'ai laissé le massacre se poursuivre, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un bruit, hormis le souffle haletant des soldats et le vent qui balayait les couloirs silencieux du temple désormais ensanglanté.

Ce jour-là, le corps d'armée sous mon commandement, celui d'Arion, commit un crime monstrueux. Nous n'avions pas seulement tué des vies innocentes, mais nous avons aussi détruit un lieu saint, offensé les Divinités et les Bouddhas. Et moi personnellement, bien que n'ayant pas directement manié l'épée, ma tolérance, mon indifférence face au crime, le reniement de la voix de ma conscience, même fugace, avaient semé un karma si immense que je ne pouvais l'imaginer à ce moment-là.

Ce fut le péché le plus grand, le plus profond que moi, Arion, j'aie commis dans cette vie. Une dette que je

devrais payer par des souffrances indescriptibles au cours d'innombrables réincarnations futures.

Après la prise et la « purification » brutale de la « Cité de Lumière », la guerre qui avait duré près de trois ans toucha enfin à sa fin. L'alliance matérialiste avait remporté une victoire absolue sur tous les fronts. Les survivants de la faction spiritualiste, s'ils n'étaient pas éliminés, devaient se cacher, vivre dans la peur, ou étaient forcés d'abandonner leur foi.

Moi, Arion, avec le « mérite » d'avoir commandé le corps d'armée qui a conquis la « Cité de Lumière », fus acclamé comme un héros. Je fus honoré, généreusement récompensé, et promu à un très haut grade militaire, probablement l'équivalent du grade de Général d'armée dans vos armées d'aujourd'hui. Ma renommée retentit dans toute l'alliance. Avec de tels succès, et le soutien de ma famille ainsi que de nombreuses factions puissantes, j'étais considéré comme l'un des candidats les plus prometteurs pour le poste de commandant suprême de toutes les forces militaires de l'alliance – une fonction similaire à celle de « Ministre de la Défense » – pour le mandat à venir. Tout semblait s'ouvrir devant moi, un avenir de pouvoir et de gloire suprême.

J'étais presque certain d'obtenir ce poste. Tous les arrangements, toutes les campagnes de lobbying semblaient avoir porté leurs fruits. Mais la vie est

ironique. Juste avant l'annonce officielle de la nomination, un « accident » inattendu se produisit.

Ce jour-là, je revenais d'une réunion importante dans une autre ville. Mon attelage se déplaçait assez rapidement. Le ciel s'assombrit soudainement et une forte pluie se mit à tomber, accompagnée d'un violent orage. Alors que l'attelage traversait une route de montagne périlleuse et glissante, pour une raison inconnue, les chevaux paniquèrent soudainement, s'emballant furieusement. L'attelage perdit le contrôle, vacilla, puis plongea tout droit dans un abîme profond.

Ma dernière sensation dans la vie d'Arion fut l'horreur absolue de la chute libre, puis un impact cataclysmique, et l'obscurité m'enveloppa.

Ce n'est que bien plus tard, dans ma vie actuelle, grâce à la cultivation de Dafa qui a ouvert mon œil céleste, que j'ai pu revoir la vérité de cet « accident ». Ce n'était pas un accident fortuit. C'était un complot d'assassinat, méticuleusement orchestré par un autre rival politique au sein de l'alliance matérialiste, un homme qui convoitait également le poste de « Ministre de la Défense » que j'étais sur le point d'obtenir. Il avait soudoyé le cocher, et probablement aussi les responsables de la sécurité de mon itinéraire.

N'est-ce pas ridicule ? Moi, qui avais commis tant de crimes au nom de l'idéal matérialiste, je finis par mourir des mains de mes propres pairs idéologiques, pour une simple lutte de pouvoir et d'intérêts matériels. Cette mort, bien que douloureuse et rageante, n'était probablement que le début de mes jours sans fin de remboursement de karma.

Ma mort soudaine au fond du ravin mit un terme à la vie d'Arion, une vie pleine d'ambition et de péchés. Mais environ une semaine avant cet « accident », les dernières nouvelles des fronts lointains étaient parvenues. L'alliance matérialiste avait remporté une victoire totale. Toutes les nations, toutes les régions restantes de la faction spiritualiste avaient été pacifiées. Les pratiquants, ceux qui conservaient fermement leur foi en Dafa, avaient été presque entièrement anéantis ou arrêtés, emprisonnés, forcés d'abandonner leur voie. La guerre qui avait duré près de trois ans s'était finalement terminée par la domination absolue de la faction matérialiste. Nous avons « réussi » à effacer une vision du monde, une foi qui avait existé pendant des milliers d'années.

Au cours de ces derniers jours, juste après la fin des hostilités, un événement étrange se produisit, une scène qui, même aujourd'hui, me donne des frissons en y repensant. Une nuit, le ciel était clair, la Lune était pleine et brillait de tous ses feux. Soudain, moi et de

nombreuses autres personnes dans la capitale fûmes témoins d'une chose incroyable. La Lune, cette sphère gigantesque que nos ancêtres nous avaient dit avoir été créée par les pratiquants, commença à se déplacer lentement, déviant de son orbite habituelle. Au début, ce n'était qu'un léger déplacement, mais il devint de plus en plus rapide, de plus en plus évident. Elle ne tombait pas, n'entrait en collision avec rien. Elle était simplement en train de partir, s'éloignant de la Terre. Nous restions là, stupéfaits, terrifiés, à regarder cette sphère d'argent rapetisser, rapetisser, jusqu'à n'être plus qu'un point lumineux scintillant avant de disparaître complètement dans les profondeurs de l'univers.

Aucun d'entre nous, adeptes du matérialisme, ne pouvait expliquer ce phénomène. Nos scientifiques tentèrent d'avancer des hypothèses sur la gravité, sur les orbites, mais tout cela était vain face à la vérité évidente : la Lune était partie. Ce n'est que bien plus tard, lorsque mon œil céleste s'est ouvert, que j'ai su que ce n'était pas un phénomène naturel. C'était une grande évacuation. Un groupe de pratiquants de Dafa au niveau de cultivation extrêmement élevé, qui avaient prévu la chute inévitable de la civilisation et la corruption du cœur humain, avaient utilisé leurs pouvoirs divins pour emmener une partie des véritables pratiquants restants – environ quelques dizaines de milliers de personnes –

ainsi que l'élite de la culture et les semences de la vie, sur la Lune.

Plus tard, avec mon œil céleste, j'ai vu plus clairement ce qui s'était passé. Cette Lune, qui de l'extérieur ressemblait à une sphère de roche solide, était en fait creuse à l'intérieur. Elle était construite de manière incroyablement complexe, comme un monde miniature, avec de nombreux niveaux et différentes zones. Il y avait des terres fertiles pour cultiver des céréales et des herbes médicinales précieuses, des zones réservées à l'élevage des animaux qu'ils avaient emportés. Ils possédaient même une technologie spéciale, un système secret capable de créer un champ de force artificiel, maintenant une gravité et une atmosphère stables à l'intérieur, un peu comme ce que vous voyez dans les films de science-fiction aujourd'hui. Toute la structure interne était conçue pour maintenir un écosystème complet, suffisant pour que des dizaines de milliers de personnes puissent vivre et survivre pendant un long voyage entre les étoiles.

Et ces pratiquants avaient utilisé leurs vastes pouvoirs divins pour diriger la Lune, la transformant en un gigantesque vaisseau spatial, une « arche » pour toute une civilisation, quittant le système solaire pour trouver un autre lieu sûr afin de préserver leur lignée et leur espoir.

Peu de temps après ma mort dans l'« accident » de chariot, peut-être seulement quelques jours, une catastrophe encore plus terrible s'abattit. Comme j'étais mort, ce qui suivit est ce que j'ai pu observer plus tard avec mon œil céleste. Lorsque la Lune, avec ses réfugiés à bord, se fut éloignée du système solaire, il sembla qu'il n'y avait plus rien pour maintenir l'équilibre de la planète. L'immense karma créé par tous les êtres de cette civilisation, en particulier le crime monstrueux de la faction matérialiste en s'opposant à Dafa et en persécutant les pratiquants, devait être payé.

Je vis les Dieux, les Protecteurs de cet univers, ceux dont nous, les matérialistes, nous étions moqués et dont nous avions nié l'existence, agir... Non pas pour sauver, car tout était déjà irrécupérable. Ils utilisèrent leurs grands pouvoirs divins pour provoquer des bouleversements géologiques terrifiants, des déluges cataclysmiques, des éruptions volcaniques effroyables. Et finalement, pour une purification complète, ils firent exploser la Terre même de ce cycle de civilisation précédent. Toute la civilisation, avec toutes ses réalisations scientifiques matérielles, ses crimes et ses ambitions, fut complètement anéantie, ne laissant aucune trace.

Le miracle fut que la Lune, cette arche de salut improvisée, après de nombreuses années, peut-être des décennies selon notre calcul du temps, à dériver et à voyager à travers de nombreuses régions lointaines de

l'espace à une vitesse inimaginable, finit par être ramenée, lorsque les Dieux eurent recréé une nouvelle Terre à partir des restes de l'ancien univers, alors qu'un nouveau cycle de civilisation était sur le point de commencer. Elle redevint le satellite de cette planète, poursuivant sa mission silencieuse.

...

Quant à mon âme d'Arion, après cette mort tragique, elle portait un fardeau de karma noir et pesant. Je commençai mon voyage d'expiation, un voyage qui s'étendit à travers d'innombrables vies de réincarnation, dans les royaumes les plus sombres et les plus douloureux.

C'est là que j'ai commencé mes vies en tant que porc, puis en tant que chien.

...

Après la mort d'Arion, mon âme plongea dans une obscurité sans fin, portant l'immense fardeau karmique des crimes que j'avais commis. Je ne sais combien de temps j'ai dérivé dans cet état, ne ressentant que le froid, la solitude et une peur vague. Puis, une force d'attraction puissante m'entraîna, et lorsque ma conscience revint progressivement, je me retrouvai dans une forme complètement différente.

C'était ma vie en tant que porc. Pas une fois, mais sept fois de suite.

Le souvenir de ces vies, même en y repensant maintenant, me donne des frissons. Imaginez, passer d'un grand général commandant des dizaines de milliers de soldats, d'un homme sur le point de détenir le pouvoir suprême, à n'être plus qu'un quadrupède vivant dans une porcherie sale et puante. Toutes les pensées, toutes les ambitions d'Arion semblaient avoir été effacées, ne laissant que les instincts les plus élémentaires : la faim, la soif et une peur vague et omniprésente.

Je me souviens de la sensation d'être enfermé dans des enclos étroits, humides, le sol toujours gluant d'excréments et d'urine. Notre nourriture était les restes, les surplus que les humains jetaient dans une auge en bois crasseuse. Nous nous battions pour chaque bouchée, nous bousculant, grognant pitoyablement. Pas de dignité, pas de choix. Juste une existence précaire au jour le jour, en attendant une fin inéluctable.

La plus grande douleur n'était pas seulement la saleté ou la faim. C'était l'impuissance, l'ignorance. Parfois, dans de brefs instants, une faible lueur de mémoire de ma vie d'Arion jaillissait dans mon esprit – des images d'uniformes somptueux, de champs de bataille imposants, de louanges. Mais elle s'éteignait rapidement, laissant derrière elle une confusion, une souffrance

inexprimable. Qui suis-je ? Pourquoi suis-je ici ? Aucune réponse. Seulement ce corps lourd, lent, et l'inconscience de l'animal.

Et puis, ce jour fatidique arriva. Je me souviens de la sensation d'être traîné hors de la porcherie brutalement. Les grognements de mes congénères, la terreur absolue. Puis la lame froide, et une douleur déchirante. La fin d'une vie. Puis le début d'une autre, également sous la forme d'un porc, également dans une porcherie sale, et se terminant également par une mort tout aussi douloureuse. Sept fois, encore et encore.

Mais il y a eu une vie de porc particulière, une que je ne pourrai jamais oublier, même si ce ne fut qu'un bref éclair de conscience avant de mourir.

Dans cette vie, comme dans tant d'autres vies de porc, j'étais élevé dans une misérable porcherie. Un jour, le propriétaire de la ferme me traîna dehors, m'attacha fermement les quatre pattes, se préparant à m'abattre. À ce moment-là, alors que la mort était imminente, que le couteau froid et aiguisé du boucher était sur le point de s'abattre, une chose étrange se produisit. L'espace d'un instant, je ne sais comment, le souvenir de ma vie de général Arion m'apparut soudainement avec une clarté saisissante. Je me suis souvenu de tout : les conquêtes, les ordres cruels, et même les visages des pratiquants que j'avais ordonné de massacrer dans le temple d'autrefois.

Et puis, j'ai levé les yeux vers le boucher qui se tenait devant moi. Une terreur absolue m'envahit. Je l'ai reconnu ! Ce visage, ce regard, bien que marqués par le temps et les épreuves d'une vie de labeur, je ne pouvais pas me tromper. C'était l'un des pratiquants que mes soldats avaient tué lors du massacre de la « Cité de Lumière » !

Dans le corps d'un porc, je ne pouvais ni parler, ni faire autre chose que trembler. Un regret tardif, une peur indescriptible m'envahirent. J'ai essayé de me débattre, d'essayer de faire quelque chose pour implorer sa pitié. Par un effort surhumain, je me suis redressé, j'ai essayé de m'agenouiller sur mes pattes avant, les joignant comme pour supplier, tout en émettant des grognements pitoyables, espérant que le boucher pourrait comprendre, pourrait m'épargner.

Mais lui, ce boucher, ne voyait probablement qu'un porc terrifié avant la mort. Il ne pouvait pas savoir qu'à l'intérieur de ce corps immonde se trouvait l'âme de celui qui avait causé sa mort dans une vie antérieure. Son regard resta froid. La lame s'abattit.

Je suis mort dans le désespoir le plus total, dans l'horreur et le remords absolus. Le moment où j'ai reconnu ce boucher, et l'impuissance de ne rien pouvoir faire pour changer mon sort, a gravé dans mon âme une cicatrice qui ne s'effacera jamais. C'était une leçon brutale sur la

loi de cause à effet, sur la justice absolue de l'univers. Qui sème le vent, récolte la tempête. Tous les crimes doivent être payés, tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre.

Sept vies en tant que porc, chaque vie une damnation, une purification des péchés dans la souffrance et l'humiliation...

...

Après sept vies de porc pleines de souffrance et d'humiliation, je pensais avoir atteint le fond de la damnation. Mais le voyage de remboursement de karma d'Arion n'était pas encore terminé. Suivirent quinze vies où je dus porter le corps d'un chien.

Quinze fois, je naquis sous une autre forme, toujours un quadrupède, mais peut-être un peu plus agile, et avec des relations plus complexes avec les humains. La vie de chien apportait des souffrances différentes, des leçons différentes, mais en fin de compte, c'était toujours l'impuissance, la dépendance, et l'expérience des diverses émotions de l'animal.

Je me souviens d'une vie où j'étais un chien sans maître, errant dans les rues sales d'une ville bondée. Chaque jour était un combat pour trouver des restes de nourriture, pour éviter les coups de bâton des méchants,

pour trouver un coin où passer la nuit sans mourir de froid. J'ai connu la faim jusqu'à l'épuisement, la peur d'être chassé, et la solitude la plus extrême.

Dans une autre vie, j'ai été recueilli par une famille pauvre dans une campagne reculée. Ils n'avaient pas grand-chose, mais ils partageaient avec moi ce qu'ils avaient. Cependant, la vie n'était pas facile pour autant. Le maître, probablement à cause d'une vie trop difficile, se défoulait souvent sur moi. Je me souviens des coups sans raison, des jours de faim pour une faute mineure que je n'avais pas commise intentionnellement. Je me souviens des nuits d'hiver glaciales, où l'on me forçait à dormir dehors, tremblant dans le froid mordant, regardant à l'intérieur de la maison par la fente de la porte, voyant la lumière chaude et entendant leurs rires, et ressentant une tristesse indescriptible. Bien que maltraité, l'instinct du chien me rendait fidèle, je restais attaché à eux, essayant toujours de leur plaire.

Mais toutes les vies de chien n'étaient pas que souffrance. Dans certaines vies, j'ai aussi connu l'amour, même si cela se terminait parfois par une douleur encore plus grande.

Je me souviens particulièrement d'une vie où j'étais un chien très intelligent, profondément aimé par une famille à la campagne. Ils me considéraient comme un membre de la famille. Je jouais avec les enfants, je gardais la

maison, et je sentais leur chaleur, leur confiance. Ce furent les rares jours heureux de ma longue série de vies animales.

Puis un jour, cette famille décida de déménager en ville. Peut-être que la vie en ville ne leur permettait pas d'emmener un grand chien comme moi, ou peut-être pensaient-ils que je ne pourrais pas m'adapter. Je ne connais pas la vraie raison. Je me souviens seulement qu'un matin, ils ont fait leurs bagages, sont montés dans une charrette. Ils m'ont caressé une dernière fois, le regard un peu triste, puis la charrette s'est éloignée.

Au début, je ne comprenais pas ce qui se passait. Je pensais simplement qu'ils étaient partis pour un moment et qu'ils reviendraient, comme d'habitude. J'ai attendu patiemment au portail, jour après jour. J'ai attendu toute une semaine. La nourriture qu'ils m'avaient laissée était épuisée. Leur absence me rongait le cœur. À ce moment-là, je ne pensais toujours pas avoir été abandonné. Je croyais naïvement qu'ils avaient dû avoir un accident en chemin, et que c'était pour ça qu'ils ne pouvaient pas revenir.

Avec cette pensée, et une loyauté infinie, j'ai décidé de partir à leur recherche. J'ai quitté la maison familière, entamant un voyage incertain. J'ai suivi mon instinct, les odeurs familières qui flottaient encore dans l'air. J'ai vécu des jours de faim et de soif extrêmes, j'ai été chassé par

des étrangers, attaqué par d'autres chiens. Mais l'idée de devoir retrouver mes maîtres me donnait de la force.

La recherche a duré je ne sais combien de temps. J'ai traversé tant de champs, tant de villages. Mon corps devenait de plus en plus maigre, épuisé. Finalement, alors que j'errais dans une forêt dense, je n'avais plus aucune force. Je me suis effondré sous un vieil arbre.

Et puis, une bête féroce, je crois que c'était un tigre, est apparue. Elle me regardait avec les yeux froids d'un prédateur. Je n'avais plus la force de me battre, ni la volonté de fuir. Juste avant qu'elle ne me saute dessus, une douleur aiguë m'envahit le cœur. Ce n'était pas seulement la douleur physique que j'allais subir, mais la douleur de ne pas avoir trouvé mes maîtres, et une lueur, un doute amer, que peut-être, peut-être avais-je vraiment été abandonné.

Je suis mort dans cette forêt, le cœur brisé par une loyauté trahie, et une question sans réponse sur l'amour que j'avais autrefois connu.

Quinze vies en tant que chien, chaque vie une expérience différente de la souffrance, de l'impuissance, de l'affection, de la loyauté et aussi de la trahison. Ces souvenirs, bien que ceux d'un animal, sont restés profondément gravés dans ma conscience, comme des rappels éternels du péché qu'Arion avait semé, et des

graines de repentance qui, bien que tardives, avaient commencé à germer même dans un corps d'animal.

* * *

CHAPITRE 2 : LE PRINCE DE L'OCÉAN AZUR

...

Après ces longues, très longues journées passées dans un corps de porc, puis de chien, une période qui a dû s'étendre sur près de cent ans du temps humain, mon

âme a finalement été libérée du règne animal. Je me suis de nouveau réincarné en homme. Mais le karma de ma vie d'Arion était encore trop lourd, si bien que dans ces premières vies humaines, j'ai dû vivre dans la pauvreté et la misère, endurant toutes sortes de privations et d'humiliations. Vie après vie, peut-être plus d'une centaine de fois, je suis né dans la pauvreté, la maladie, ou suis mort prématurément. Progressivement, avec le temps et à travers ces incessants remboursements de dettes karmiques, mon karma a commencé à diminuer. J'ai commencé à me réincarner dans des familles un peu plus aisées, j'ai pu recevoir une éducation, et posséder quelques biens et un certain statut social.

Parmi les innombrables vies qui se sont écoulées, certaines sont aussi floues qu'un rêve passager, mais d'autres sont profondément gravées dans ma mémoire, avec des expériences tout à fait exceptionnelles. Et ci-dessous, j'aimerais vous raconter l'une de ces vies. Cela s'est passé il y a très, très longtemps, il y a environ deux millions d'années. À cette époque, je n'étais pas un être terrestre, mais une créature de la mer. J'étais le prince d'un royaume de tritons, vivant au plus profond de l'océan. Je pense que c'est aussi une vie très mémorable, un monde merveilleux avec des lois et des créatures qui, aujourd'hui, n'existent probablement plus que dans les légendes.

Le Royaume de Coralia – Le Monde des Tritons sous-marins

Notre royaume s'appelait alors Coralia, ou un nom qui y ressemblait dans la langue des tritons. Il était niché dans une vaste vallée abyssale, ou peut-être sur une immense plaine de corail, entouré et protégé par d'imposantes chaînes de montagnes sous-marines. Là, pas de soleil éblouissant comme à la surface. Le royaume tout entier était illuminé par une lumière chatoyante, féerique, émise par d'innombrables espèces de coraux, d'algues et d'étranges créatures marines capables de bioluminescence. Cette lumière était parfois douce comme la pleine lune, parfois éclatante de mille couleurs, créant un paysage d'une beauté à couper le souffle. Dans les eaux moins profondes, près de la surface du royaume, nous pouvions parfois sentir les faibles et chauds rayons du soleil percer à travers l'eau d'un bleu profond.

Nous ne construisions pas de cités ou de maisons en pierre ou en métal comme les gens de la surface. Nos demeures étaient d'immenses massifs de corail, sculptés par la nature au fil des millénaires, ou parfois « cultivés » par nous-mêmes, façonnés selon nos désirs sur plusieurs générations pour créer des formes uniques. Parfois aussi, nous vivions dans des grottes naturelles au cœur des falaises sous-marines, décorées de coquillages scintillants, de perles précieuses et de pierres marines de toutes les

couleurs. Le palais royal de mon père, où je suis né et j'ai grandi, était le plus grand et le plus resplendissant de ces massifs coralliens, situé au centre de Coralia, et il émettait une douce lumière bleu-vert de jade, visible de très loin.

Le monde sous-marin des tritons de cette époque ne comptait pas qu'une seule race. Notre royaume de Coralia n'était qu'une des nombreuses communautés, et même au sein du royaume, il existait différentes lignées de tritons, vivant de manière entremêlée ou sur des territoires distincts, mais tous soumis à l'autorité de mon Père le Roi. Une particularité était que chaque grande race de tritons avait son propre dialecte, des sons caractéristiques dans leur façon de communiquer. Et notre communication sous l'eau était très différente de la manière dont les humains parlent à la surface. Nous n'émettions pas de mots clairs et distincts comme vous. Le langage des tritons était une suite de sons mélodieux, de sifflements, de modulations hautes et basses, peut-être un peu semblable à la façon dont les dauphins ou les baleines bleues communiquent, telle que vos scientifiques l'étudient aujourd'hui. Ces sons pouvaient se propager très loin dans l'eau, porteurs de messages et d'émotions. En outre, le langage corporel et les expressions faciales jouaient un rôle extrêmement important dans notre communication. Un léger mouvement de queue, un subtil changement dans le

regard, ou la façon dont nous inclinions la tête, tout cela pouvait transmettre des significations très claires. Nous, les tritons de cette époque, vivions de manière très simple, en harmonie avec la nature, et n'avions donc pas besoin de communiquer autant par la parole que les humains de la surface plus tard. Une grande partie de notre compréhension mutuelle venait de la perception directe, de la sympathie des âmes et de ces expressions subtiles.

Ma race, la lignée royale des Coraliens, était considérée comme la plus noble. Nous avions des écailles de couleur jade bleu-vert, chatoyantes comme les plus belles pierres précieuses des fonds marins. Lorsque nous nagions, ces écailles reflétaient la lumière chatoyante, créant des traînées de lumière féeriques. Nos cheveux étaient longs, doux comme de la soie de mer, généralement de couleur bleu foncé ou vert mousse. Une caractéristique marquante de la lignée Coralienne était notre capacité à émettre une douce énergie biologique de notre corps. Ce flux d'énergie n'était pas assez puissant pour attaquer de grands ennemis, mais il pouvait nous aider à nous défendre contre des créatures plus petites ou, plus important encore, à guérir nos propres petites blessures et celles des autres.

Outre la lignée Coralienne, il y avait d'autres races de tritons avec leurs propres caractéristiques et rôles. Par exemple, il y avait le peuple à l'Écaille Noire. Comme

leur nom l'indique, leurs écailles étaient d'un noir de jais, luisantes. Ils vivaient généralement dans des eaux plus profondes, où la lumière peinait à parvenir. Leurs yeux avaient une excellente vision nocturne, et ils étaient très doués pour se camoufler dans les crevasses rocheuses ou les épaisses forêts d'algues. C'est pourquoi ils assumaient souvent des tâches importantes comme la reconnaissance, l'espionnage dans les mers lointaines, ou la garde des frontières du royaume. Ils étaient peu loquaces, silencieux, mais très courageux et loyaux.

Puis il y avait le peuple du Corail. Ils étaient probablement la race de tritons la plus colorée. Leurs écailles arboraient toutes sortes de couleurs vives, identiques aux récifs coralliens où ils vivaient et se cachaient habituellement. Le peuple du Corail était de plus petite taille que nous, mais extrêmement agile et adroit. C'étaient des maîtres du camouflage, capables de se fondre si parfaitement dans les récifs coralliens que presque personne ne pouvait les repérer. Ils étaient également très doués pour la récolte de plantes marines, d'algues rares utilisées comme nourriture ou comme remèdes.

En outre, il existait une branche de tritons appelés les Guerriers. Ils étaient peut-être une branche spéciale de notre lignée Coraliennne, ou une fusion entre les Coraliens et le peuple à l'Écaille Noire, je ne m'en souviens plus très bien. Mais leur caractéristique était un

corps beaucoup plus robuste que les autres races, et leurs écailles étaient également plus dures, comme une armure naturelle. Ils passaient la plupart de leur temps à s'entraîner aux techniques de combat, utilisant des armes faites de dents de requin, de coquillages tranchants, ou de longues lances faites à partir des os de grands poissons. Ils constituaient la principale force de défense du royaume contre les menaces extérieures.

En termes de taille, notre royaume de Coralia comptait à l'époque une population d'environ un million de tritons. Autour du territoire de Coralia, il y avait aussi quelques autres petits royaumes de tritons. Parfois, nous entretenions des relations pacifiques, échangeant des produits, mais il y avait aussi parfois de petits conflits de territoire ou de ressources.

La société des tritons de cette époque, si on la compare à ce que je sais de l'histoire humaine terrestre ultérieure, ressemblait peut-être à une société féodale primitive, mais avec des points très différents. À sa tête se trouvaient le Roi mon Père et la Reine, qui gouvernaient ensemble le royaume et étaient considérés comme l'incarnation de la sagesse et de la bénédiction de l'Océan. Il est à noter que notre société de tritons ne connaissait pas la discrimination sexuelle flagrante de nombreuses sociétés féodales terrestres, comme dans la Chine ancienne par exemple. Hommes et femmes étaient assez égaux dans de nombreux aspects de la vie, et la

succession au trône n'était pas entièrement basée sur le sexe. Toute personne possédant suffisamment de talent, de vertu et une puissante force spirituelle, qu'elle soit homme ou femme, pouvait être considérée pour la succession. En réalité, ma sœur aînée, avec sa force spirituelle et sa sagesse supérieures, était déjà pressentie par mon Père le Roi et les anciens de la famille royale pour hériter du trône à l'avenir. Venaient ensuite les autres princes et princesses comme moi, chacun ayant ses propres rôles et responsabilités. En dessous se trouvaient les grandes familles, celles qui avaient rendu de grands services au royaume et qui recevaient du Roi des terres et certains privilèges. Enfin, il y avait la grande masse des gens du commun, les tritons à l'Écaille Noire, du Corail, et même les Coraliens qui n'appartenaient pas à la noblesse.

Nous n'avions pas de système bureaucratique complexe ni de grandes écoles ou bibliothèques comme à la surface. Le savoir, les lois et les récits historiques de notre peuple étaient principalement transmis oralement de génération en génération, à travers des chants, des mélodies imprégnées de l'esprit de la mer. Seules quelques informations les plus importantes pouvaient être simplement gravées sur de grandes dalles de corail, dans une écriture ancienne de triton, sinueuse comme les vagues.

Nous n'avions pas de philosophes ou de religions distinctes au sens où vous l'entendez. Nous, les tritons, vénérons la Mère Océan, croyant qu'elle était la source de toute vie, celle qui protégeait et nourrissait tout. Nous croyions en l'équilibre de la nature, en une simple loi de cause à effet : faire le bien apporterait la bénédiction de l'Océan, faire le mal serait puni. Dans notre foi, les membres de la famille royale, en particulier la lignée Coralienne, étaient considérés comme choisis par les Divinités elles-mêmes, par la Mère Océan, pour guider et protéger le royaume. On croyait que nous étions dotés de faveurs spéciales, manifestées par ce qu'on appelait la « force spirituelle » – une forme d'énergie biologique pure. Grâce à cette faveur, non seulement nous avions des capacités spéciales, mais notre intelligence, notre santé et notre longévité étaient également bien supérieures à celles des gens ordinaires. La durée de vie moyenne des tritons en général était assez élevée à cette époque, environ deux cents ans. Quant aux membres de la famille royale comme mon père, ou ceux dotés d'une forte force spirituelle, ils pouvaient vivre encore plus longtemps, certains dépassant même les trois cents ans.

Un aspect important du rôle de la royauté, et aussi une manifestation de la faveur de la Mère Océan, était la capacité de se connecter et de communiquer avec les divinités de la mer. Ce n'était pas toujours clair, mais de temps en temps, en particulier mon Père le Roi, les

anciens de la famille royale, ou une poignée de tritons du peuple ayant une affinité prédestinée particulière, pouvaient recevoir des messages, des instructions des Divinités. Cela pouvait se produire dans des rêves prophétiques, ou dans des moments de profonde quiétude lors de rituels sacrés offerts à la Mère Océan. Ces messages concernaient souvent des questions d'importance capitale pour le royaume, des présages de catastrophes naturelles ou des conseils sur la manière de maintenir l'harmonie.

Cependant, une chose particulière était que, malgré notre longue durée de vie, notre capacité de reproduction, de manière naturelle, n'était pas aussi élevée que celle de nombreuses espèces terrestres. Au cours de sa longue vie, une femme triton ne tombait généralement enceinte et n'accouchait qu'un maximum de deux fois. Cela semblait être une loi de la nature pour notre race, aidant à maintenir un équilibre démographique harmonieux dans le royaume, évitant la surexploitation des ressources de la Mère Océan.

La force spirituelle des membres de la famille royale, un don des Divinités, n'était pas seulement un privilège, mais aussi une grande responsabilité : elle devait être utilisée pour protéger les sujets, maintenir la prospérité et la paix du royaume. Cette force spirituelle ne se manifestait pas de manière identique chez chacun, c'était comme une empreinte distincte. Par exemple, mon Père

le Roi avait la capacité de créer un champ de force protecteur faible mais efficace autour de lui lorsqu'il avait besoin d'une concentration intense ou faisait face à un danger. Ma sœur aînée, considérée comme l'héritière du trône, avait des yeux très spéciaux ; quand elle le voulait, ses yeux pouvaient émettre une lumière brillante dans l'obscurité, aidant à voir à travers les illusions ou à trouver de petits objets cachés. Il y avait aussi un de mes oncles, dont la force spirituelle lui permettait d'accumuler et de décharger un courant électrique de son corps, semblable à celui de l'anguille électrique que nous connaissons aujourd'hui. Ce courant était assez puissant pour paralyser de petites créatures marines ou étourdir des ennemis plus grands pendant un instant.

Quant à moi, dans cette vie-là, mon nom était Lyra - je le transcris ainsi. J'étais le Prince, le deuxième fils du Roi qui régnait sur le royaume de Coralie.

Le Prince Lyra – Talent et Vertu

Dès mon plus jeune âge, j'ai manifesté les qualités d'un membre de la lignée royale. La force spirituelle que la Mère Océan m'avait accordée se révélait clairement dans ma puissance physique extraordinaire. Je pouvais nager plus vite que n'importe quel jeune triton de mon âge, et

mon endurance était également remarquable. Les petites blessures, les chocs lors des jeux ou des entraînements, guérissaient très rapidement sur mon corps. Mes cheveux étaient d'un bleu foncé, comme la couleur de l'océan lors des nuits sans lune, et mes yeux, disait-on souvent, brillaient comme les perles les plus précieuses trouvées au fond de la mer.

Mon Père le Roi et ma Mère la Reine, bien qu'ils ne pussent nous « enseigner » comment utiliser la force spirituelle – car c'était une faveur personnelle accordée par les Divinités à chacun, et sa manifestation était très individuelle – n'ont cessé de nous éduquer et de nous rappeler l'importance de préserver un cœur bienveillant et une vertu pure. Ils insistaient sur le fait que la force spirituelle n'avait de sens et ne produisait de bons effets que si son détenteur avait un cœur charitable, capable de penser aux autres. Ce sont ces enseignements qui ont orienté ma façon de percevoir et d'utiliser ma force. Plus important encore, ils ont semé dans mon cœur les graines de la compassion, de la justice et d'un profond sens des responsabilités envers mes sujets, envers le royaume. J'ai appris que la véritable force ne réside pas dans une capacité de combat supérieure, mais dans un cœur qui sait aimer et protéger les faibles. La force spirituelle que nous possédions n'était pas destinée à la fierté ou à l'ostentation, mais au service, pour apporter la

paix et le bonheur à tous les êtres vivant sous la protection de Coralia.

Notre vie conjugale, à nous les tritons, avait aussi ses particularités. Qu'il s'agisse de la royauté ou du peuple, nous valorisions tous la fidélité, la monogamie. Chose intéressante, les membres de la famille royale étaient entièrement libres de courtiser et d'épouser la personne qu'ils aimaient, même si cette personne était d'origine modeste. L'amour sincère était valorisé par-dessus tout. Et il y avait une chose merveilleuse, considérée comme une bénédiction de la Mère Océan : si une personne du peuple épousait un membre de la famille royale et qu'après quelques années de vie commune, cette personne conservait un cœur bienveillant et vertueux, alors, progressivement, elle pouvait aussi recevoir des Divinités une partie de la force spirituelle, bien que peut-être pas aussi puissante que celle de son conjoint royal. Cela encourageait encore plus l'harmonie et l'amour entre les différentes classes de la société.

Moi-même, le Prince Lyra, je portais alors dans mon cœur un amour profond. C'était une jeune fille du peuple du Corail, qui vivait dans un petit village près des récifs au sud du royaume. Elle n'avait pas de force spirituelle, n'appartenait pas à la noblesse, mais sa beauté pure, sa douceur et son âme charitable avaient conquis mon cœur. Nous nous rencontrions souvent en secret, explorant ensemble des grottes mystérieuses, ou nageant

simplement en silence au milieu des bancs de poissons multicolores. Notre amour était très pur et intense. J'avais l'intention d'en parler bientôt à mon Père le Roi et à ma Mère la Reine, pour demander la permission de l'épouser officiellement, mais de grands événements allaient bientôt survenir, forçant tous mes projets à être mis en attente.

En grandissant un peu, je ne suis pas resté confiné au palais royal. Je passais beaucoup de temps à nager à travers tous les territoires du royaume, des récifs coralliens éclatants où vivait le peuple du Corail, aux sombres gorges sous-marines où résidait le peuple à l'Écaille Noire. J'aimais converser (à notre manière de tritons) avec les gens du peuple, écouter leurs pensées, leurs désirs, et aussi leurs difficultés. Si je pouvais aider en quoi que ce soit dans la mesure de mes moyens, même la plus petite des choses, je ne refusais jamais. C'est peut-être pour cela que, bien que n'étant qu'un prince cadet, et non l'héritier du trône comme ma sœur, je jouissais de l'affection et du respect de la grande majorité de mes sujets. Ils voyaient en moi non seulement la force d'un guerrier potentiel, mais aussi la proximité et la vertu d'une personne qui serait toujours de leur côté.

La Menace à la Frontière :

La vie paisible à Coralia, avec ces jours où je m'entraînais assidûment à maîtriser ma force spirituelle et nourrissais secrètement mon amour pour la jeune fille du peuple du Corail, s'écoulait ainsi. Jusqu'au jour où des nouvelles terribles commencèrent à parvenir de la frontière nord du royaume, apportant avec elles l'horreur et le chaos. On rapporta qu'une horde de Rois-Serpents de Mer, plus grande que jamais, comptant des dizaines d'individus, était apparue dans cette zone. À leur tête se trouvait un Roi-Serpent suzerain, dont la taille surpassait de loin celle des autres, ses écailles n'étaient pas du gris pierre habituel mais d'une couleur sang-de-bœuf effrayante, brillant de lueurs froides.

Cette horde de Rois-Serpents était extrêmement féroce et organisée. Ils ne chassaient plus en solitaires comme auparavant, mais se coordonnaient pour attaquer les petits villages de pêcheurs du peuple du Corail et du peuple à l'Écaille Noire à la frontière. Ils détruisaient les habitations – les massifs coralliens où vivaient les gens, tuaient de nombreux tritons qui n'avaient pas eu le temps de s'échapper, et semaient la terreur sur une vaste région. Les cris, les appels au secours désespérés commencèrent à parvenir jusqu'au palais royal, déchirant le silence habituel.

Mon Père le Roi était extrêmement inquiet. Il convoqua immédiatement les anciens de la famille royale et les commandants de l'armée des Guerriers pour discuter des contre-mesures. L'armée des tritons de Coralia, composée principalement de guerriers de la lignée des Guerriers, bien que courageuse et aguerrie, était surtout habituée à la défense du territoire ou à des escarmouches mineures avec d'autres petits royaumes de tritons ou des Rois-Serpents solitaires. Devoir affronter toute une horde de Rois-Serpents, dirigée par un suzerain rusé, était un défi sans précédent dans l'histoire du royaume. Les anciens, qui avaient traversé de nombreuses épreuves, se montrèrent également très préoccupés. Tout le royaume de Coralia fut plongé dans une atmosphère de tension et de peur. Toutes les activités ludiques, les chants habituels, semblèrent cesser.

Le Prince se porte volontaire :

En voyant la souffrance de mes sujets à travers les récits des survivants chanceux, en voyant l'inquiétude profonde sur le visage de mon Père le Roi, mon cœur était comme un feu ardent. Je ne pouvais pas rester assis tranquillement dans le luxe du palais, pendant que mes compatriotes faisaient face au danger et à la mort. La force spirituelle que la Mère Océan m'avait accordée, la puissance que j'avais cultivée depuis si longtemps, n'était pas pour le plaisir, mais pour protéger les faibles.

Lors d'une réunion d'urgence de la cour, après avoir entendu les généraux exposer la situation critique et les difficultés à y faire face, je n'hésitai pas à m'avancer et à m'agenouiller devant mon Père le Roi.

« Père Royal », dis-je d'une voix résolue, « je demande à prendre la tête de l'avant-garde, à mener une troupe d'élite du royaume à la frontière nord, pour anéantir ces Rois-Serpents et ramener la paix à nos sujets ! »

Toute la cour se tut. Mon Père le Roi me regarda, ses yeux mêlaient la surprise, l'inquiétude, mais aussi une pointe de fierté. Il connaissait mon caractère, mon courage et mon cœur. Mais il connaissait aussi le danger de cette mission.

« Lyra, mon fils », dit doucement mon Père le Roi, « ton courage est louable. Mais cette horde de Rois-Serpents est très différente cette fois, ils sont extrêmement féroces et menés par un suzerain. Ce n'est pas une chasse ordinaire. »

« Je comprends, Père Royal », répondis-je, « mais c'est précisément pour cela que je ne peux rester les bras croisés. Si nous ne les anéantissons pas, ils continueront leurs ravages, et la peur se répandra dans tout le royaume. J'ai reçu ma force de la Mère Océan, et je jure de l'utiliser pour protéger Coralia. Je vous en prie, Père Royal, ayez confiance en moi ! »

Ma sœur, l'héritière du trône, prit également la parole pour me soutenir. De nombreux généraux, qui avaient été témoins de mes capacités lors des entraînements, exprimèrent également leur confiance. Finalement, après un moment de délibération, voyant la détermination dans mes yeux et le soutien de la cour, mon Père le Roi acquiesça.

Il se leva, s'avança avec majesté, et me remit personnellement l'épée de mer ancestrale de la famille royale. La lame était faite de la dent gigantesque d'une espèce de requin préhistorique éteinte depuis longtemps, incroyablement tranchante et solide. Il me donna aussi une armure légère mais résistante, fabriquée à partir de la carapace fossilisée d'une tortue de mer géante, vieille de milliers d'années. Ce qui était particulier, c'est qu'avant de me la donner, mon Père le Roi avait utilisé sa propre force spirituelle puissante pour la consacrer, infusant son énergie dans chaque fibre de la carapace, la rendant non seulement légère mais aussi plusieurs fois plus résistante, capable de parer des attaques puissantes.

« Va, mon fils », dit mon Père le Roi en posant la main sur mon épaule, sa voix grave et solennelle. « Emporte avec toi la force de Coralie et la bénédiction de la Mère Océan. Sois prudent, et reviens sain et sauf. »

Je m'inclinai pour accepter cette lourde responsabilité, le cœur empli de fierté et d'une détermination de fer. Ce

jour-là, moi, le Prince Lyra, je m'engageai officiellement dans une lutte à mort pour protéger mon royaume.

[Note du traducteur : La section suivante du texte source, « Những Trận Đánh Khốc Liệt », est une version alternative et moins détaillée de la bataille qui est décrite de manière plus complète et dramatique dans la section « Sa Bầy và Cái Chết Bi Tráng ». Conformément aux bonnes pratiques éditoriales visant à éviter les redondances, seule la version la plus complète et la plus aboutie sera présentée ici.]

Le Piège et la Mort Héroïque :

Après avoir reçu l'ordre de mon Père le Roi, je n'ai pas tardé un instant. D'après les premiers renseignements recueillis par les éclaireurs du peuple à l'Écaille Noire, la horde de Rois-Serpents apparue à la frontière nord ne comptait qu'une vingtaine d'individus, bien que l'un d'eux, le chef, semblât plus grand et plus rusé. Fort de cette information, j'étais convaincu qu'une simple force d'élite suffirait à les anéantir, même s'ils possédaient du venin. J'ai donc décidé de n'emmener avec moi que les cinq cents guerriers les plus courageux et les plus aguerris du royaume, croyant qu'avec cette troupe, la victoire serait facile.

Nous sommes partis rapidement, le moral au plus haut. Cependant, nous ignorions totalement qu'il s'agissait d'une information erronée et grave. En réalité, cette horde comptait plus de deux cents Rois-Serpents. Le suzerain à l'écaille sang-de-bœuf était extrêmement rusé ; il avait ordonné à sa horde de se diviser en plusieurs petits groupes de moins de vingt individus chacun, pour opérer et chasser séparément. C'est ce qui a trompé nos éclaireurs, les amenant à rédiger un rapport inexact sur l'ampleur réelle de la menace.

Lorsque mon armée approcha de la zone frontalière, nous n'avons en effet repéré qu'un groupe d'une vingtaine de Rois-Serpents, conformément au rapport. Ils semblaient plutôt « timides » face à notre force. J'ai ordonné à une centaine de soldats d'engager le combat. La bataille fut rapide et nous avons clairement pris le dessus. Cette horde de serpents, après quelques faibles attaques, a commencé à battre en retraite tout en combattant, se dirigeant rapidement vers les montagnes sous-marines escarpées.

Le problème était que la vitesse des Rois-Serpents, lorsqu'ils voulaient vraiment fuir, était redoutable. La plupart de mes soldats, bien que courageux, peinaient à les rattraper sur le terrain complexe des fonds marins. Seul un petit nombre, dont moi-même et une trentaine des guerriers les plus d'élite, ceux dotés d'une forte force spirituelle ou de compétences de nage exceptionnelles,

pouvions atteindre une vitesse comparable ou légèrement supérieure à la leur.

En voyant les serpents tenter de s'échapper, et ne voulant pas manquer l'occasion de les anéantir, une certaine précipitation s'est emparée de moi. Bien que je susse qu'il était dangereux de détacher un petit groupe pour la poursuite, je ne voyais pas d'autre plan viable pour les empêcher de fuir et de se regrouper. J'ai donc pris une décision : je mènerais personnellement ce groupe de trente hommes les plus rapides pour poursuivre ce groupe de serpents, tandis que le reste du corps d'armée suivrait en soutien.

Ce fut une erreur fatale.

Ce groupe de près de vingt Rois-Serpents n'était en fait qu'un appât. Ils ont réussi à attirer notre petit groupe, y compris moi-même, de plus en plus profondément dans une gorge sombre et étroite entre les montagnes sous-marines. Le terrain y était extrêmement périlleux, avec d'innombrables grottes et recoins, un endroit idéal pour une embuscade.

À peine étions-nous arrivés au milieu de la gorge que des bruits éclatèrent de toutes parts. Des grottes, de l'ombre des falaises, des centaines d'autres Rois-Serpents surgirent simultanément, bloquant toutes les issues. Leur nombre était bien plus important que ce que nous avions

imaginé – il devait y en avoir plus de deux cents. Nous étions complètement tombés dans le piège.

À ce moment-là, le suzerain à l'écaille sang-de-bœuf, que nous n'avions aperçu que de loin, se montra enfin. Il était plus grand que n'importe quel Roi-Serpent que j'aie jamais vu, ses yeux rouge sang me fixaient, porteurs d'une soif de sang et d'une férocité à glacer le sang.

Mes trente courageux guerriers, bien que sachant être tombés dans un piège mortel, ne flanchèrent pas. Ils resserrèrent immédiatement leur formation autour de moi, se préparant pour la bataille finale. Mais le rapport de force était trop inégal.

Le suzerain semblait ne viser que moi. Il poussa un rugissement qui fit trembler les fonds marins, puis fonça sur moi comme une flèche. J'ai combattu avec toute ma force et ma force spirituelle. L'épée de mer dans ma main s'abattit sur ses écailles dures comme la pierre, faisant jaillir des étincelles dans l'eau trouble. L'armure offerte par mon Père le Roi, consacrée par sa force spirituelle, m'a aidé à parer de nombreux coups de queue et des morsures venimeuses. Je l'ai blessé à plusieurs endroits, son sang noir commençait à se répandre.

Mais il était trop fort, trop résistant, et le soutien de sa horde était écrasant. Dans un moment d'inattention, alors que j'essayais de parer une attaque pour un

guerrier fidèle attaqué par un autre serpent par derrière, le suzerain a saisi sa chance. Il lança un coup de queue d'une puissance extrême, me projetant violemment contre la paroi rocheuse acérée. L'armure ne se brisa pas, mais le choc me laissa étourdi. Et avant que j'aie pu reprendre mes esprits, sa mâchoire gigantesque, avec ses longs crocs acérés, s'était refermée sur moi.

Ma dernière sensation dans la vie du Prince Lyra fut une douleur qui déchira tout mon corps, et l'obscurité envahit ma conscience. Mon âme sembla s'échapper, voyant mon corps être avalé par le monstre... Non, pas tout à fait comme ça, pas immédiatement.

Avant que ma conscience ne s'éteigne complètement, je pouvais encore sentir le chaos autour de moi. Bien que grièvement blessé par le coup de queue du suzerain et pris dans sa gueule, je n'étais pas encore tout à fait mort. Quelques-uns de mes trente courageux guerriers, peut-être moins de dix, se battaient encore désespérément, essayant de former un dernier petit cercle autour de moi, bien qu'ils fussent eux-mêmes couverts de blessures. Le rugissement de la horde de Rois-Serpents, le faible cliquetis des armes, les cris de douleur des derniers survivants... tout se fondait en un son chaotique et assourdissant.

C'est à ce moment critique, alors que nous étions presque complètement épuisés, que le reste de notre corps

d'armée, plus de quatre cents soldats, atteignit enfin l'entrée de la gorge. Peut-être avaient-ils entendu le bruit des combats acharnés, ou senti que quelque chose n'allait pas. En voyant notre situation, en me voyant, leur prince, grièvement blessé mais encore faiblement en vie, encerclé par des centaines de monstres, ils n'hésitèrent pas à se lancer à notre secours, dans l'espoir fragile de pouvoir nous libérer.

Mais ce fut vraiment un effort désespéré. Non seulement ils ne purent briser le cercle dense de la horde de Rois-Serpents en pleine frénésie meurtrière, mais ils furent eux-mêmes entraînés dans une bataille inégale. Je n'eus que le temps de voir mes fidèles soldats se battre et tomber, avant que le suzerain, d'une dernière étreinte fatale, ne mette fin à ma vie.

Finalement, il ne resta qu'une cinquantaine d'hommes de toute l'armée de secours, des guerriers épuisés et couverts de blessures, qui parvinrent à s'échapper de ce cercle mortel, rapportant la nouvelle tragique de mon sacrifice et de la perte de la quasi-totalité de notre armée d'élite au royaume.

Ce n'est que bien plus tard, lorsque mon œil céleste s'est ouvert dans ma vie actuelle, que j'ai appris un autre détail tragique. La jeune fille du peuple du Corail que j'aimais, après avoir appris que j'étais mort au combat, a pleuré sans cesse pendant trois jours et trois nuits. Et

puis, dans le désespoir le plus total, elle s'est donné la mort, avec le souhait ardent de pouvoir être unie à moi dans une prochaine vie...

* * *

CHAPITRE 3 : LE DIEU DU MONT CHANGBAI

...

Après ma vie de Prince Lyra dans les profondeurs de l'océan, avec ses batailles héroïques et son amour inachevé, mon âme a poursuivi son voyage dans le cycle des réincarnations. J'ai traversé de nombreuses autres vies humaines, avec leurs hauts et leurs bas, leurs joies et leurs peines, étant parfois fonctionnaire, parfois simple citoyen, parfois même marchand ambulant... Le souvenir de ces vies-là est un peu plus flou. Mais il y a une vie dont je me souviens très clairement, car à cette époque, je n'étais pas un homme.

Dans cette vie-là, j'étais un Dieu de la Montagne, chargé de régir la région majestueuse et sacrée du mont Changbai. (Le mont Changbai est la montagne qui se situe aujourd'hui à la frontière entre la Chine et la Corée du Nord).

Cela s'est passé il y a très, très longtemps, peut-être il y a environ soixante-dix mille ans, selon notre calcul du temps actuel. Cette période appartenait à une civilisation qui a existé bien avant les civilisations antiques que nous connaissons. Leur langue et leur écriture, bien que différentes, présentaient des similitudes, une proximité avec le chinois ancien que nous connaîtrions plus tard. C'est peut-être pour cela que certains concepts et noms de cette époque, comme « Changbai », ont pu laisser une empreinte, même si leur signification a pu quelque peu changer. Mon mandat là-bas, en tant que Dieu régissant la montagne, a duré plus de cent ans du temps humain.

Le mont Changbai de cette époque n'était pas comme les montagnes ordinaires. C'était véritablement un lieu que les anciens appelaient « le point de convergence de l'énergie spirituelle, reliant le Ciel et la Terre ». Il ressemblait à une gigantesque colonne d'énergie, connectant le Ciel et la Terre, une terre sainte pour les pratiquants spirituels et pour toutes les autres créatures qui y vivaient.

Le mont Changbai – Un Royaume Sacré :

La beauté et le caractère sacré du mont Changbai il y a soixante-dix mille ans sont difficiles à décrire avec les mots dont nous disposons aujourd'hui. Imaginez des forêts vierges à perte de vue, avec des arbres millénaires dont le tronc était si large que plusieurs personnes ne pouvaient l'enlacer, leur feuillage luxuriant couvrant le ciel. L'air y était toujours pur, frais, et imprégné d'une énergie sacrée particulière, qui, en la respirant, allégeait tout le corps et rafraîchissait l'esprit.

Le sommet du mont Changbai était alors bien plus élevé qu'aujourd'hui ; je me souviens qu'il dépassait les quatre mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Le sommet était couvert toute l'année d'une épaisse couche de neige d'un blanc immaculé, scintillant sous le

soleil ou se perdant dans la brume. Il n'y avait pas encore de grand lac au sommet comme le lac Céleste (Tianchi) que les générations futures connaîtraient. À la place, le sommet était un majestueux bloc de granit, où les vents et la neige soufflaient avec fureur, créant un paysage à la fois imposant et rude, mais aussi incroyablement pur et sacré. On croyait que c'était l'endroit le plus proche pour toucher le Ciel, où les Divinités descendaient souvent pour observer le monde des mortels.

Le mont Changbai était également le refuge d'innombrables bêtes spirituelles rares, d'oiseaux au plumage éclatant, et de fleurs et d'herbes extraordinaires qu'on ne pouvait trouver nulle part ailleurs. Le plus remarquable était les plants de ginseng millénaires. Ils n'étaient pas simplement une plante médicinale précieuse, mais possédaient véritablement une grande spiritualité, capables de perception et même de se déplacer, se cachant des personnes au cœur impur.

C'est en raison de ce caractère sacré et de cette abondante énergie que le mont Changbai attirait de très nombreux adeptes du Dao venus de partout. Ils choisissaient des grottes discrètes, de simples huttes de paille nichées au cœur de la forêt pour s'isoler, chercher la quiétude de l'âme, et absorber l'énergie spirituelle du ciel et de la terre pour aider leur cultivation. Ils cueillaient aussi souvent des herbes médicinales rares sur la montagne

pour raffiner des élixirs, ou pour préparer des remèdes afin de guérir les malades et sauver des vies.

Mon Rôle et mes Pouvoirs (Dieu de la Montagne) :

En tant que Divinité chargée par le Ciel de régir l'ensemble de la région du mont Changbai, ma responsabilité était immense. Je devais veiller au fonctionnement harmonieux de la nature dans mon domaine, de l'herbe aux arbres, des animaux sauvages jusqu'aux flux de l'énergie spirituelle terrestre. Ma mission était de maintenir l'équilibre général, de protéger les créatures bienveillantes, d'aider les véritables pratiquants qui avaient une affinité prédestinée avec la montagne sacrée, et parfois, de punir ceux qui commettaient le mal ou portaient atteinte au caractère sacré de la montagne. Bien sûr, toutes mes actions devaient être fondées sur la Volonté Céleste, je ne pouvais pas agir à ma guise.

Les pouvoirs d'un Dieu de la Montagne comme moi avaient aussi certaines limites, ils n'étaient pas infinis comme beaucoup le pensent à tort. Dans le périmètre du mont Changbai, je pouvais créer des brises légères pour dissiper la chaleur étouffante, ou des nappes de brume

pour abriter les créatures fragiles, ou parfois pour tester la volonté de ceux qui venaient d'arriver sur la montagne. Je pouvais aussi appeler de petites pluies pour arroser les plantes en cas de besoin, ou faire bouger de petites roches, modifiant le paysage à un degré qui ne causait pas de perturbations majeures à la nature. Je pouvais apparaître sous différentes formes quand c'était nécessaire, ou me rendre invisible. L'une de mes capacités importantes était de voir à travers le cœur bon ou mauvais des gens qui entraient sur mon territoire, afin de savoir qui méritait d'être aidé et de qui il fallait se méfier.

Cependant, les phénomènes météorologiques majeurs comme les tempêtes venues de l'océan, ou les longues sécheresses sur de vastes régions, étaient généralement le fait de l'arrangement de Divinités d'un niveau supérieur, celles qui régissaient des zones géographiques ou des éléments naturels à une échelle beaucoup plus grande. Dans ces cas-là, je n'avais pas le pouvoir d'intervenir pour changer les choses, je ne pouvais qu'essayer de minimiser les dégâts dans les limites de ma montagne, si la Volonté Céleste le permettait.

Sous ma gouvernance générale, chaque espèce de créature, chaque zone spécifique du mont Changbai avait ses propres divinités subalternes, plus spécialisées, un peu comme un système hiérarchique. Par exemple, il y avait un Dieu Tigre qui régnait sur tous les tigres de la

montagne, s'assurant qu'ils chassaient selon les lois de la nature et ne nuisaient pas sans raison aux autres créatures. Il y avait un Dieu Singe qui veillait sur sa tribu. Puis il y avait des Dieux des Arbres qui prenaient soin de la croissance des arbres précieux, des Dieux des Roches qui assuraient la stabilité des grands rochers et des falaises escarpées, et bien d'autres divinités encore, chacune avec ses propres responsabilités.

Ce système fonctionnait selon des règles très strictes, basées sur la loi de cause à effet et la Volonté Céleste. Par exemple, si un Dieu Tigre, par négligence, laissait l'un de ses tigres attaquer et dévorer un humain sans raison valable – c'est-à-dire sans que l'humain ait empiété sur son territoire ou l'ait provoqué, ou sans qu'il y ait une cause karmique d'une vie antérieure – alors ce Dieu Tigre serait également réprimandé par la Cour Céleste, voire puni, pour ne pas avoir rempli ses devoirs. Tout dans cet univers a sa justice et son ordre, même dans le monde des Divinités. Mon mandat de plus de cent ans sur le mont Changbai fut une longue suite de jours passés à exercer ces responsabilités, à maintenir la montagne sacrée en paix et en harmonie.

Témoin du flot de Praticants et de la Magie du Ginseng :

Pendant plus de cent ans à régir le mont Changbai, l'une des choses que je faisais le plus souvent était d'observer en silence le flot de pratiquants du Dao qui venaient ici. Ils venaient de toutes parts, porteurs de destins et d'objectifs différents. Certains cherchaient la quiétude pour méditer, d'autres espéraient atteindre l'éveil, et d'autres encore voulaient simplement vivre une vie d'ermite, loin du monde des mortels. Ils parlaient une langue ancienne, que moi, en tant que divinité de cette terre, pouvais comprendre, ainsi que leurs prières et leurs pensées les plus secrètes.

À travers mon œil divin, je pouvais voir la dévotion de beaucoup, leur persévérance et leur endurance sur le chemin ardu de la cultivation. Je voyais aussi les épreuves, les tribulations démoniaques auxquelles ils devaient faire face, tant de l'extérieur que de leur propre cœur. La plupart de ces pratiquants, bien qu'ils pussent avoir certaines perceptions du monde surnaturel, ne pouvaient pas détecter ma présence de manière claire. Ils pouvaient sentir le caractère sacré de la montagne, mais ne savaient pas qu'un Dieu de la Montagne les observait discrètement et parfois les protégeait.

Cependant, au cours de mon long mandat, j'ai aussi eu quelques occasions de rencontrer et de communiquer avec des maîtres taoïstes d'un très haut niveau de cultivation. C'étaient des personnes qui avaient cultivé pendant de nombreuses années, qui avaient ouvert leur

œil céleste et possédaient certains pouvoirs divins. Avec eux, nous n'avions pas besoin d'utiliser le langage humain ordinaire pour converser. Nous communiquions par l'œil céleste, par la transmission de pensée, une capacité que les générations futures appelleraient peut-être « télépathie ». C'étaient vraiment des dialogues spéciaux, dépassant les limites de la parole. Nous pouvions échanger sur le Dao – un concept qui existait depuis très longtemps dans leur culture, sur le fonctionnement merveilleux du ciel et de la terre, sur les mystères de l'univers. Parfois, si la Volonté Céleste le permettait, je leur donnais aussi de petits conseils, des avertissements subtils sur leur chemin de cultivation, pour les aider à éviter des pièges ou à reconnaître des points où ils devaient percer. De telles rencontres n'étaient pas fréquentes, mais chacune laissait en moi une profonde impression de la sagesse et de la détermination des véritables pratiquants.

Une autre chose que je voyais souvent, c'était la chasse aux ginsengs millénaires sur le mont Changbai. Comme je l'ai dit, ces plants de ginseng n'étaient pas de simples plantes médicinales. Ils avaient absorbé l'énergie spirituelle du ciel et de la terre pendant des centaines, des milliers d'années, et avaient donc acquis une très haute spiritualité, on pouvait même les considérer comme des êtres dotés d'une certaine intelligence. Leur forme était souvent très particulière, leur racine

ressemblant à une silhouette humaine, et ils émettaient une énergie spirituelle chaleureuse et perceptible. Ils avaient aussi la capacité de se déplacer et de se cacher avec une grande habileté. Et bien sûr, des ginsengs aussi précieux étaient également gardés et protégés par des Dieux des Arbres de niveau inférieur, ou par les esprits de la forêt.

J'utilisais souvent mon pouvoir divin, ou je faisais signe aux Dieux des Arbres, pour protéger ces précieux ginsengs. Lorsque des personnes au cœur impur, des gens avides, ou ceux dont l'affinité prédestinée n'était pas encore arrivée, tentaient de les trouver, je faisais en sorte que ces ginsengs « disparaissent » sous leurs yeux, ou je les guidais dans d'autres directions. Seuls les pratiquants de haut niveau, comme les maîtres taoïstes avec qui j'avais eu l'occasion de communiquer, ou les gens ordinaires au cœur vraiment pur, ayant une grande affinité prédestinée avec la forêt, avaient la chance de « voir » et d'« obtenir » le ginseng. Le fait de « trouver » un ginseng millénaire n'était pas simplement de la chance, mais nécessitait mon autorisation, le consentement des divinités gardiennes, et parfois même l'« acceptation » de l'esprit du ginseng lui-même. Je me souviens de certains maîtres taoïstes de grande vertu qui, lorsqu'ils trouvaient un ginseng précieux, ne le prenaient pas immédiatement. Peut-être sentaient-ils que le ginseng n'avait pas encore atteint sa pleine « maturité », ou peut-être voulaient-ils le

laisser à quelqu'un de plus prédestiné. Dans ce cas, ils utilisaient souvent un peu de leur magie pour le cacher encore mieux, attendant un moment plus propice.

Voilà quelques touches de la vie d'un Dieu de la Montagne, des choses que j'ai vues et vécues sur le mont Changbai sacré.

La Rencontre Fatidique :

Au cours de mes longues années à régir le mont Changbai, j'ai toujours essayé de rester dans le cadre de la Volonté Céleste, de ne pas trop intervenir dans le destin des humains ou des autres êtres vivants. Je comprenais que tout en ce monde a sa propre cause et son effet karmique. Mais une fois, une seule et unique fois, la compassion en moi est devenue si forte qu'elle m'a fait dévier de ce principe. Et c'est cette fois-là qui a provoqué un grand tournant dans ma vie de Dieu de la Montagne.

Un jour, alors que je parcourais mon royaume, observant la forêt, mon attention fut attirée par une jeune femme qui grimpait péniblement les pentes abruptes de la montagne. Elle semblait avoir une certaine base de cultivation, son cœur initial pour le Dao paraissait assez sincère, mais je sentais que sa capacité innée était encore

faible, et son niveau de cultivation peu élevé. Le nom de cette jeune femme, si on le traduisait dans notre langue moderne, aurait une signification proche de Ming Xin.

Ming Xin n'était pas venue au mont Changbai pour s'isoler ou chercher l'éveil pour elle-même. Elle était venue dans un but très précis : trouver un ginseng millénaire pour sauver sa vieille mère, gravement malade, dans son village natal. Je pouvais voir l'image de sa mère, alitée, le souffle faible, sa vie comme une bougie dans le vent. Je voyais aussi la piété filiale, l'anxiété et l'amour infini que Ming Xin portait à sa mère.

Elle était sur la montagne depuis plusieurs jours déjà. Chaque jour, de l'aube au crépuscule, Ming Xin parcourait les forêts, escaladait d'innombrables pentes, cherchant dans chaque creux de rocher, chaque buisson. Son corps était épuisé, ses vêtements fragiles étaient déchirés par endroits, ses petits pieds saignaient probablement à force de heurter des pierres tranchantes. Mais dans ses yeux brillait toujours une détermination, un espoir fragile. Elle croyait que si seulement elle pouvait trouver le ginseng spirituel, sa mère serait sauvée.

J'ai observé Ming Xin pendant plusieurs jours. J'ai vu la sincérité de son cœur filial. Mais en même temps, j'ai aussi vu les secrets célestes. Selon le destin qui avait été fixé, la longévité de la mère de Ming Xin était presque

épuisée, c'était une rétribution karmique qu'elle devait payer pour des vies antérieures. Et Ming Xin elle-même, avec sa capacité et sa vertu actuelles, n'avait pas encore l'affinité prédestinée suffisante pour posséder un ginseng millénaire, un trésor du ciel et de la terre. Le fait qu'elle trouve le ginseng à ce moment-là, bien que cela pût aider sa mère à prolonger un peu sa vie, perturberait l'arrangement karmique déjà en place. De plus, une telle bénédiction était trop grande pour ce que Ming Xin pouvait supporter à ce moment-là, et pourrait même se transformer en une calamité pour elle plus tard.

Je le savais. Mais en voyant Ming Xin, après des jours de recherche vaine, complètement épuisée, s'asseoir au pied d'un vieil arbre et fondre en larmes, les sanglots d'une jeune femme fragile au milieu de la nature sauvage étaient déchirants. Elle leva son visage vers le ciel, ses larmes se mêlant à sa sueur, suppliant les Divinités, suppliant le Dieu du mont Changbai d'avoir pitié, de lui montrer un chemin. « S'il vous plaît, sauvez ma mère ! Je suis prête à être votre bœuf ou votre cheval pour vous remercier ! » Ces supplications poignantes, mêlées à des larmes de désespoir, ont touché le plus profond de mon cœur.

Une Compassion au-delà des Limites :

En voyant cette scène, la douleur et le désespoir de Ming Xin, mon cœur fut véritablement ému. Une compassion

infinie monta en moi, submergeant toutes les considérations sur les secrets célestes, sur les lois qu'un Dieu comme moi devait respecter. Je me suis dit que, étant le Dieu de cette montagne, doté d'un certain pouvoir, comment ne pourrais-je pas aider une fille aussi filiale, dans une situation aussi désespérée ? Juste une petite aide, cela ne causerait probablement pas de grande perturbation. Une vie sur le point de s'éteindre, si elle pouvait être prolongée un peu pour rester avec ses proches, ne serait-ce pas une bonne chose ?

À ce moment-là, la compassion en moi a obscurci ma raison. J'ai oublié que la compassion d'un Dieu doit suivre la logique céleste, doit être basée sur l'harmonie de l'univers, et ne peut pas découler d'une impulsion émotionnelle, et encore moins aller à l'encontre des arrangements prédestinés du karma. J'ai simplement pensé que je voulais aider Ming Xin, que je voulais soulager sa souffrance.

Et c'est ainsi que j'ai décidé d'intervenir.

J'ai utilisé mon pouvoir divin, influençant subtilement les flux d'énergie ténus dans l'espace, créant une guidance invisible. Je ne suis pas apparu directement devant Ming Xin, mais j'ai habilement guidé ses pas fatigués vers une zone reculée, où je savais qu'il y avait un précieux ginseng d'environ quelques centaines d'années – pas le type millénaire rare, mais suffisamment

spirituel pour pouvoir accomplir un miracle. En même temps, j'ai utilisé ma pensée pour transmettre un message doux au Dieu des Arbres qui gardait ce ginseng, ainsi qu'à la conscience du ginseng lui-même, pour qu'ils baissent leur garde, afin que Ming Xin puisse le trouver plus facilement. Je pensais qu'un ginseng de quelques centaines d'années ne créerait probablement pas un karma aussi grand que celui d'un millénaire.

Conséquences Immédiates et Avertissement Céleste :

Effectivement, un peu plus tard, Ming Xin, alors qu'elle était presque désespérée, vit soudain une légère lueur émaner d'un buisson dense à proximité. Elle essuya ses larmes, se releva avec effort et s'approcha. Et là, elle poussa un cri de joie immense. Sous ses yeux, se cachant sous les feuilles, se trouvait une racine de ginseng d'une très belle forme, dégageant un parfum pur. Bien que ce ne fût pas le ginseng millénaire qu'elle avait tant espéré, elle pouvait sentir l'énergie spirituelle abondante qui s'en dégageait. Elle déterra soigneusement la racine, la tenant dans ses mains comme un trésor, puis s'inclina sans cesse pour remercier le ciel, la terre et la forêt. Ensuite, elle se hâta de descendre de la montagne, le cœur rempli d'espoir.

Dès que Ming Xin disparut derrière les arbres, emportant le ginseng que je l'avais « aidée » à trouver, je sentis soudain une puissante secousse dans l'espace autour de

moi. Le ciel bleu au-dessus du sommet du mont Changbai s'assombrit brusquement. Un faisceau de lumière dorée, à la fois majestueux et sévère, descendit des neuf cieux pour frapper l'endroit où je me trouvais. L'air se figea, tous les bruits de la forêt se turent.

Dans ma conscience, une voix retentit, non pas un son sortant d'une gorge, mais une transmission directe, pleine de puissance :

« Ô, Dieu du mont Changbai ! Tu as, par sentiment personnel, perturbé la Logique Céleste, interféré avec le karma ! Sais-tu que ton acte, bien que motivé par la compassion, va à l'encontre du cours naturel du destin ? La compassion d'un Dieu doit suivre la Logique Céleste, être fondée sur la sagesse, et ne peut outrepasser les lois de l'univers. Tu as arbitrairement changé ce qui était prédestiné, et tu devras supporter les conséquences de cet acte ! »

Je fus abasourdi, tout mon être comme pétrifié. C'est à ce moment-là que je me suis vraiment réveillé, que j'ai réalisé ma grave erreur. La compassion, si elle n'est pas accompagnée de sagesse et d'un respect absolu de la Volonté Céleste, non seulement n'apporte pas le bien, mais peut aussi causer des perturbations imprévisibles, et l'on doit en assumer soi-même la responsabilité. Un sentiment de regret et de peur m'envahit, mais il était trop tard. L'avertissement du Ciel était très clair.

Le Jugement et la Décision Compatissante :

Après l'avertissement sévère du Ciel, je savais que je ne pouvais échapper au jugement. Peu de temps après, je sentis une force d'attraction invisible m'emporter, éloignant mon corps spirituel du mont Changbai pour me conduire dans un royaume solennel, où se réunissaient les Divinités de plus haut niveau.

Devant la Cour Céleste, je n'ai ni nié ma faute ni cherché à justifier mon acte. J'ai sincèrement reconnu mon erreur, admis que j'avais, par compassion momentanée, perturbé les secrets célestes et interféré avec le karma d'autrui. J'acceptais n'importe quelle punition.

Les Divinités de la Cour Céleste, après avoir examiné attentivement l'affaire, ont clairement vu que mon acte, bien que fautif et en violation des lois, était motivé par un cœur compatissant, un désir d'aider un être en détresse, et non par intérêt personnel ou mauvaise intention. De plus, mon intervention était d'une ampleur mesurée, il ne s'agissait que d'un ginseng de quelques centaines d'années, ce qui n'était pas suffisant pour causer des bouleversements majeurs au destin.

Par conséquent, la punition que le Ciel m'a infligée, bien que sévère, contenait aussi une certaine compassion et un arrangement plein d'affinité prédestinée. Je serais privé d'une partie considérable de mon pouvoir divin, et

plus important encore, mon mandat de Dieu régissant le mont Changbai devrait prendre fin plus tôt que prévu. Je devrais descendre dans le monde des mortels et me réincarner en homme.

Le but de cette descente, tel que je le comprenais, n'était pas simplement une punition. Le Ciel voulait que, en devenant directement une partie du flux karmique dans lequel j'étais intervenu, en particulier la relation karmique avec la jeune fille filiale Ming Xin, j'expérimente par moi-même et comprenne plus profondément les conséquences de cet acte. En même temps, c'était aussi une occasion pour moi de parfaire ma propre cultivation, afin que ma compassion future soit toujours accompagnée de sagesse et d'un respect absolu pour la Volonté Céleste, et non plus dominée par des émotions passagères.

Adieux à la Forêt et Nouveau Départ :

Avant que mon âme ne quitte officiellement le royaume divin pour se préparer à la réincarnation, on me permit de jeter un dernier regard sur le mont Changbai. D'en haut, embrassant du regard toute cette région montagneuse majestueuse où j'avais vécu et que j'avais protégée pendant plus de cent ans, une émotion de nostalgie indescriptible m'envahit. Je sentais l'attachement des herbes et des arbres, des animaux sauvages, des ruisseaux murmurants, et même des

ginsengs spirituels que j'avais autrefois protégés. Il semblait qu'eux aussi savaient que leur Dieu de la Montagne était sur le point de partir. Je leur adressai un adieu silencieux, promettant que si le destin le permettait, je reviendrais un jour.

Puis, mon âme fut guidée par une Divinité, traversant différentes dimensions, pour entrer dans le cycle de la réincarnation du monde humain. Et un arrangement tout à fait inattendu, une affinité prédestinée merveilleuse avait été mise en place. Je fus réincarné, non pas dans une famille étrangère, mais pour devenir le fils de Ming Xin – la jeune fille filiale pour qui j'avais ressenti de la compassion et que j'avais aidée autrefois sur le mont Changbai.

La Vie en tant que Fils de Ming Xin – Expérience et Maturation :

Ming Xin, ma mère dans cette vie-là, était une femme d'une grande bonté, vertueuse et aimant profondément ses enfants. Peut-être grâce au peu de vertu accumulée par sa piété filiale envers sa vieille mère (la mère de Ming Xin dans sa vie précédente), ainsi qu'à l'énergie spirituelle du ginseng que je l'avais « aidée » à trouver autrefois, sa mère se remit de sa grave maladie et vécut encore de nombreuses années, suffisamment pour voir naître et grandir son petit-fils.

Mon père dans cette vie-là (le mari de Ming Xin) était aussi un homme simple, bon, et aimant profondément sa femme et ses enfants. Notre famille vivait dans un petit village de campagne, la vie était certes un peu rude, mais toujours remplie de rires et d'attention mutuelle.

Dès mon plus jeune âge, j'avais des perceptions vagues, des rêves étranges de vastes forêts, de choses très sacrées et majestueuses. J'avais un lien particulier avec la nature, j'aimais errer sur les collines, écouter le chant des oiseaux, regarder les nuages passer. Mais je ne pouvais absolument pas me souvenir clairement de ma vie antérieure en tant que Dieu de la Montagne imposant. Seulement, dans ma conscience, il y avait toujours un respect particulier pour les pratiquants spirituels, pour les hautes montagnes, et une croyance vague en l'existence des Divinités et des Bouddhas.

Mes parents m'ont aimé de tout leur cœur, m'ont soigné, et m'ont donné une bonne éducation. En grandissant, je me suis montré un fils obéissant, filial, et studieux. Plus tard, j'ai réussi les examens impériaux et suis devenu un petit fonctionnaire local, peut-être l'équivalent d'un chef de district aujourd'hui. Pendant toutes ces années en tant que fonctionnaire, j'ai toujours essayé de vivre une vie droite, intègre, aidant de mon mieux la population, m'efforçant d'apporter la justice et le bien-être aux habitants de ma région. Peut-être qu'une partie de mon subconscient voulait encore faire de bonnes choses,

comme pour compenser ce que mon intervention irréfléchie en tant que Dieu de la Montagne avait pu causer, même si je n'en étais pas clairement conscient.

Dans cette vie, en tant que fils de Ming Xin, j'ai vraiment goûté à toutes les vicissitudes d'une vie humaine : la joie des réunions de famille, la tristesse des séparations, les soucis du quotidien, les responsabilités professionnelles et sociales. J'ai compris que chaque être, qui qu'il soit, a son propre destin et ses propres fardeaux. J'ai aussi compris plus profondément l'amour de mes parents, leur sacrifice silencieux. Et j'ai réalisé que toute intervention extérieure dans la vie de quelqu'un, même avec les meilleures intentions du monde, doit être extrêmement prudente, car on ne peut jamais prévoir toutes les conséquences et les perturbations que cela peut causer au cycle déjà très complexe du karma.

La vie en tant que fils de Ming Xin, bien que simple, m'a enseigné des leçons inestimables sur la vie, sur l'humanité et sur le fonctionnement de la Logique Céleste. Ce fut vraiment une préparation nécessaire pour les prochains voyages de mon âme.

* * *

CHAPITRE 4 : LES SECRETS CÉLESTES DES TROIS ROYAUMES

...

De nos jours, beaucoup ont sans doute entendu parler de l'époque des Trois Royaumes en Chine, une ère de batailles héroïques, de stratégies stupéfiantes et de liens de fraternité célébrés à travers les générations. Mais cela ne représente qu'une partie de la pièce. Derrière les bannières flottant au vent et le fracas des armes, il existait un autre monde, un monde de taoïstes ermites, d'arts divinatoires, de ceux qui pouvaient voir le destin à l'avance. C'était une époque où la Volonté Céleste et la loi de cause à effet se manifestaient avec une clarté inhabituelle.

Et dans une de mes vies, j'étais là, non pas en tant que général illustre, mais en tant qu'observateur silencieux.

Mon âme portait alors un nom très taoïste : Qingxu Zi.

Je cultivais le Dao depuis mon enfance sur le mont Wudang, une montagne sacrée enveloppée de brume toute l'année. Mon maître était un véritable pratiquant ; il ne m'a pas seulement enseigné la médecine et les arts divinatoires, mais plus important encore, il m'a ouvert la voie pour percevoir le fonctionnement du ciel et de la terre, ce que les gens du commun appellent la Volonté Céleste. Grâce à de bonnes capacités innées et à son

enseignement, mon œil céleste s'est ouvert très tôt, me permettant de voir des choses que l'œil nu ne peut voir.

Lorsque mon maître atteignit la plénitude parfaite dans le Dao et s'éleva vers les cieux, je quittai la montagne pour commencer mon périple dans le monde des mortels. C'était une période de grand chaos. La cour de la dynastie Han n'était plus qu'une ombre, les seigneurs de guerre se soulevaient de toutes parts, chacun nourrissant le rêve de devenir hégémon. J'avais alors plus de quarante ans, j'avais traversé de nombreuses terres et vu de nombreuses scènes de désolation. Au cours de ces années d'errance, j'ai rencontré de nombreux pratiquants du Dao qui se cachaient parmi le peuple, certains cultivant dans des montagnes célèbres, d'autres se dissimulant au milieu de l'agitation des marchés. Souvent, un simple regard suffisait pour nous reconnaître, échanger quelques mots sur les affaires du monde, sur le Dao, puis nous nous séparions.

Mais parmi eux, il y eut quelques rencontres spéciales, des rencontres avec des personnes dont non seulement le niveau de cultivation était très élevé, mais qui avaient aussi un lien intime avec le destin de toute l'époque. Et c'est à travers ces rencontres fortuites que j'ai progressivement discerné le filet invisible qui enveloppait le monde. Ma première rencontre fut avec le maître Sima Hui, le Miroir d'Eau...

Et puis, le destin me conduisit à la Villa du Miroir d'Eau.

Rencontre avec le maître Miroir d'Eau :

La demeure de Sima Hui n'était pas située dans un lieu excessivement reclus, mais elle dégagait une atmosphère singulièrement détachée du monde. Une simple clôture de bambou l'entourait, quelques pins anciens étendaient leurs branches pour offrir de l'ombre, et le murmure d'un petit ruisseau se faisait entendre. Pas de grande porte ni de hauts murs, pas de serviteurs affairés. En entrant, je ne vis qu'un jeune garçon balayant les feuilles mortes sous un prunier. Voyant un invité, le garçon ne demanda pas mon nom, il s'inclina simplement en guise de salutation et me guida plus profondément à l'intérieur.

Sous un simple auvent en bois donnant sur un lac, un vieil homme à la barbe et aux cheveux blancs, vêtu d'une simple robe de toile, était assis seul devant un échiquier. Les pièces noires et blanches étaient dans une position de lutte complexe. Le vieil homme ne leva pas la tête, mais sa voix s'éleva, grave, chaude et claire.

« Ami taoïste, vous apportez avec vous la brume du mont Wudang. Sur mon échiquier se trouve une position difficile, je vous invite à y jeter un œil. »

Je savais qu'il était le maître Miroir d'Eau, et il savait aussi qui j'étais. Entre pratiquants du Dao, la communication spirituelle est parfois plus rapide que la parole. Je souris et m'assis en face de lui.

« Maître, dis-je, dans cette partie, bien que les blancs soient en position de faiblesse, encerclés, il leur reste une voie de secours dans le coin. Seulement, cette voie est si étroite qu'il faudrait un coup de génie pour briser le siège. J'ai bien peur qu'un homme ordinaire ait du mal à la voir, et même s'il la voyait, il n'aurait pas le courage de jouer ce coup. »

Le maître Miroir d'Eau leva enfin la tête, ses yeux, clairs comme un lac d'automne, me regardèrent et il hocha légèrement la tête. D'un geste de la manche, il balaya les pièces de l'échiquier.

« Il semble, ami taoïste, que nous n'ayons plus besoin de discuter de jeu. Je vous en prie, prenez du thé. »

Le jeune garçon apporta une théière fumante. Le parfum du thé était subtil et pur. Nous restâmes assis en silence un long moment, n'entendant que le bruissement du vent et le murmure de l'eau.

« Ami taoïste, vous voyagez partout, commença le maître Miroir d'Eau, qu'avez-vous vu dans la grande partie d'échecs de ce monde ? »

« J'ai vu les dragons et les serpents se mêler, les cerfs et les daims se disputer la suprématie, répondis-je. Mais je n'ai pas vu le véritable dragon. Le dragon de la dynastie Han, sa force est épuisée, sa veine de dragon est brisée, il n'en reste qu'une ombre vacillante. »

Le maître Miroir d'Eau poussa un soupir, un soupir qui semblait contenir la tristesse de quatre cents ans. « C'est exact. La veine de dragon est brisée. Ce que les seigneurs de guerre se disputent n'est en réalité que le cadavre d'un dragon sans âme. Yuan Shao dans le Hebei, issu d'une famille de hauts dignitaires sur quatre générations, ressemble à un tigre féroce, mais sa fortune est trouble, fort en apparence, faible à l'intérieur. C'est un tigre de papier, une forte pluie suffit à le dissoudre. »

« Et Cao Cao à Xudu ? demandai-je. Je trouve l'aura de cet homme profonde et insondable, elle a à la fois le souffle d'un roi et celui d'un tyran. C'est très complexe. »

« Votre vision est juste, ami taoïste, » dit le maître Miroir d'Eau en sirotant son thé. « Cao Cao est un dragon des inondations. Un tel dragon peut régner sur les fleuves et les mers, agiter les nuages et la pluie, mais il n'est pas un véritable dragon. Il peut agir au nom du Ciel pendant un certain temps, mais il ne peut devenir le Ciel. Son destin est de mettre fin à une vieille époque, non d'inaugurer une nouvelle dynastie durable. Il est le fouet du Ciel,

utilisé pour frapper le cadavre du dragon mort, afin de nettoyer la scène pour les autres acteurs. »

Ses paroles furent une révélation pour moi. « Le fouet du Ciel ». L'expression était d'une justesse parfaite.

« Et qu'en est-il du clan Sun dans le Jiangdong ? continuai-je. Là-bas, ils utilisent le grand fleuve comme ligne de défense, les terres sont fertiles, le peuple est loyal, cela ressemble à un royaume à part. »

« Le Jiangdong a l'aura d'un royaume impérial, mais c'est l'aura d'un roi qui se contente de son sort, répondit le maître Miroir d'Eau. Ils peuvent préserver leur héritage, mais ils n'ont pas le destin d'unifier l'empire. Ils sont comme un tigre qui occupe une montagne, il peut être le maître d'une région, mais il ne descendra jamais dans la plaine pour se battre avec une meute de lions. »

Nous gardâmes de nouveau le silence. Ce que nous disions, si un homme ordinaire l'avait entendu, aurait pu être considéré comme de vaines spéculations. Mais je savais que c'était ce que nous « voyions » réellement, le fonctionnement du destin, de la Volonté Céleste.

Je regardai la surface calme du lac. Je pensais à Liu Bei, de lignée impériale, errant de lieu en lieu, ses grandes ambitions encore inaccomplies.

Comme s'il lisait dans mes pensées, le maître Miroir d'Eau dit doucement : « Il y en a un autre, qui porte en lui un peu de l'aura authentique des Han, mais elle est trop faible. Cet homme a la bienveillance en abondance, mais la fortune lui fait défaut. Il est comme une bonne graine, mais tombée dans un hiver glacial, il lui sera très difficile de germer et de devenir un grand arbre. »

« Maître, demandai-je, alors ce monde, restera-t-il indéfiniment plongé dans le chaos ? »

Le maître Miroir d'Eau ne répondit pas tout de suite. Il se leva, les mains derrière le dos, s'avança jusqu'au bord de l'auvent et regarda les ondulations à la surface du lac.

« Non. Toute pièce de théâtre doit avoir un dénouement. Après le grand chaos viendra le moment où la poussière retombera. Des talents exceptionnels apparaîtront pour donner à la partie une conclusion temporaire. Mais ce ne sera qu'une conclusion temporaire. Ami taoïste, connaissez-vous un jeune homme à Longzhong ? »

« Le maître Dragon Tapi ? » répondis-je.

« Oui, » dit le maître Miroir d'Eau en se retournant, une lueur complexe dans les yeux, mêlée d'admiration et de regret. « Le talent de cet homme est comparable à celui de Jiang Ziya, de Zhang Zifang. Mais hélas, il n'est pas né à la bonne époque. Jiang Ziya a rencontré le roi Wen

alors que la dynastie Shang était à son déclin, il a donc pu aider la dynastie Zhou à établir un règne de huit cents ans. Zhang Zifang a rencontré l'empereur Gaozu de Han alors que la dynastie Qin était d'une cruauté extrême, il a donc pu aider la dynastie Han à connaître quatre cents ans de paix. »

Il s'arrêta, puis prononça une phrase que je n'ai jamais oubliée.

« Quant au Dragon Tapi, il a rencontré son seigneur, mais à un moment où le mandat céleste de la dynastie était épuisé. Il est comme le meilleur médecin du monde, mais invité à soigner un patient dont tous les organes internes sont déjà détruits. Il peut prolonger un souffle de vie, rendre les derniers jours moins douloureux, mais il ne peut en aucun cas ramener à la vie. C'est sa tragédie, et c'est aussi la tragédie de cette époque. »

Ses paroles furent comme un coup de marteau dans mon esprit, clarifiant mes pensées confuses. Je me levai et m'inclinai profondément.

« Merci, Maître, pour vos enseignements. Qingxu Zi a compris. »

En partant, j'entendais encore son soupir résonner à mes oreilles. Je savais que, bientôt, Liu Bei viendrait ici, et que le maître Miroir d'Eau lui parlerait du Dragon Tapi et du

Phénix Nouveau-né. Mais l'essentiel du secret céleste, ce fait de « ne pas être né à la bonne époque », il le garderait probablement pour lui, dans un long soupir.

Rencontre avec Zhuge Liang :

En quittant la villa du Miroir d'Eau, les nuages qui obscurcissaient mon esprit au sujet de la situation générale semblaient s'être quelque peu dissipés. Les paroles du maître sur « le meilleur médecin » et « le patient aux organes internes détruits » résonnaient dans ma tête, me poussant à me rendre à Longzhong. Je voulais voir de mes propres yeux ce « Dragon Tapi », non pas pour évaluer son talent, mais pour sentir l'âme d'un homme face à un choix fatidique.

La hutte de paille de Zhuge Liang se trouvait sur une colline à Longzhong, d'où l'on pouvait embrasser du regard une vaste étendue de terre. Contrairement à la villa éthérée et isolée du Miroir d'Eau, cet endroit dégageait une atmosphère différente. C'était toujours la simplicité d'un ermite, mais dans le calme se cachait le mouvement. Je vis des champs soigneusement cultivés, des rangées de légumes verts luxuriants, et quelques maquettes de terrains militaires en terre et en gravier méticuleusement disposées dans la cour. Ce n'était pas le

lieu de quelqu'un qui voulait se retirer complètement du monde, mais celui de quelqu'un qui attendait son heure.

J'y suis allé avec Cui Zhouping, un ami commun à Zhuge Liang et à moi-même. En entrant, je vis un jeune homme, d'à peine plus de vingt ans, assis près de la fenêtre, un livre ancien à la main, mais son regard n'était pas sur le livre, il suivait les nuages qui flottaient dans le ciel. Ce jeune homme était grand, d'allure lettrée, mais ses yeux brillaient d'un éclat inhabituel, comme s'ils pouvaient lire au plus profond des cœurs. C'était Zhuge Kongming.

Il posa son livre, se leva et nous salua en joignant les mains, avec une aisance et une élégance naturelles. Cui Zhouping me présenta comme un taoïste du mont Wudang. Zhuge Liang me regarda, plissant légèrement les yeux, un regard scrutateur mais sans aucune impolitesse. Je savais qu'il me « regardait » aussi, et pas seulement avec ses yeux physiques.

Nous nous assîmes, parlant d'abord du temps, de l'agriculture, des banalités entre amis qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps. Mais peu à peu, la conversation dériva vers la situation du pays.

Cui Zhouping était un homme direct, il demanda à Zhuge Liang : « Kongming, tu es si talentueux, pourquoi t'obstines-tu à cultiver la terre dans ces montagnes ?

Pourquoi ne sors-tu pas pour aider le monde et te faire un nom ? »

Zhuge Liang se contenta de sourire, agitant son éventail de plumes. « Frère Zhouping, le temps n'est pas encore venu, pourquoi se presser ? L'oiseau sage choisit sa branche, le ministre avisé choisit son seigneur. Si le seigneur n'est pas apparu, si le temps n'est pas venu, sortir ne serait que se jeter dans le feu comme un papillon de nuit, gaspillant sa vie en vain. »

En entendant cette réponse, je sus qu'il n'était pas un homme ordinaire avide de renommée. Il attendait un « seigneur » digne de son talent. J'intervins alors : « Maître, vous dites que "le temps n'est pas venu", mais pourrez-vous attendre qu'il vienne ? Ou bien, avez-vous l'intention de créer vous-même ce "temps" ? »

Ma question sembla toucher une corde sensible. Le regard de Zhuge Liang se fit plus profond.

« Ce que dit le taoïste est juste, » répondit-il, son ton n'étant plus celui d'une conversation légère. « Le temps est déterminé par le Ciel, la situation est créée par l'homme. L'homme peut créer une "situation", mais il ne peut aller à l'encontre du "temps". La dynastie Han a duré quatre cents ans, son mandat est épuisé, c'est le "temps". Les seigneurs de guerre se battent, le peuple souffre, c'est la "situation". Un homme de talent, en cette

période, ne peut au mieux que suivre la "situation" pour créer un nouvel ordre, mais comment pourrait-il retenir un "temps" qui est déjà passé ? »

Notre discussion s'approfondit de plus en plus dans les principes du Yi Jing, de l'art de l'astrologie. Il parlait du mouvement des étoiles, de la correspondance entre les phénomènes célestes et les affaires du monde avec une clarté et une précision qui n'étaient pas celles d'un lettré ayant appris dans les livres, mais celles de quelqu'un qui avait observé et vérifié par lui-même. Je savais que ce jeune homme était aussi un pratiquant du Dao, quelqu'un qui avait ouvert sa sagesse à un très haut niveau.

Au plus fort de notre conversation, je me suis concentré pour le regarder. Et c'est là qu'une scène étrange est apparue devant mon œil céleste.

L'image du jeune lettré élégant s'estompa peu à peu, se superposant à une autre image, venue d'un passé bien plus lointain. Je vis un champ de bataille enveloppé de fumée et de flammes. Sur une haute estrade, un général était assis dans un fauteuil roulant, le visage couvert de cicatrices et des tatouages d'un criminel. Ses jambes semblaient intactes, mais ses rotules avaient été enlevées, le laissant flasque et impuissant, incapable de se tenir debout pour toujours. Son regard était glacial, ses mains donnaient des ordres en continu, manœuvrant ses

troupes comme une machine parfaite. Des dizaines de milliers de soldats obéissaient au doigt et à l'œil, formant des formations de combat changeantes et imprévisibles, piégeant l'ennemi dans la mort. Je l'ai reconnu. C'était Sun Bin, le stratège de génie mais au destin tragique de l'État de Qi pendant la période des Royaumes combattants. L'image ne fut qu'un éclair, puis elle disparut, me ramenant à l'image de Zhuge Liang, assis en face de moi, en parfaite santé.

En un instant, j'ai tout compris.

L'âme malheureuse de Sun Bin, après avoir subi la trahison cruelle de Pang Juan, était maintenant de retour, dans un corps intact, avec une intelligence encore plus aiguisée. Et son habitude ultérieure de s'asseoir dans un chariot à quatre roues sur le champ de bataille n'était pas de l'ostentation, mais une marque indélébile de sa vie antérieure, un souvenir des années passées à commander ses troupes depuis un fauteuil roulant.

Je regardai Zhuge Liang, mon regard a dû trahir quelque chose. Il me regarda aussi, puis sembla sentir ce que j'avais vu. Il ne dit rien, se contentant de me verser silencieusement plus de thé.

« Le taoïste vient du mont Wudang, il a dû voir beaucoup de choses, » dit-il doucement, comme pour lui-même. « Moi, Zhuge Liang, je ne suis qu'un simple

paysan, espérant passer mes jours en paix. Je crains seulement que l'arbre veuille le calme, mais que le vent ne cesse de souffler. »

Je savais qu'il était modeste. « Maître, vous n'êtes pas un arbre, » répondis-je. « Vous êtes un grand vent. Seulement, ce vent attend, ne sachant s'il doit souffler vers l'est ou vers l'ouest. Mais je vois que, d'ici peu, un autre vent, un vent porteur de l'aura authentique des Han, bien que faible, viendra ici pour se joindre à votre vent. »

J'avais prédit l'arrivée de Liu Bei.

Zhuge Liang, en entendant cela, ne montra ni joie ni surprise. Il posa sa tasse de thé, regarda par la fenêtre où les nuages flottaient encore paresseusement. Il ne dit rien, mais j'entendis son soupir. Un soupir très léger, presque inaudible, mais qui contenait une immense acceptation.

Ce n'était pas un soupir d'hésitation. C'était le soupir de quelqu'un qui savait d'avance que son chemin serait semé d'embûches, qui savait d'avance que l'issue serait tragique, mais qui l'acceptait quand même, comme une partie de sa mission, une partie du destin que son âme devait accomplir. À cet instant, je ne voyais plus un stratège habile, mais seulement une grande âme, faisant face en silence à sa propre tragédie.

Rencontre avec le divin médecin Hua Tuo :

Après ma rencontre avec le Dragon Tapi, je ne suis pas resté longtemps à Xiangyang. J'ai poursuivi mon voyage, me dirigeant vers l'est, où se trouvent des montagnes réputées pour leurs nombreuses herbes médicinales précieuses. Je voulais trouver un endroit vraiment tranquille pour méditer sur ce que j'avais vu. Et c'est sur ce chemin que j'ai fait une autre rencontre extraordinaire.

Sur le flanc d'une montagne déserte, alors que la brume matinale ne s'était pas encore dissipée, j'ai vu un vieil homme à la barbe et aux cheveux blancs, un panier de médicaments sur le dos, qui grimpait avec précaution le long d'une falaise escarpée pour cueillir une plante étrange. Ses mouvements étaient agiles et assurés, pas ceux d'un homme de soixante-dix ans. Je l'ai reconnu, non pas à sa renommée, mais à l'aura pure et paisible qui émanait de lui. C'était le divin médecin Hua Tuo.

Je ne me suis pas approché pour ne pas le déranger, je me suis simplement assis sur un rocher voisin, l'observant en silence. Un moment plus tard, après avoir cueilli ce dont il avait besoin, il s'est retourné et m'a vu. Il

n'a pas été surpris, il a simplement souri avec bienveillance et s'est approché.

« Le vieil homme que je suis est avide, voulant puiser un peu de l'énergie spirituelle du ciel et de la terre, je ne m'attendais pas à rencontrer un ami taoïste ici, » dit-il d'une voix sonore.

« Maître, vous puisez l'énergie spirituelle du ciel et de la terre pour sauver des vies, c'est suivre le Dao, où est l'avidité là-dedans ? » répondis-je.

Nous nous sommes assis ensemble sur le rocher. Sans avoir besoin de beaucoup de mots, je sentais que nous étions des compagnons sur la même Voie, seulement que la manière dont nous l'exprimions dans le monde différait. Je cultivais le Dao pour chercher la sagesse pour moi-même, tandis qu'il utilisait le Dao pour guérir les autres.

Je regardai son panier de médicaments, j'y vis des herbes extrêmement rares, qui ne poussent que dans des endroits où l'énergie de la terre est concentrée. Je compris que son art médical ne venait pas seulement des livres ou de l'expérience accumulée. Son art médical, en essence, était une sorte de pouvoir divin.

Quand je me suis concentré pour le regarder, mon œil céleste a vu cela. J'ai vu qu'à chaque fois qu'il

diagnostiquait un patient, une légère lueur émanait de son front, pénétrant la chair du patient, lui permettant de voir clairement chaque organe interne, de voir la circulation dans les méridiens, de voir où le sang et l'énergie étaient bloqués, et même les germes de maladie et les tumeurs cachées. C'est la raison pour laquelle il pouvait effectuer des opérations chirurgicales que les gens considéraient comme des miracles. Et je savais que c'était aussi la raison pour laquelle il pouvait voir la tumeur dans le cerveau de Cao Cao, une chose qu'aucun art médical ordinaire ne pouvait accomplir.

« L'art médical du maître a atteint un niveau divin, » dis-je. « Il est seulement dommage que certaines maladies ne puissent être guéries par des remèdes ou un scalpel. »

Hua Tuo hochait doucement la tête, son regard se tourna vers le nord lointain, où Cao Cao régnait en maître. « C'est vrai, ami taoïste. Les maladies du corps peuvent être traitées. Mais les maladies du cœur, les maladies du destin, l'art médical du vieil homme est impuissant. Il y a des gens dont la méfiance est devenue une tumeur encore plus grande que celle de leur cerveau. Pour les guérir, il faudrait d'abord opérer ce cœur. Mais c'est impossible. »

Dans un moment de silence, lui et moi semblions voir la même scène. J'ai vu la scène où il était arrêté sur l'ordre de Cao Cao, en proie à la fureur et à la méfiance. Je l'ai

vu assis dans une prison sombre, arrangeant calmement les dernières pages de ses écrits médicaux avant d'accueillir la mort. Hua Tuo, avec ses capacités, avait évidemment vu son propre destin. Mais son visage ne montrait aucune peur ni ressentiment, seulement une acceptation sereine.

« Chacun vient en ce monde avec ses propres dettes, ami taoïste, » dit-il doucement. « Le vieil homme a passé sa vie à guérir les gens, mais il y a aussi des dettes qui doivent être payées avec cette vie même. C'est la justice du ciel et de la terre. »

Je lui fis une profonde inclination, les mains jointes. Je respectais son art médical, mais je respectais encore plus son cœur qui suivait la Volonté Céleste. Nous nous sommes séparés en silence, chacun reprenant sa route, mais je savais que nos âmes se retrouveraient dans des sphères plus élevées.

La rencontre avec Hua Tuo, ainsi que ce que j'avais vu chez le maître Miroir d'Eau et Zhuge Liang, m'a poussé à chercher une réponse finale, une réponse à toute la tragédie de cette époque. J'ai trouvé une grotte tranquille dans la montagne, j'ai commencé à méditer, déterminé à voir la source de tout cela.

Quand mon esprit s'est calmé, quand toutes les pensées parasites du monde se sont dissipées, mon œil céleste

s'est ouvert sur un espace plus profond. Ma conscience semblait transcender le temps, remontant le passé. Quatre cents ans, une longue période pour une vie humaine, mais juste un clin d'œil dans le flot de l'univers.

Et j'ai vu.

J'ai vu un empereur Gaozu de Han, Liu Bang, d'une majesté imposante, mais dont les yeux brillaient de méfiance et de jalousie envers les compagnons d'armes qui l'avaient suivi à travers la vie et la mort. J'ai vu l'image de Han Xin, le grand général victorieux de cent batailles, attiré par la ruse dans le palais et exécuté, qui, avant de mourir, leva la tête au ciel et se lamenta avec ressentiment : « Je regrette de n'avoir pas écouté le conseil de Kuai Che, et de m'être ainsi laissé tromper par une femme. N'est-ce pas là la volonté du ciel ? »

Son aura de ressentiment ne s'est pas dissipée, mais s'est condensée, a traversé quatre cents ans d'histoire, pour entrer dans le corps d'un enfant qui porterait plus tard le nom de Cao Cao.

J'ai vu ensuite Peng Yue, un roi loyal, accusé à tort de complot et soumis à une exécution cruelle, toute sa famille exterminée. Le ressentiment de lui et de sa famille s'est également transformé en une aura noire, qui s'est envolée pour trouver une âme qui se réincarnerait plus tard en Liu Bei.

Puis j'ai vu Ying Bu, un autre général féroce, acculé et contraint au suicide. Son ressentiment ne s'est pas non plus dissipé, mais s'est dirigé vers la région du Jiangdong, attendant le jour de se réincarner en Sun Quan.

La scène la plus effroyable est apparue en dernier. J'ai vu l'âme de l'empereur Gaozu de Han, Liu Bang, après sa mort, devoir passer par de nombreuses réincarnations pour payer son karma. Et dans cette vie, il s'était réincarné au sein même de sa propre famille impériale, devenant l'empereur Xian de Han, le dernier empereur de la dynastie Han.

À ce moment-là, tout est devenu d'une clarté effrayante.

Rien de tout cela n'était un hasard. C'était un règlement de dettes karmiques parfaitement orchestré. La dette d'antan était trop lourde, il fallait maintenant un empire entier pour la rembourser. Les trois grands généraux injustement tués sont revenus, se transformant en les trois forces les plus puissantes, divisant et dévorant l'héritage même que l'ancêtre de leur bourreau avait bâti. L'empereur Xian de Han, incarnation de Liu Bang, devait payer le prix en assistant, impuissant, à l'effondrement de son empire, devenant une marionnette entre les mains des descendants de ceux qu'il avait lui-même assassinés.

C'était le « destin », un gigantesque filet de causalité, invisible mais auquel personne ne pouvait échapper. En comprenant cela, je ne voyais plus les Trois Royaumes comme une lutte de héros, mais comme un remboursement de dettes sanglant et tragique. Et tous les personnages, de Cao Cao, Liu Bei, Sun Quan, à Zhuge Liang, Zhou Yu, Sima Yi, n'étaient que des pions, jouant leur rôle jusqu'au bout sur un échiquier de causalité qui avait été mis en place quatre cents ans auparavant.

Les affaires du monde sont comme une pièce de théâtre :

Ayant compris que toute cette époque était une grande pièce de théâtre destinée à régler des dettes karmiques, j'ai commencé à regarder les événements qui ont suivi avec un œil différent. Je ne voyais plus seulement les stratagèmes des hommes, les victoires ou les défaites sur le champ de bataille, mais aussi la main invisible du Ciel qui arrangeait tout. Ce que les générations futures considéreraient comme mystérieux, chanceux ou miraculeux, aux yeux d'un pratiquant du Dao, devenait d'une clarté limpide.

Je me souviens encore de l'histoire du cheval Dilu de Liu Bei. La rumeur disait que c'était un cheval qui portait

malheur à son maître, quiconque le montait courrait à sa perte. Lorsque Liu Bei était à Jingzhou, Cai Mao voulut lui nuire, et il dut fuir seul à cheval. Devant lui se trouvait le ruisseau Tanxi, large de plusieurs mètres et au courant rapide, tandis que derrière, les poursuivants approchaient. Dans cette situation critique, le cheval Dilu fit soudain un saut extraordinaire, volant de l'autre côté de la rive, sauvant Liu Bei de la mort. Les gens y virent une chance incroyable, ou pensèrent que Liu Bei avait une grande fortune qui le protégeait du malheur.

Mais lorsque j'ai observé cet événement en méditation, j'ai vu une scène complètement différente.

Je vis Liu Bei, en plein désespoir, pousser son cheval vers le bord du ruisseau. Il savait qu'il n'avait aucune issue. À cet instant de vie ou de mort, alors que sa volonté de survivre était la plus forte, un rayon de lumière dorée descendit du ciel, enveloppant l'homme et le cheval. Ce rayon était chaud et puissant. Je savais que c'était le pouvoir divin des Immortels Célestes qui le protégeaient. Liu Bei était un personnage important dans cette pièce karmique, son rôle était encore long, comment pouvait-il se terminer ici ?

Sous la bénédiction du pouvoir divin, le cheval Dilu, qui était effrayé, devint soudainement très calme. Ses yeux brillèrent. La peur disparut, remplacée par une bravoure inhabituelle. Tous ses muscles furent remplis d'une

énergie surnaturelle. Son saut n'était pas simplement la force d'un animal, mais la manifestation de la Volonté Céleste. Il vola par-dessus le ruisseau, léger comme une feuille, atterrissant en toute sécurité de l'autre côté. Ce n'était pas de la chance, c'était la protection inévitable accordée à un homme porteur d'un destin, un homme dont le rôle n'était pas encore terminé.

Et puis, il y a l'histoire de Zhuge Liang. Comme je l'ai dit, il savait très bien que le destin de la dynastie Han était scellé, il savait qu'il ne pouvait pas aller à l'encontre de la Volonté Céleste. Alors pourquoi a-t-il quand même décidé de quitter sa hutte de paille, de descendre de la montagne pour aider Liu Bei, s'engageant sur un chemin dont il savait d'avance qu'il n'aurait pas de résultat final ?

Les générations futures le louent pour sa loyauté, pour son esprit de « faire ce qui est impossible ». Ils y voient la plus haute expression d'un grand ministre dévoué à son roi et à son pays. C'est vrai, mais ce n'est que la surface de l'histoire, l'enveloppe que les gens ordinaires peuvent sentir et admirer.

À un niveau plus profond, je comprenais que Zhuge Liang, en tant que pratiquant, avait accepté son rôle dans cette pièce. Il n'est pas descendu de la montagne pour changer le dénouement. Il est descendu pour accomplir sa mission. Quelle était cette mission ? C'était de rendre le concept de « droiture » (Yi) de l'époque des Trois

Royaumes plus éclatant et plus riche. C'était de laisser à la postérité un exemple immortel de loyauté, d'amitié entre souverain et ministre, de dévouement jusqu'au dernier souffle. Il savait qu'il échouerait à restaurer la dynastie Han, mais il réussirait à créer une histoire mémorable, une leçon sur laquelle les gens méditeraient encore des milliers d'années plus tard.

Sa vie, depuis les trois visites de Liu Bei à sa hutte de paille jusqu'à sa mort dans les plaines de Wuzhang, est la leçon la plus vivante qui soit. Sans lui, l'histoire de Liu Bei ne serait que celle d'un oncle impérial bienveillant mais incompetent. Sans lui, la « droiture » entre Liu, Guan et Zhang n'aurait pas eu de terrain pour briller. Le Ciel avait besoin d'un personnage comme lui pour rendre la pièce parfaite, pour pousser les valeurs spirituelles fondamentales à leur paroxysme.

Zhuge Liang a accepté ce rôle tragique. Il n'essayait pas de lutter contre le destin, mais il suivait le destin pour jouer son rôle jusqu'au bout, un rôle grandiose et solitaire.

Les anecdotes sur Zhuge Liang :

Les anecdotes mystérieuses sur Zhuge Liang sont pareilles, elles n'ont rien de mystérieux pour ceux qui

étaient dans le secret. Les générations futures, en lisant les romans, en regardant les pièces de théâtre, sont souvent étonnées et admiratives, pensant qu'il était un immortel doté de pouvoirs magiques capables de commander aux éléments. Mais en réalité, ce n'était que l'utilisation de capacités que les pratiquants peuvent atteindre lorsque leur esprit et leur sagesse se sont ouverts à un certain niveau.

Prenez par exemple l'histoire d'« emprunter les flèches avec des bateaux de paille ».

Les gens ne voient que le résultat : en une nuit de brouillard, Zhuge Liang, assis tranquillement sur un bateau, jouant du luth et buvant du vin, a réussi à obtenir plus de cent mille flèches de Cao Cao, résolvant ainsi le problème que Zhou Yu lui avait posé pour lui nuire. Ils pensent que c'était un stratagème suprême, une audace extraordinaire. Mais ils ne savent pas que, pour Zhuge Liang, ce n'était pas de l'audace, mais un calcul certain.

Quelques jours auparavant, je l'avais observé. J'ai vu qu'il n'examinait pas seulement la topographie du fleuve, qu'il n'analysait pas seulement la psychologie méfiante de Cao Cao. Je l'ai vu chaque nuit sortir tranquillement, lever la tête vers les étoiles, les doigts calculant, murmurant des phrases que les gens ordinaires ne pouvaient comprendre. Il n'observait pas seulement

l'astronomie de manière conventionnelle. Il utilisait les arts divinatoires, combinés à sa capacité de perception, pour calculer avec précision le mouvement des énergies célestes.

Il savait avec certitude que, la troisième nuit, à la cinquième veille, il y aurait sur le fleuve Yangtze un brouillard épais comme jamais auparavant. Si épais qu'à quelques pas de distance, on ne pouvait pas voir les visages. C'était le « moment opportun du Ciel ». Il savait aussi que Cao Cao était méfiant, et que dans un tel brouillard, il n'oserait pas envoyer sa flotte au combat, mais se contenterait de faire tirer ses archers pour se défendre. C'était l'« harmonie humaine » – ou plus exactement, la compréhension de la psychologie de l'adversaire. Et il savait que la topographie de cette section du fleuve était favorable à la disposition des bateaux et à la retraite. C'était l'« avantage du terrain ».

Ayant maîtrisé ces trois éléments, le moment opportun du Ciel, l'avantage du terrain et l'harmonie humaine, emprunter les flèches n'était plus qu'une question d'exécution. Ce n'était pas un miracle, mais le résultat de la compréhension et de l'utilisation des lois de la nature, une capacité que les pratiquants peuvent atteindre. Pour les gens ordinaires, c'était un calcul divin. Pour lui, c'était simplement agir en accord avec la nature.

L'histoire de la bataille de la Falaise Rouge est encore plus dramatique. Ce qui effraie le plus les gens, c'est le fait qu'il ait érigé un autel aux sept étoiles et prié pour un vent d'est pendant trois jours et trois nuits. Ils croient vraiment qu'il pouvait commander au vent et à la pluie, changer le ciel et la terre.

Mais la vérité est plus subtile.

Zhuge Liang, en observant les phénomènes célestes et en calculant avec des méthodes secrètes, savait depuis longtemps qu'au solstice d'hiver de cette année-là, l'énergie yang commencerait à naître. L'interaction des courants d'air sur une vaste étendue d'eau comme le fleuve Yangtze, combinée à une topographie particulière, créerait un phénomène météorologique inhabituel : un vent du sud-est se lèverait pendant quelques jours, en plein hiver où normalement seul le vent du nord souffle.

Il n'a pas « créé » le vent. Il a seulement « su à l'avance » que le vent viendrait.

L'érection de l'autel pour prier pour le vent était, en substance, une mise en scène élaborée. Elle avait plusieurs objectifs. Premièrement, pour rehausser son statut, pour que le camp du Wu de l'Est, en particulier Zhou Yu, le respecte et n'ose pas le sous-estimer. Deuxièmement, pour tromper tout le monde, pour créer une raison légitime de rester sur l'autel des sept étoiles, à

l'écart de la surveillance de Zhou Yu, qui avait l'intention de le tuer dès que l'attaque par le feu aurait réussi. Troisièmement, et c'est le plus important, c'était pour gagner du temps. Il avait secrètement pris rendez-vous avec Zhao Yun, lui donnant des instructions précises pour qu'il vienne le chercher en bateau sur la rive sud le jour même où le vent se lèverait.

Le jour de la bataille, je n'étais pas le seul pratiquant du Dao présent. De nombreux autres taoïstes ermites s'étaient également rendus dans la région de la Falaise Rouge. Nous ne nous étions pas donné rendez-vous, mais nous sentions tous qu'une grande pièce de la Volonté Céleste était sur le point d'être jouée. Nous nous sommes cachés sur les collines, sur les rives isolées du fleuve, non pas pour participer, mais pour observer en silence. Nous avons vu le drapeau sur l'autel des sept étoiles de Zhuge Liang commencer à flotter vers le nord-ouest. Nous avons vu le regard suffisant de Zhou Yu. Et nous avons également vu l'inquiétude de Cao Cao en regardant les navires de guerre reliés par des chaînes de fer, une erreur fatale que Pang Tong lui avait suggérée.

Puis, lorsque le vent d'est a commencé à se lever, d'abord doucement puis de plus en plus fort, nous avons tout vu. Nous avons vu les bateaux de feu de Huang Gai foncer vers le camp naval de Cao Cao. Nous avons vu une mer de flammes s'élever vers le ciel, entendu les cris déchirants. Et nous avons vu un petit bateau, sous

l'escorte de Zhao Yun, quitter tranquillement la rive, emmenant Zhuge Liang avant que Zhou Yu ne s'en rende compte.

Toute la bataille de la Falaise Rouge était une coordination parfaite entre les stratagèmes humains et l'arrangement du Ciel. L'homme ne peut réussir que lorsque ses actions sont en accord avec le « temps » et la « situation » que le ciel et la terre ont prédéfinis. Zhuge Liang, Zhou Yu, Pang Tong, Huang Gai... ils étaient tous d'excellents acteurs, mais le scénariste et le véritable metteur en scène de cette pièce, c'était la Volonté Céleste.

La dernière bataille :

Mais Zhuge Liang était aussi un homme. Et les hommes, lorsqu'ils s'investissent trop profondément dans leur rôle, ne peuvent parfois éviter l'erreur, ne peuvent éviter de laisser l'esprit de compétition du monde l'emporter sur la sérénité du pratiquant du Dao.

Au cours de sa carrière, je l'ai vu à de nombreuses reprises utiliser sa sagesse supranormale pour commander ses troupes, pour changer le cours des choses. Mais jamais son esprit de « lutte » n'a été aussi évident et puissant que lors de la dernière bataille dans la vallée de Shangfang.

Depuis mon état de conscience, j'observais toute la vallée comme un échiquier. Je voyais clairement chaque mouvement de Zhuge Liang. Il avait préparé ce piège avec une perfection effrayante. La vallée de Shangfang était un cul-de-sac mortel, avec des falaises abruptes des deux côtés, une entrée étroite et presque aucune issue. Il avait fait déguiser ses soldats en civils, transportant de faux convois de ravitaillement jour après jour, délibérément pour que les espions de Sima Yi les voient. Il savait que Sima Yi était un vieux renard, méfiant, et qu'il ne tomberait pas facilement dans le piège. C'est pourquoi il a patiemment joué cette comédie pendant plusieurs jours.

Puis il a envoyé Wei Yan au combat, pour engager l'ennemi quelques instants avant de feindre la défaite, abandonnant bannières et équipement, et fuyant tout droit dans la vallée de Shangfang. Sima Yi, après plusieurs jours d'observation et voyant la défaite cuisante de Wei Yan, a finalement laissé sa prudence être obscurcie par la cupidité. Il pensa que c'était une occasion en or de capturer Wei Yan vivant et d'accomplir un grand exploit. Il ne savait pas que ce qu'il poursuivait était la faux de la mort.

Je vis Sima Yi et son fils, ainsi que la grande armée de Wei, se précipiter avec enthousiasme dans la vallée. Lorsque toute l'armée ennemie fut piégée à l'intérieur, Zhuge Liang donna le signal. Aussitôt, d'énormes

rochers et des troncs d'arbres dévalèrent des deux côtés des falaises, bloquant la sortie. Au même moment, des chariots remplis de bois sec, de soufre et de salpêtre furent poussés vers le bas, bloquant l'entrée. La vallée se transforma en un instant en un immense cercueil de bois, prêt à être incendié.

Sima Yi, réalisant qu'il était tombé dans un piège, devint blême. Il leva les yeux vers la falaise et vit Zhuge Liang, assis nonchalamment dans son chariot à quatre roues, agitant son éventail de plumes, le regardant froidement d'en haut. À cet instant, je ressentis le désespoir absolu de Sima Yi. Le vieux renard qui avait chassé toute sa vie était maintenant tombé dans un piège sans issue.

Et puis, le feu jaillit.

Des torches furent lancées, enflammant le bois sec et le salpêtre, créant une mer de flammes terrifiante. Les cris déchirants des soldats de Wei résonnèrent dans toute la forêt. Les flammes rouges léchaient les armures, transformant de vaillants guerriers en torches humaines. Je vis Sima Yi et son fils s'étreindre, regardant le ciel en pleurant de désespoir : « Aujourd'hui, notre père et notre fils mourront ici ! »

Sur le sommet de la montagne, Zhuge Liang était toujours assis, observant en silence. Son visage ne montrait aucune joie de vainqueur. Il était tendu, et il y

avait une sorte d'obstination. Je sentis qu'à ce moment-là, il avait joué son rôle de Premier ministre « dévoué jusqu'à la mort » avec trop d'intensité. Il ne voulait pas seulement gagner, il voulait vraiment tuer Sima Yi, il voulait utiliser cette attaque par le feu cataclysmique pour tenter d'aller à l'encontre de la Volonté Céleste, pour sauver un dernier espoir pour le royaume de Shu Han. Une intention meurtrière puissante et glaciale émanait de lui, une intention que je n'avais jamais vue en toutes ces années d'observation.

C'est alors que le Ciel intervint.

Le destin avait décrété que Sima Yi ne pouvait pas mourir là. L'héritage de la dynastie Jin devait naître de sa famille. Le destin avait également décrété que le royaume de Shu Han devait terminer son rôle.

Alors que les flammes faisaient rage, le ciel, qui était clair, s'assombrit soudainement. Des nuages noirs venus de nulle part s'amoncelèrent juste au-dessus de la vallée de Shangfang. Le vent se mit à hurler. Et puis, une averse soudaine s'abattit comme une cascade.

Les gouttes de pluie, grosses et lourdes, s'écrasèrent sur la mer de feu, produisant des sifflements sinistres et des colonnes de fumée blanche. La pluie ne dura que le temps d'un bâton d'encens, mais ce fut comme un seau d'eau géant venu des Divinités, jeté directement sur

l'ambition de Zhuge Liang. Le feu s'éteignit, le bois fut trempé, les armes de l'armée de Shu devinrent inutiles. Sima Yi et son fils, revenus d'entre les morts, se frayèrent en hâte un chemin sanglant pour s'échapper avec leurs troupes décimées.

Je regardai Zhuge Liang. Il était assis dans son chariot, stupéfait. Son éventail de plumes était tombé à terre depuis un moment. Il leva la tête au ciel, ses yeux, autrefois vifs, étaient maintenant remplis de désarroi et d'impuissance. Puis un long soupir de chagrin et d'amertume s'échappa de sa poitrine, un soupir plus douloureux que des milliers de flèches transperçant sa chair.

« L'homme propose, le Ciel dispose, » murmura-t-il. « On ne peut pas forcer le destin ! »

En disant cela, une gorgée de sang frais jaillit de sa bouche, tachant le devant de sa robe.

Je savais qu'il avait compris. Cette pluie n'était pas un hasard. C'était la Volonté Céleste, l'avertissement le plus sévère. Cette tentative d'aller à l'encontre du Ciel, même si ce n'était que dans le cadre de son rôle, ainsi que le massacre de tant de vies au cours de sa carrière militaire, en particulier l'incendie lors des sept captures de Meng Huo qui a tué de très nombreux soldats en armure de rotin, ont gravement nui à sa vertu karmique. En essence,

il était un pratiquant du Dao, mais il avait utilisé sa sagesse et son savoir pour s'impliquer trop profondément dans les luttes des gens ordinaires, créant ainsi trop de karma de meurtre. Cette pluie n'a pas seulement éteint le feu dans la vallée, elle a aussi éteint la flamme vacillante de sa propre vie.

La conséquence fut qu'il perdit douze ans de sa durée de vie et ne put atteindre le Dao pour devenir un Immortel dans cette vie. C'était aussi une leçon que le Ciel voulait laisser à la postérité : aussi talentueux que l'on soit, on ne peut pas vaincre la volonté du Ciel. Le karma de meurtre est une chose extrêmement effrayante, même pour un pratiquant.

Mais c'est aussi grâce à cet échec que Zhuge Liang a pu s'élever.

Après la bataille de la vallée de Shangfang, sa santé déclina, il abandonna complètement toute lutte et accepta la Volonté Céleste. Son état d'esprit dans les derniers mois de sa vie atteignit une grande percée. Lorsque son « moi » combatif disparut, lorsqu'il ne porta plus le fardeau de la restauration de la dynastie Han, son œil céleste devint plus clair que jamais. Il put voir l'avenir du monde pendant près de deux mille ans.

Pendant ses derniers jours dans les plaines de Wuzhang, alors que son corps s'éteignait, je lui ai rendu une

dernière visite. Pas en chair et en os, mais une rencontre dans la conscience.

Je vis qu'il n'était plus le Premier ministre soucieux, mais une âme se préparant pour un nouveau voyage, l'esprit clair et serein. Dans l'espace de la conscience, nous n'avions pas besoin de mots.

« Ami taoïste, vous avez vu, n'est-ce pas ? » Sa pensée me parvint, sereine et sans la moindre ondulation.

Et je savais de quoi il parlait. À cet instant de communication spirituelle, je n'ai pas seulement revu sa vie antérieure en tant que Sun Bin, mais j'ai aussi vu un courant bien plus grand. J'ai vu son âme, depuis l'époque de Jiang Ziya sur les rives de la rivière Wei, jusqu'à Sun Bin sur les champs de bataille des Royaumes combattants, et enfin jusqu'à lui, Zhuge Liang de la dynastie Shu Han. J'ai vu l'arrangement du Ciel, que c'était une âme porteuse d'une mission, qui, à chaque tournant de l'histoire, descendait dans le monde pour servir d'assistant, pour aider à changer le cours des choses.

« J'ai vu, » répondis-je par la pensée. « Et je vois aussi que votre mission n'est pas encore terminée. Dans plus de mille ans, lorsqu'une autre dynastie d'un peuple non-Han sera sur le point de décliner, vous descendrez une fois de plus, sous le nom de Liu Bowen, pour aider un

souverain éclairé issu du peuple à établir un nouvel empire. »

Zhuge Liang « sourit » doucement dans la conscience. C'était un sourire de compréhension et d'acceptation. Il n'était pas surpris. Il avait tout vu par lui-même.

C'est dans cet état de sagesse, ayant complètement abandonné tous les attachements de cette vie et compris à la fois le passé et l'avenir, qu'il a écrit « Les Leçons du Cheval d'Avant-Garde » (Maqianke), l'un des livres de prophéties les plus précis de l'histoire chinoise. Ce n'était pas le produit de la stratégie, mais le testament d'un homme qui avait clairement vu les secrets célestes, accomplissant la mission du rôle de Zhuge Liang, avant de se préparer pour un autre rôle.

L'époque des Trois Royaumes, en fin de compte, était une grande scène pour montrer à la postérité la notion de « droiture » (Yi), la complexité de la causalité, et une vérité immuable : l'homme est très petit, il lui est difficile d'aller à l'encontre de la Volonté Céleste. Seule la cultivation, la compréhension du destin, le suivi du Dao, est la voie la plus sage.

* * *

CHAPITRE 5 : SUR LES PAS DE JÉSUS À JÉRUSALEM

Cette fois, le souvenir me ramène sur une terre de poussière et de soleil, un lieu où la foi et le doute coexistaient, aussi intenses l'un que l'autre. C'était

l'ancienne terre de Judée, à l'époque même où le Seigneur Jésus apparut pour prêcher l'Évangile.

Mon nom dans cette vie-là était Simon. Je n'étais ni un érudit, ni un homme de pouvoir. J'étais juste un simple charpentier de Jérusalem, j'avais une famille, et ma vie tournait autour du travail du bois, du bruit du marteau et de la scie. Le bois n'était pas abondant à Jérusalem, nous devions souvent utiliser du bois importé de Galilée ou de précieux cèdres du Liban. L'odeur de ces bois a accompagné toute ma vie. J'avais alors plus de quarante-cinq ans, environ quinze ans de plus que Jésus. À cet âge, on a traversé suffisamment d'épreuves, et ma foi, à l'époque, reposait sur ce que mes yeux voyaient et mes oreilles entendaient, sur le bois entre mes mains, sur l'argent que je gagnais à la sueur de mon front pour nourrir ma femme et mes enfants.

Puis un jour, mes amis et mes voisins commencèrent à s'agiter au sujet d'un homme nommé Jésus, de Nazareth. Ils parlaient de ses enseignements étranges, des miracles qu'Il avait accomplis. Au début, je n'y prêtai guère attention. J'avais entendu trop d'histoires sur des hommes se proclamant prophètes, des hommes qui venaient et repartaient comme des coups de vent dans le désert. Pour un homme qui avait déjà vécu près de la moitié de sa vie, j'éprouvais une certaine méfiance envers ce que je n'avais pas vérifié de mes propres yeux.

Mais la curiosité, et aussi une certaine déférence face à l'insistance d'un ami proche, finirent par me conduire à un endroit où Jésus prêchait. C'était un après-midi de soleil écrasant, la foule s'était rassemblée sur le flanc d'une colline, dans un nuage de poussière. Je me tenais à distance, les bras croisés, dans une posture d'observateur.

Cet homme n'avait rien d'un roi ou d'un général. Ses vêtements étaient aussi simples que ceux de n'importe qui d'autre. Mais lorsqu'il se mit à parler, la foule entière se tut soudainement. Sa voix n'était pas retentissante, mais elle possédait une force étrange, qui pénétrait jusqu'au plus profond du cœur de chacun.

Il parlait de choses très étranges, de choses qui allaient à l'encontre de tout ce que j'avais toujours connu sur la survie et les lois de ce monde. Il disait que les humbles d'esprit, les pauvres, étaient bienheureux, car le Royaume des Cieux était à eux. Il disait d'aimer même nos ennemis, de prier pour ceux qui nous persécutent.

Ces paroles, au premier abord, semblaient paradoxales, mais elles touchèrent quelque chose au plus profond de moi, répondant à des questions que je n'avais jamais su formuler. Je voyais les riches autour de moi, ils avaient tout mais leur esprit était toujours agité. Je voyais les puissants, ils pouvaient commander aux autres mais ne pouvaient commander à la paix de leur propre cœur. Les paroles de Jésus étaient comme un courant d'eau fraîche,

lavant peu à peu les couches de poussière mondaine qui s'étaient accumulées dans mon esprit pendant tant d'années.

Mais ce qui m'a vraiment convaincu, ce ne furent pas seulement Ses enseignements. Ce fut ce que j'ai vu de mes propres yeux en Le suivant sur la route qui sortait de Jéricho.

Il y avait un mendiant que toute la région connaissait, son nom était Bartimée. Il était aveugle et passait ses journées assis au bord du chemin, vivant de la pitié des passants. Lorsque notre groupe passa, entendant l'agitation, Bartimée demanda ce qui se passait. Quand il apprit que c'était Jésus de Nazareth, il se mit à crier, un cri déchirant : « Jésus, Fils de David, aie pitié de moi ! »

Beaucoup dans la foule se retournèrent pour le réprimander, lui disant de se taire, de ne pas déranger le Maître. Mais plus ils le grondaient, plus il criait fort. Son cri contenait tout le désespoir d'une vie passée dans l'obscurité.

Et alors, Jésus s'arrêta. Il se retourna et dit une simple phrase : « Appelez-le. »

On appela Bartimée. Fou de joie, il jeta son manteau, se leva et s'approcha à tâtons de Jésus. Je me tenais là, dans la foule, retenant mon souffle pour observer.

« Que veux-tu que je fasse pour toi ? » demanda Jésus, sa voix parfaitement calme.

« Maître, que je voie ! » sanglota Bartimée.

Jésus le regarda, les yeux pleins de compassion. Il dit : « Va, ta foi t'a sauvé ! »

À l'instant même où Il finissait de parler, une chose inimaginable se produisit. Les yeux de Bartimée, autrefois ternes et sans vie, se mirent soudain à briller. Il cligna des yeux, puis encore, comme s'il ne pouvait croire à ce qui se passait. Puis il leva les yeux, regarda Jésus, nous regarda, nous la foule, et regarda le ciel bleu. Pour la première fois de sa vie, il voyait la lumière.

Je n'oublierai jamais son visage à ce moment-là. Il passa du désespoir à l'étonnement le plus total, puis éclata en un bonheur indescriptible. Il ne criait plus, mais riait, un sourire radieux, tandis que les larmes coulaient sur ses joues. Il s'agenouilla, non pas pour supplier, mais pour remercier. Et puis, il se releva, ne retourna pas à sa place de mendiant, mais rejoignit silencieusement le groupe, et se mit à suivre Jésus.

Mon cœur battait la chamade. Ce fut l'instant où tout mon scepticisme s'effondra complètement. Un charpentier comme moi ne peut que rendre un morceau

de bois utile. Mais Lui, Il pouvait apporter la lumière à une vie entière.

Maintenant, en tant que pratiquant spirituel de cette époque, je comprends que ce n'était pas de la magie au sens où on l'entend habituellement. Chaque être a son propre destin et ses propres dettes karmiques, arrangées avec justice par les Divinités des différents niveaux. Le fait que Bartimée fût aveugle n'était pas un hasard, cela faisait partie du plan de remboursement de son karma.

Lorsque le Seigneur Jésus est intervenu pour le guérir, Il ne brisait pas l'arrangement des autres Divinités. Il savait qu'Il ne pouvait pas effacer unilatéralement cette dette. Au lieu de cela, Il a fait quelque chose de bien plus grand et de bien plus tragique : Il a choisi de prendre sur Lui cette dette karmique.

Chaque personne guérie, chaque âme sauvée, voyait son karma transféré sur Lui. Tel un père bienveillant qui, voyant son fils couvert de dettes, se présente aux créanciers et dit : « Toutes ses dettes, laissez-moi les porter. »

Et le prix à payer pour porter un fardeau karmique aussi énorme fut Sa Passion future. La douleur extrême qu'Il a dû endurer sur la croix, tant physiquement que spirituellement, fut le moment où Il a utilisé Sa propre vie et Sa propre endurance pour payer la totalité des

dettes qu'Il avait prises sur Lui pour Ses disciples. Les miracles de guérison dont j'ai été témoin (moi, Simon) n'étaient qu'une « avance » de Sa compassion. C'est Sa mort sur la croix qui fut le paiement de cette compassion.

C'était la voie de salut qu'Il avait choisie, une voie de sacrifice suprême.

À partir de ce jour, je n'étais plus Simon, le charpentier qui ne croyait qu'en ce qu'il pouvait toucher. J'étais devenu Simon, un simple disciple dans la foule, suivant silencieusement Sa lumière, écoutant chacun de Ses enseignements, et gravant dans mon cœur la compassion et la majesté dont j'avais été témoin. Je n'étais pas l'un des douze apôtres principaux, je n'étais qu'une petite goutte d'eau dans l'océan des croyants. Mais cette goutte d'eau avait vu la grandeur de l'océan, et ne pourrait plus jamais redevenir une goutte d'eau stagnante comme avant.

Ma vie changea complètement à partir de ce moment. L'atelier de charpenterie était toujours là, le son du marteau et de la scie résonnait chaque jour, mais mon esprit ne tournait plus uniquement autour des planches de bois et des commandes. Dès que j'en avais l'occasion, je me rendais là où Jésus prêchait, me tenant silencieusement dans la foule, écoutant et méditant.

Peu à peu, une petite communauté très soudée se forma autour de Lui. Nous, les croyants, venions de toutes les classes sociales : il y avait des pêcheurs simples de Galilée, des collecteurs d'impôts méprisés par la société, des femmes vertueuses, et aussi de simples artisans comme moi. Nous n'avions pas d'églises ou de temples magnifiques. Notre « église » était n'importe quel endroit où le Maître s'arrêtait pour enseigner : sur le flanc d'une colline, au bord d'un lac, ou dans la cour d'une personne pieuse.

Nous avons appris à nous aimer et à partager les uns avec les autres. Celui qui avait beaucoup aidait celui qui avait peu. Quand l'un de nous rencontrait des difficultés, les autres priaient ensemble et l'aidaient. Il y avait une chaleur, une fraternité sincère que je n'avais jamais ressentie nulle part ailleurs. Nous vivions ensemble, espérions ensemble, et croyions ensemble en un Royaume des Cieux que le Maître nous avait promis.

Mais le chemin qui suit la lumière n'est jamais plat.

Nous dûmes rapidement faire face à l'opposition. Les prêtres et les scribes des grandes synagogues commencèrent à voir Jésus comme une menace. Ses enseignements sur l'humilité de l'âme, sur le fait que Dieu ne réside pas seulement dans des temples de pierre mais au cœur de chaque homme, défiaient directement

leur autorité et leur statut. Ils L'accusèrent de blasphème, d'outrage, osant se dire Fils de Dieu.

Nous, Ses disciples, subîmes aussi les conséquences. Des voisins autrefois proches commencèrent à nous regarder différemment. Ils chuchotaient, médisaient, disant que nous avions été ensorcelés, que nous suivions une secte hérétique. Certains ne voulaient plus acheter mes ouvrages en bois. D'autres renièrent leurs amis d'enfance. Nous fûmes ridiculisés, mis à l'écart, et parfois même menacés.

Le gouvernement romain, bien que peu intéressé par les querelles religieuses des Juifs, commença également à nous surveiller. Ils craignaient que la foule qui suivait Jésus ne se transforme en une révolte politique. Toutes nos activités étaient espionnées.

Aujourd'hui, je comprends que toutes ces difficultés n'étaient pas un hasard. C'était l'épreuve que le Ciel réserve à ceux qui veulent suivre le chemin de la cultivation spirituelle. Quand une Loi juste est transmise, les démons viennent aussi pour interférer, pour tester si la foi des hommes est vraiment ferme. Ces épreuves sont comme un tamis, pour filtrer les meilleures graines de la foi, ceux qui peuvent vraiment persévérer jusqu'au bout.

Et puis, la plus grande, la plus douloureuse des épreuves est arrivée.

Je me souviens encore parfaitement de cette semaine fatidique à Jérusalem. Une atmosphère tendue enveloppait toute la ville. J'appris que le Maître avait été trahi par l'un de Ses disciples les plus proches, Judas. Puis la nouvelle de Son arrestation nocturne au jardin de Gethsémani. Mon cœur se serra.

Le lendemain, je me trouvais dans la foule, regardant impuissant pendant qu'on Le menait à travers les rues. Celui que j'avais vu guérir les aveugles, multiplier les pains pour nourrir des milliers de personnes, était maintenant coiffé d'une couronne d'épines, battu, humilié. Je vis des gens qui, quelques jours auparavant, L'acclamaient, crier maintenant pour qu'on Le crucifie.

Et j'étais là, sur la colline du Golgotha, observant tout de loin.

Je les ai vus enfoncer des clous de fer grossiers dans Ses mains et Ses pieds. Je les ai vus ériger la croix. Je L'ai vu suspendu entre ciel et terre, le sang et la sueur coulant sur Son corps. La douleur et le chagrin que je ressentis à ce moment-là sont indescriptibles. Ma foi fut mise à l'épreuve jusqu'à ses limites. Pourquoi, pourquoi un Dieu si puissant devait-il subir une fin aussi tragique et humiliante ? Pendant un instant, le doute revint, rongant mon cœur.

Mais alors, j'entendis Ses dernières paroles avant qu'Il ne rende l'âme : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. »

Dans cette phrase, il n'y avait aucune trace de ressentiment, seulement une acceptation et une sérénité absolues. Et à cet instant, je compris soudain. Ce n'était pas un échec. C'était un accomplissement. C'était le sacrifice suprême dont on m'avait parlé, mais que je n'avais jamais vraiment compris. Il accomplissait Sa mission.

Après la mort du Maître, la peur s'empara de notre petite communauté. Nous n'osions plus nous réunir ouvertement, ne nous retrouvant qu'en secret dans des maisons aux portes closes, priant à voix basse et nous réconfortant mutuellement.

Puis une nouvelle se répandit parmi nous, comme un éclair dans une nuit noire : le Maître était ressuscité ! Marie de Magdala et quelques autres femmes s'étaient rendues au tombeau et l'avaient trouvé vide. Puis les apôtres L'avaient également revu.

Au début, je n'osais pas y croire. Je craignais que ce ne soit qu'une histoire inventée pour consoler nos âmes brisées. Mais ensuite, cette croyance grandit de jour en jour, se propageant d'une personne à l'autre, non pas par des preuves, mais par une force intérieure étrange. Une

joie et une force sans précédent envahirent chacun de nous. Nous comprenions que le Maître avait vaincu la mort elle-même.

C'est cette foi en la Résurrection qui nous a transformés. La peur fut remplacée par le courage. Nous recommençâmes à nous réunir, plus audacieusement, pour partager ce qui s'était passé.

Et c'est là que le couperet de la persécution tomba vraiment.

Un soir, alors que j'étais réuni avec une dizaine d'autres personnes chez un ami, des soldats romains firent irruption. Ils nous arrêterent tous. Sans beaucoup de questions, sans long procès. Nous fûmes accusés de suivre la « secte hérétique » de Jésus et de troubler l'ordre public.

Lorsqu'ils me menottèrent, je ne ressentis plus aucune peur. Mon cœur était étrangement serein. L'image du Maître crucifié et la nouvelle de Sa Résurrection ne cessaient d'apparaître dans mon esprit. Je savais que j'avais choisi le bon chemin.

Je fus jeté dans une prison sombre et humide avec mes frères. L'air était épais, empreint d'une odeur de moisi et de désespoir. Mais étrangement, aucun de nous ne se lamentait ni ne se plaignait. Nous étions assis les uns à

côté des autres, en silence, récitant parfois à voix basse les enseignements du Maître que nous nous rappelions. Dans l'obscurité de la prison, une paix étrange nous enveloppait.

Ils ne nous ont ni torturés ni tentés. Cette arrestation semblait n'être qu'un acte d'intimidation, pour étouffer notre mouvement dans l'œuf. Ils voulaient une punition rapide et décisive.

Le lendemain, un geôlier vint ouvrir la porte de ma cellule. Il ne dit rien, me fit simplement signe de le suivre. Je savais que mon heure était venue. Je regardai mes frères une dernière fois. Ils me regardèrent, sans pitié dans leurs yeux, seulement de la compassion et un encouragement silencieux. Je leur fis un signe de tête, puis je suivis le soldat d'un pas assuré.

Il me conduisit dans une petite cour derrière la prison. Il n'y avait là que lui et un bourreau au visage de marbre, tenant une large épée. Je compris que j'allais être décapité.

Le geôlier me posa une dernière question : « Renonces-tu à ta foi en Jésus de Nazareth ? Si oui, tu seras libre. »

Je le regardai droit dans les yeux. L'image du Maître sur la croix, le visage de Bartimée voyant la lumière pour la première fois, les pains multipliés pour des milliers de

personnes... tout défila dans mon esprit comme un film. J'avais vu, j'avais cru, et j'avais senti la vérité. Comment pouvais-je y renoncer ?

Je secouai la tête, et un léger sourire se dessina sur mes lèvres.

Ce sourire n'était ni un défi ni du mépris. C'était de la sérénité. C'était de l'acceptation. C'était la joie de quelqu'un qui sait qu'il est sur le point de rentrer chez lui, de retrouver son Maître dans un lieu sans douleur ni larmes. C'était la plénitude d'un simple disciple, qui avait gardé sa foi intacte jusqu'au dernier moment.

Le geôlier vit mon sourire, il fronça légèrement les sourcils, semblant perplexe. Il fit un signe de la main au bourreau.

Ma dernière sensation dans cette vie fut un éclair froid devant mes yeux, et une douleur aiguë au cou.

Puis tout plongea dans l'obscurité.

Mais ce n'était pas l'obscurité de la fin. Aussitôt après, mon âme s'échappa, légère. Je vis mon corps tomber, et je vis un chemin de lumière éclatante s'ouvrir devant moi. Je savais que j'avais fait le bon choix.

La vie en tant que Simon, le charpentier de Jérusalem, m'a appris une leçon inestimable sur la foi. La foi n'est pas réservée aux saints ou aux êtres extraordinaires. Elle peut germer dans le cœur de la personne la plus ordinaire, et une fois enracinée, elle peut lui donner la force d'affronter la mort elle-même avec un sourire.

Et j'ai aussi compris que tout chemin de cultivation, quel qu'il soit, est toujours accompagné d'épreuves et de tests. Le choix entre vivre dans le mensonge et mourir pour la Vérité est un test auquel de nombreux pratiquants à travers les âges ont été confrontés. Ce choix, en fin de compte, décidera de la destination de leur âme.

* * *

CHAPITRE 6 : L'ÉCHO DES PYRAMIDES

(Le jeune River est assis en face de moi, ses yeux limpides fixant un point lointain, comme s'il regardait un vieux film que lui seul pouvait voir. Sa voix s'est faite plus grave, empreinte d'une solennité qui ne correspond pas à son âge.)

...

Cette fois, la mémoire me transporte à une époque encore plus ancienne, il y a peut-être environ quatre-vingts millions d'années, selon votre calcul du temps. C'était un monde où la Terre était très différente, un monde de géants...

Dans cette vie, j'étais un général du nom de Solon. Les noms comme Solon, ou Royaume du Ciel Central, Mona, Canla... que je vais mentionner, ne sont que les transcriptions phonétiques les plus proches que je puisse trouver dans la langue actuelle. Notre langue de l'époque était complètement différente, plus simple et plus directe, portant l'énergie du son plus que celle des caractères.

Le Monde et les Hommes :

Notre monde d'alors était un tableau grandiose. Nous, les humains, qui étions des géants, avions une taille moyenne de plus de cinq mètres. Nos corps étaient robustes, mais nos âmes étaient très pures et simples. Nous vivions en harmonie avec la nature, une nature que vous auriez du mal à imaginer aujourd'hui. Les dinosaures n'étaient pas des monstres, mais des

compagnons de route. Les grandes espèces de dinosaures volants, dociles, étaient domestiquées pour nous servir de moyen de transport entre les villes. D'autres espèces herbivores géantes, d'une force inégalée, nous aidaient à tirer de lourds matériaux pour nos constructions.

Notre société était très harmonieuse, paisible, et tous avaient une foi profonde dans les Divinités et les Bouddhas. Mon royaume s'appelait le Royaume du Ciel Central, et il était gouverné par un jeune roi sage et bienveillant nommé Mala.

Le Rôle de Solon :

En cette période de paix, j'étais le Capitaine de la Garde Royale. Mon travail dans le pays était assez tranquille, car le peuple était très simple et les conflits majeurs étaient rares. Cependant, l'armée du Royaume du Ciel Central était toujours entraînée avec la plus grande rigueur. Nous n'utilisions pas cette excellence pour l'invasion, mais pour manifester notre prestige et notre vertu.

Je me souviens d'une fois où un royaume voisin a eu l'intention de nous provoquer. Tout le monde savait que le Roi Mala et la Princesse Mona étaient des pratiquants

de la Loi de Bouddha depuis leur enfance, possédant une aura et une vertu majestueuse hors du commun. Par une décision quelque peu surprenante, le frère et la sœur menèrent personnellement une armée jusqu'à la frontière.

Lorsque notre armée est apparue, la puissance et la discipline des soldats ont terrifié l'adversaire. Mais ce qui a vraiment brisé leur volonté de combattre, c'est la prestance du Roi Mala. Assis sur son char de guerre, il n'a pas eu besoin de dire un mot, mais l'aura imposante et juste d'un véritable pratiquant et d'un souverain rayonnait de lui, si puissante que l'ennemi s'est senti minuscule et n'a pas osé songer à l'affrontement. La présence de la Princesse Mona, avec sa beauté éthérée et son calme, a encore renforcé le caractère sacré et légitime de notre armée.

L'autre roi, face à cette prestance céleste, fut complètement subjugué. Il ordonna lui-même la retraite de ses troupes et envoya à la hâte des messagers pour demander la paix. C'est ainsi que nous maintenons la paix, non pas par l'épée et la lance, mais par la vertu même de nos dirigeants.

Une Construction Sacrée :

Au cours de cette vie, j'ai été témoin de la construction d'une grande Pyramide. Ce n'était pas un tombeau. Absolument pas. Dans notre perception de l'époque, cet ouvrage avait une mission sacrée : il était destiné à vénérer un Grand Bouddha. C'était aussi un portail pour se connecter avec les Divinités et les Bouddhas, et un Témoin de l'histoire pour l'avenir.

Les plans de cette œuvre grandiose n'ont pas été conçus par l'intelligence humaine. Je savais que les « architectes » les plus talentueux du royaume avaient reçu des suggestions et des instructions directes des Divinités et des Bouddhas dans leurs rêves ou dans des états de méditation profonde. Les chiffres, les proportions, la disposition intérieure... tout recelait des secrets célestes. Quant aux détails de ces instructions, même une personne de ma position n'était pas autorisée à les connaître. Ma mission et celle de ma garde était simplement de garantir la sécurité absolue pour que ce processus sacré puisse se dérouler.

Depuis ma position de Capitaine de la Garde Royale, j'ai pu assister et protéger l'ensemble de ce processus.

La sélection des ouvriers pour le chantier ne se basait pas sur la simple force physique. Un édit fut promulgué dans tout le Royaume du Ciel Central, ne recrutant que de jeunes hommes robustes et non mariés, et surtout, dotés de bonnes qualités morales et d'un cœur

respectueux envers les Divinités et les Bouddhas. Des dizaines de milliers de personnes affluèrent avec enthousiasme vers la capitale, considérant la possibilité de contribuer à la construction de la tour comme le plus grand honneur de leur vie. Mais ceux qui furent choisis pour la construction directe se limitaient à près de 1000 personnes ; les autres s'occupaient principalement de l'extraction des blocs de pierre selon les besoins et de leur transport vers le chantier.

Pendant toute la durée de la construction de cette première Pyramide, le royaume tout entier semblait battre à l'unisson. Le Roi Mala consacra toute son énergie à diriger les travaux. Quant à la Reine, elle ne restait pas aux côtés du roi. Chaque jour, elle priait dévotement Bouddha, pour que le chantier se déroule sans encombre et que le pays soit en paix. Les princes, les ministres et tout le peuple suivaient cet exemple. L'atmosphère du Royaume du Ciel Central était alors d'une pureté immense. Notre peuple était très simple, les hommes étaient raffinés et courtois ; les femmes étaient vertueuses et chastes. Il n'y avait pas de rivalité, seulement un effort concerté vers un objectif noble.

Et le plus étonnant était notre méthode de construction. La construction de la tour se faisait entièrement à la force humaine. Les énormes blocs de pierre, dont certains pesaient deux à trois tonnes selon les calculs actuels, ne semblaient pas être un fardeau. Je me souviens très bien

de l'image de quatre ou six hommes costauds, épaule contre épaule, soulevant ensemble un tel bloc de manière rythmée, sans jamais paraître exténués. Ils n'utilisaient pas de leviers complexes, mais leur force combinée et une sorte de puissance spirituelle.

À leurs pieds, ils portaient des chaussures spéciales, tressées avec une grande habileté et une grande solidité à partir d'une herbe qui ne poussait que dans les montagnes voisines. Ce type de sandales en paille avait une adhérence étonnante. Lorsqu'ils transportaient les lourds blocs de pierre sur les marches inclinées de la Pyramide, je voyais leurs pas d'une stabilité incroyable. Beaucoup d'entre eux racontèrent plus tard qu'à chaque pas, ils avaient l'impression qu'une force invisible soulevait doucement leurs pieds, rendant leur démarche étrangement légère. Ils appelaient ce phénomène « marcher sur les nuages », et tous croyaient que c'était l'aide des Divinités pour ceux qui avaient un cœur sincère.

L'ambiance sur le chantier n'était ni lourde ni fatigante. Les musiciens et chanteurs les plus talentueux de toutes les régions s'y étaient rassemblés. Ils y voyaient une source d'inspiration inépuisable pour composer les plus belles musiques et chansons. Et le thème le plus important, le plus sacré de leurs œuvres était de louer la grandeur et la compassion des Divinités et des Bouddhas,

avant de célébrer la sincérité du roi et du peuple qui avaient suivi la Volonté Céleste pour réaliser cet ouvrage.

Ils ne se contentaient pas de chanter, ils exécutaient aussi des danses magnifiques. Ces danses étaient à la fois gracieuses et nobles, tout en recelant une force et une splendeur. La musique combinait harmonieusement la majesté d'un grand orchestre et la finesse mélodieuse des instruments solistes.

(Le jeune garçon sourit soudain, un sourire à la fois lointain et familier.)

En me remémorant ces scènes, une image de ma vie actuelle m'est apparue clairement. L'année dernière, mes parents m'ont emmené voir un spectacle de la troupe artistique Shen Yun. Je savais que cette compagnie était basée à New York, mais qu'elle se produisait dans le monde entier, et ce jour-là, nous étions allés à Los Angeles pour voir leur spectacle. Dès le lever de rideau, j'ai ressenti un sentiment de familiarité indescriptible. Des costumes à la chorégraphie, en passant par la sonorité de la musique, tout m'évoquait un souvenir profond que je ne pouvais alors nommer. Maintenant, je comprends. Les danses et les chants que j'avais vus dans le Royaume du Ciel Central à l'époque des géants portaient le même style, le même esprit que ce que la compagnie Shen Yun présente aujourd'hui. Il semble que ce que l'on appelle la culture authentique d'inspiration

divine partage une source commune, une âme commune, même après des millions d'années.

(La voix du jeune garçon revient au fil de ses souvenirs.)

Chaque fois qu'une pause était accordée, des serviteurs apportaient avec diligence des paniers de fruits sucrés et juteux et de l'eau de source fraîche provenant du sommet de la montagne. Et puis, des chants clairs s'élevaient de nouveau. Le chant se mêlait au vent, dissipant toute fatigue, rendant l'humeur de chacun joyeuse et exaltée.

Le soir, après une journée de travail, il n'y avait pas de réjouissances bruyantes. Des dizaines de milliers d'ouvriers s'asseyaient ensemble, les jambes croisées en méditation, dans le silence. Ils se calmaient l'esprit pendant environ une heure, récitant silencieusement le nom de Bouddha, purifiant leurs pensées désordonnées, pour garder le corps et l'esprit toujours purs.

Je n'oublierai jamais l'instant où la dernière pierre fut hissée. C'était un pyramidion, une pierre pointue, parfaitement polie. Le Roi Mala lui-même, alors encore très jeune, retira sa robe royale et, avec les quatre plus robustes guerriers, porta de ses propres mains cette pierre jusqu'au sommet de la Pyramide. Au pied de la tour, des dizaines de milliers de personnes retenaient leur souffle. Lorsque la pierre fut parfaitement mise en place, une mer de gens s'inclina et se prosterna en silence.

Pas une seule acclamation, seulement une dévotion absolue offerte aux Divinités et aux Bouddhas.

(Le jeune River s'arrête un instant, le regard perdu dans le vague, puis poursuit en tant que narrateur du présent.)

Aujourd'hui, en utilisant mon œil céleste, je réalise que l'ouvrage dont j'ai été témoin de la construction était en fait la deuxième plus grande Pyramide, située au centre des trois grands monuments de Gizeh. Bien qu'elle soit la deuxième en taille, elle fut la première à être construite dans le cadre de ce plan d'ensemble.

Je vois aussi que les autres Pyramides ont été construites plus tard, alors que moi, Solon, n'étais plus de ce monde. Chaque chantier a commencé à environ dix ans d'intervalle. Peut-être parce que c'était la première Pyramide construite, avec un cœur des plus purs et une unité sans faille, que jusqu'à aujourd'hui, son sommet est resté relativement intact, comme un témoin muet d'un âge d'or oublié.

Avec le recul, je me rends compte que l'ensemble de ce complexe avait été planifié par les Divinités bien à l'avance, dans un but immensément grand. La plus grande Pyramide, construite plus tard, était destinée à vénérer un autre Grand Bouddha, symbolisant la Compassion infinie. Quant à la plus petite Pyramide, elle était dédiée à un Bouddha symbolisant la Majesté.

Et gardant l'avant de ce complexe sacré se trouve le Sphinx. Ce n'est pas l'image d'un roi, mais celle d'un Dieu Martial du royaume céleste, chargé de veiller sur les Pyramides et cette terre sainte, et de les protéger contre tous les démons.

UN DESTIN CÉLESTE ET UNE MISSION DE PROTECTION

La fin de la construction de la Pyramide a coïncidé avec un tournant décisif dans ma vie de Solon.

Le Roi Mala avait une sœur cadette, la Princesse Mona. Leurs parents étant décédés dans leur enfance, le Roi Mala était à la fois son frère et comme un père pour elle, l'aimant et la protégeant de tout son cœur. La Princesse Mona avait maintenant atteint l'âge de se marier. Elle ne possédait pas seulement une beauté pure qui faisait s'incliner les fleurs, mais plus important encore, elle avait un cœur bienveillant et une vertu innée. Sa renommée ne s'étendait pas seulement au Royaume du Ciel Central, mais aussi aux royaumes voisins.

À l'ouest, il y avait un royaume puissant appelé le Royaume de l'Extrême-Occident, gouverné par un jeune roi nommé Dalac. Le Roi Dalac était également un homme bienveillant et talentueux, désireux de construire

un pays pacifique et prospère. Les messagers qui allaient et venaient avaient apporté des portraits peints par les artistes les plus talentueux. Lorsque le Roi Dalac admira le portrait de la Princesse Mona, et lorsque la Princesse Mona vit l'image du Roi Dalac, tous deux ressentirent immédiatement un lien profond. Ils n'étaient pas seulement séduits par leur apparence, mais il semblait qu'à travers les traits du pinceau, ils avaient perçu l'âme et la vertu de l'autre.

Leur union n'était pas seulement un arrangement politique, mais aussi l'harmonie de deux cœurs bienveillants, née d'une admiration sincère.

Le mariage entre la Princesse Mona et le Roi Dalac fut rapidement célébré. Ce fut un événement majeur, apportant la joie et l'espoir d'une paix durable pour les deux royaumes. Le Royaume du Ciel Central et le Royaume de l'Extrême-Occident étaient tous deux en fête. Je me souviens encore de l'image de la Princesse Mona dans sa somptueuse robe royale, son visage rayonnant de bonheur, mais aussi teinté d'une légère tristesse à l'idée de quitter son frère et sa patrie bien-aimée.

La veille du départ de la princesse, le Roi Mala me convoqua en privé dans ses appartements. Il me regarda, les yeux à la fois confiants et sévères, remplis de l'amour d'un frère. Il dit :

« Solon, parmi tous les généraux, tu es celui en qui j'ai le plus confiance pour ta loyauté et ta bravoure. Mona est ma seule sœur, le joyau le plus précieux du Royaume du Ciel Central. Aujourd'hui, elle va briller sur une terre lointaine. Je te confie une mission plus importante encore que la protection de ce palais. Tu mèneras une troupe d'élite, escorteras la princesse jusqu'au Royaume de l'Extrême-Occident, et tu y resteras en tant que commandant de la garde de la Reine. Protège-la de ta vie. »

Je me suis agenouillé, prosterné pour accepter l'ordre. Je compris que ce n'était pas seulement un ordre, mais aussi une confiance sacrée, la confiance d'un frère envers celui qui protège sa sœur.

GUERRE, SACRIFICE ET TRANSFORMATION

Ma vie au Royaume de l'Extrême-Occident se déroula paisiblement pendant quelques années. Le Roi Dalac et la Reine Mona s'aimaient profondément et gouvernaient le pays ensemble. Mais ensuite, la guerre éclata au nord.

Le Royaume du Nord Terrestre, dirigé par un roi belliqueux et cruel nommé Canla, lança une invasion soudaine. Ils déferlèrent comme un torrent, détruisant

les citadelles, pillant et massacrant sur leur passage. L'objectif final de Canla était la capitale du Royaume de l'Extrême-Occident.

Le Roi Dalac, avec le courage d'un monarque, mena personnellement ses troupes au combat pour défendre le pays. Dans les premières batailles, les forces étaient équilibrées. L'armée du Royaume de l'Extrême-Occident, sous le commandement du Roi Dalac, combattit avec ténacité et repoussa plusieurs assauts ennemis.

Mais le Roi Canla n'était pas seulement brutal, il était aussi très rusé et fourbe. Voyant qu'il ne pouvait pas gagner rapidement par la force, il élaborait un plan perfide. Il fit semblant d'être vaincu, abandonnant ses provisions et se retirant dans un défilé montagneux dangereux. Le Roi Dalac, trop impatient de détruire l'envahisseur et un peu trop confiant après quelques victoires, ne réalisa pas que c'était un piège. Il mena ses troupes à la poursuite, et lorsque toute l'armée fut engagée dans le défilé, les troupes de Canla tendirent une embuscade des deux flancs de la montagne.

Dans cette bataille désespérée, le Roi Dalac combattit jusqu'à son dernier souffle et mourut héroïquement au milieu des ennemis.

La nouvelle parvint à la capitale comme un coup de tonnerre. En apprenant la terrible nouvelle, la Reine

Mona s'effondra. Elle s'enferma dans sa chambre, pleurant son mari bien-aimé pendant deux jours et deux nuits. Ses sanglots plaintifs et déchirants rendirent le palais, déjà en deuil, encore plus sombre.

Mais après ces deux jours, la Reine cessa de pleurer. Elle sortit de sa chambre, le visage encore marqué par une profonde tristesse, mais empreint d'un calme étrange. Il semblait qu'elle avait accepté et transformé sa douleur en une sorte de force intérieure.

Pendant ce temps, la capitale commençait à se désintégrer. Lorsque la nouvelle que les troupes de Canla approchaient de la capitale se répandit, le chaos atteignit son paroxysme. De nombreux fonctionnaires civils et militaires, ceux qui, en temps normal, clamaient haut et fort leur loyauté, furent les premiers à rassembler leurs richesses et à tout abandonner pour fuir dans la nuit.

Quelques ministres ayant encore un peu d'honneur coururent au palais, s'agenouillèrent devant la Reine Mona, désormais tout à fait sereine, et la supplièrent : « Votre Majesté, la situation est désespérée ! Nous vous en prions, partez par le passage secret, préservez votre vie ! L'ennemi est à nos portes, rester ici, c'est la mort assurée !

»

La Reine Mona les regarda, son regard calme mais puissant. Elle répondit simplement en secouant la tête avec fermeté. Elle n'irait nulle part.

Tandis que les lâches fuyaient, je vis sur la grande place devant le palais une autre scène tragique se dérouler. Les généraux loyaux du Royaume de l'Extrême-Occident, ceux qui refusaient de fuir, rassemblaient les soldats restants. Leurs forces ne comptaient plus qu'un millier d'hommes, et le visage de chacun était marqué par une détermination à mourir. Ils se battraient pour défendre la capitale jusqu'à leur dernier souffle.

Je me retournai, regardant vers les marches menant au palais principal où se trouvait la Reine. Ma garde, les frères qui m'avaient suivi depuis le Royaume du Ciel Central, n'était plus composée que de moins de dix hommes. Nous n'avions pas besoin de nous parler, un regard suffisait pour nous comprendre. Notre mission n'était pas de protéger toute la capitale. Notre mission était ici, sur ces marches, d'être le dernier bouclier de la Reine.

La promesse faite autrefois au Roi Mala résonnait dans mon esprit. Là où se trouvait la Reine, là était notre champ de bataille.

Et puis, lorsqu'elle sortit pour faire face à la bataille finale, moi, Solon, un général qui n'avait connu que

l'épée et la lance toute sa vie, je fus de nouveau stupéfait par son changement.

Toute l'aura de la Reine semblait s'être sublimée. Le calme des jours précédents s'était transformé en une majesté et une compassion infinies. Ses yeux étaient d'une clarté et d'une brillance étranges, reflétant une philanthropie profonde que je n'avais jamais vue chez personne. Sa beauté devint soudain plus éclatante que jamais, mais ce n'était pas une beauté terrestre, c'était une beauté transcendante, sainte, transparente comme le jade. Il semblait qu'un halo invisible émanait d'elle, inspirant un respect spontané à quiconque la regardait.

Lorsqu'elle se mit en marche, sa démarche était assurée et gracieuse. Elle n'était plus une Reine déchuée faisant face au danger, mais ressemblait à une Divinité, une Immortelle marchant parmi les mortels. Moi et tous ceux présents dans la grande salle étions stupéfaits, retenant notre souffle. Nous savions que quelque chose de profondément sacré venait de se produire.

Devant mes yeux, ce n'était plus la Reine Mona en proie à la douleur, mais une image sacrée, à la fois compatissante et majestueuse, un Bodhisattva se manifestant dans le monde humain.

Les rugissements de l'armée ennemie se rapprochaient. Le moment était venu. La grande bataille éclata dans

toutes les rues menant au palais. Moi et ma petite garde nous tenions fermes comme un roc devant la porte principale de la grande salle. Nous n'avions pas à affronter toute l'armée de Canla, mais ses troupes d'avant-garde les plus d'élite tentaient de forcer le passage pour capturer la Reine.

Nous nous sommes battus comme des lions, formant de nos corps un petit mur d'acier impénétrable. Un homme tombait, un autre prenait sa place. Le sang teignait les marches en rouge. Mais ils étaient trop nombreux. Je sentis une douleur aiguë dans ma poitrine lorsqu'une lance transperça mon armure. Je tombai, sur le seuil même du palais. Tout devint flou devant mes yeux.

Mais ensuite, je me sentis léger. Mon âme quitta mon corps, flottant tout près. Je ne ressentais plus de douleur, seulement une étrange sérénité. Je vis le Roi Canla, le conquérant brutal, enjamber mon corps sans vie sans même un regard. Aussitôt, comme poussée par un instinct, mon âme le suivit, traversant la grande porte pour s'enfoncer dans le palais.

Et là, j'ai vu la scène finale. Le Roi Canla, son épée encore tachée de sang, se précipitait avec fureur dans la grande salle, où la Reine Mona l'attendait.

C'était un conquérant, habitué à voir la peur, les larmes, les supplications. Mais face à la Reine Mona, il fut

stupéfait, s'arrêtant net. Toute la brutalité de son visage disparut, remplacée par une expression d'admiration, un peu de confusion et même de crainte. Il n'avait jamais vu une telle beauté, une telle aura. Il resta immobile, semblant même avoir oublié le but de sa venue.

Au milieu d'un silence tendu, la voix de la Reine Mona s'éleva. Sa voix ne tremblait pas, ne contenait aucune haine, mais était claire et calme comme le son d'une cloche de temple dans le silence des montagnes :

« Votre Majesté est venue tout droit du sud, j'ai entendu ce que vos armées ont fait. Je voudrais savoir, que désirez-vous faire de plus ? »

Cette simple question, ainsi que l'attitude majestueuse et compatissante de Mona, frappa directement le peu de conscience qui restait dans l'âme de Canla. Il sentit soudain son épée très lourde dans sa main, les crimes qu'il avait commis lui apparurent clairement. Il répondit, hésitant, bafouillant, sa voix n'ayant plus rien d'arrogant :

« Je garantis que mes troupes ne porteront plus atteinte au peuple, je veux assurer la sécurité de la capitale. »

Disant cela, comme pour prouver ses paroles, le Roi Canla se retourna et ordonna d'une voix forte à toute son armée de se retirer de la capitale.

L'armée d'invasion, perplexe, ne comprenait pas pourquoi leur roi Canla avait pris une telle décision, mais ils obéirent à l'ordre et se retirèrent en silence. Le massacre avait cessé, non pas grâce à une armée plus puissante, mais grâce à la force d'une compassion infinie mêlée à la majesté sacrée d'une femme.

Mon âme, Solon, assista à tout cela. Un sentiment de plénitude et de sérénité totale m'envahit. J'avais accompli ma promesse au Roi Mala. J'avais protégé la Reine, non seulement de ma vie, mais j'avais aussi été témoin d'une force plus grande que n'importe quelle épée. Avec un sourire satisfait, mon âme s'estompa lentement, mettant fin à la vie d'un général.

(Le jeune River resta silencieux un long moment après avoir terminé son histoire. Il semblait encore plongé dans la plénitude et la tragédie de ce moment. Puis il soupira doucement, son regard revenant à la réalité, me regardant et poursuivant.)

L'ÉCHO DU PASSÉ

La vie de Solon, bien que courte, m'a enseigné une leçon profonde sur la loyauté et le sacrifice. Il a vécu et est mort pour accomplir sa promesse. Mais ce qui est vraiment gravé dans mon cœur, ce qui me secoue encore

aujourd'hui, c'est la force de la Reine Mona. Cette force ne venait pas du pouvoir ou de l'armée, mais d'une compassion sublimée dans l'adversité. Elle pouvait transformer la violence et la haine.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là.

Avec mon œil céleste, je vois que la civilisation des géants n'a pas non plus échappé à la loi de formation, stabilité, dégénérescence et destruction de l'univers. Environ quinze générations de rois après l'époque du roi Mala au Royaume du Ciel Central, un dernier roi devint corrompu, ne croyant plus aux Divinités et aux Bouddhas, allant même jusqu'à commettre des actes blasphématoires. Et comme une punition, ou plutôt comme un signe avant-coureur de la fin, une nuit, une statue d'un Grand Bouddha immensément grande, construite à la même époque que les Pyramides, disparut sans laisser de trace... Les Divinités et les Bouddhas ne protégeaient plus un peuple qui avait lui-même perdu la foi. Peu de temps après, toute une époque dorée fut effacée de l'histoire par de terribles bouleversements géologiques.

Les grandes Pyramides et la statue du Sphinx sont restées là, bravant le temps. Mais les civilisations ultérieures, ne comprenant plus leur but sacré initial, les ont utilisées à leur guise. En particulier les Pharaons de l'Égypte ancienne. Ils ont exprimé le vœu que leurs

momies y soient déposées, transformant un lieu qui était à l'origine un temple, un portail de connexion avec les Divinités et les Bouddhas, en un tombeau pour de simples mortels.

Cet acte a souillé le caractère sacré de la Pyramide. Et je vois que les âmes de ces Pharaons, pour ce crime de blasphème, ont dû subir une punition extrêmement sévère, étant précipitées dans les plus profondes strates de l'enfer après leur mort.

Par conséquent, ce que nous voyons aujourd'hui ne sont que des constructions silencieuses. Elles portent en elles le souvenir glorieux d'une époque où les hommes et les Dieux communiquaient encore, elles portent la tristesse d'une civilisation déchue, et elles portent aussi les épaisses couches de poussière de l'incompréhension et du blasphème à travers les âges. Elles sont toujours là, comme des échos d'un passé lointain, attendant le jour où les hommes pourront de nouveau comprendre leur véritable signification.

* * *

CHAPITRE 7 : LE CRÉPUSCULE DE L'ATLANTIDE

(River resta silencieux un long moment, semblant essayer de rassembler un souvenir complexe et pesant. Finalement, le

jeune garçon prit la parole, sa voix empreinte d'une distance, teintée de nostalgie et d'une douce tristesse.)

Cette fois, ma vie m'a ramené sur une terre dont le nom résonne encore aujourd'hui dans vos légendes : l'Atlantide. Mais l'Atlantide de mon époque n'était plus un empire au sommet de sa gloire. C'était un monde magnifique qui commençait à se fissurer, annonçant l'approche d'un crépuscule long et douloureux.

L'Atlantide où j'ai vécu, dans ma vie en tant que Grand Prêtre nommé Lygus, n'a pas toujours été un bloc unifié. Dans les anciens parchemins qui nous sont parvenus, on raconte qu'il y eut des périodes où ce continent était divisé en plusieurs royaumes, chacun avec ses particularités, tantôt en paix, tantôt en conflit. Il en allait de même pour le système politique : à certaines époques, le Roi était tout-puissant, à d'autres, c'était le Conseil Religieux qui détenait le plus de pouvoir. Ce n'est qu'après de nombreux bouleversements et les efforts de nos ancêtres que l'Atlantide s'est progressivement unifiée comme à notre époque, sous la direction d'un Conseil Suprême. Mais même au sein de cette unité, les traces d'un temps de division semblaient encore flotter dans l'air.

Le déclin de l'Atlantide ne fut pas un événement soudain. Ce fut un processus, un poison qui s'est infiltré lentement, sur plusieurs générations. Et moi, Lygus, je me trouvais à une étape charnière de ce processus.

Il est difficile de vous faire comprendre la faveur dont notre terre avait bénéficié. L'Atlantide n'était pas seulement un continent, mais un centre énergétique de la planète, un lieu spécialement béni par les Divinités et les Bouddhas, abondamment pourvu en force divine. Grâce à cette énergie sacrée, tous les êtres y prospéraient de manière exceptionnelle. Nous, les Atlantes, déjà dotés d'une grande intelligence, devenions encore plus vifs d'esprit, plus forts, et notre longévité dépassait de loin celle des autres peuples. Les arbres y étaient d'une luxuriance extraordinaire, les fruits abondants, gorgés d'une énergie pure. Même les animaux étaient plus grands et plus robustes. Pour une même race de chevaux, ceux élevés sur la terre d'Atlantide pouvaient être une fois et demie plus grands, leur crinière soyeuse, leur force et leur intelligence surpassant de loin celles de leurs congénères des autres continents.

C'est en raison de cette faveur que nos ancêtres avaient une foi profonde et un grand respect pour les Divinités et les Bouddhas, qu'ils considéraient comme la source de toute prospérité. Notre science aussi en découlait. Nous ne suivions pas la voie de la mécanique et de la combustion de carburants. Au lieu de cela, nous

apprenions à comprendre et à utiliser l'énergie cosmique elle-même, qui était à notre disposition. Nous maîtrisions la technologie des cristaux à un niveau élevé, les utilisant pour fournir une énergie propre à toutes nos cités, pour faire fonctionner des véhicules qui glissaient silencieusement dans les airs, pour guérir, pour communiquer à distance... Tout était harmonieux et témoignait du lien entre l'homme et le Divin. La société atlante de l'époque était clairement stratifiée, allant du Conseil Suprême et de l'aristocratie, aux Grands Prêtres comme moi qui tenions le rôle spirituel, en passant par la classe des « Maîtres des Cristaux » et les riches marchands, jusqu'aux artisans et aux travailleurs. Tous bénéficiaient d'un environnement pur et prospère.

Mais ensuite, le déclin commença. Lorsque les générations suivantes naquirent avec tout à leur disposition, la prospérité et le confort issus de la technologie devinrent une évidence. La gratitude et le respect initiaux envers les Divinités et les Bouddhas se refroidirent peu à peu. Une partie de la population et de l'élite commença à considérer sa supériorité comme le fruit de l'intelligence des Atlantes eux-mêmes, et non plus comme une grâce venue des royaumes supérieurs. Ce fut le germe de l'arrogance, ce qui rongea notre civilisation de l'intérieur.

Ils commencèrent à abuser de leurs connaissances et de leur technologie. Au lieu d'utiliser l'énergie des cristaux

pour servir la vie de manière harmonieuse, ils cherchèrent à l'exploiter pour créer des commodités de plus en plus sophistiquées au service du plaisir, des outils de contrôle, et même des armes puissantes. Au sein même du Conseil Suprême, une division commença à apparaître de manière insidieuse. D'un côté, il y avait notre faction, ceux qui s'efforçaient encore de maintenir le respect du Divin et la morale traditionnelle. De l'autre, une faction de plus en plus portée sur le matérialisme, le pragmatisme, dirigée par un maître en technologie énergétique nommé Magnus. Ils croyaient que les Atlantes étaient les maîtres de leur propre destin.

En tant que Grand Prêtre, je discernais le danger mortel de ce changement de mentalité. Je comprenais qu'une fois que l'Atlantide perdrait son respect et son lien avec les Divinités et les Bouddhas, elle perdrait la source même de sa force et de sa protection. La grâce peut être accordée, mais elle peut aussi être retirée. J'avais souvent pris la parole au sein du Conseil, avertissant que s'éloigner des principes spirituels, sombrer dans l'arrogance et la jouissance matérielle offenserait les Divinités, et finirait par priver cette terre de sa bénédiction. Je présidais des cérémonies visant à purifier l'énergie des cristaux maîtres, tentant de renouer avec les forces spirituelles supérieures, et j'enseignais aux jeunes générations la gratitude.

Mais mes avertissements furent rejetés par la faction de Magnus. Ils prétendaient que les « Divinités et les Bouddhas » n'étaient que des concepts abstraits, moins importants que les capacités humaines. La véritable puissance se trouvait entre les mains des scientifiques, dans les cristaux d'énergie, dans les technologies qu'ils pouvaient créer. Ils voulaient développer des armes énergétiques de pointe pour affirmer leur statut et leur pouvoir, propageant insidieusement l'idée que les Atlantes pouvaient maîtriser entièrement leur destin. C'était l'arrogance suprême, le reniement de leurs propres origines.

Et moi, avec mon prestige et mon influence spirituelle, j'étais devenu le plus grand obstacle sur leur chemin.

Ils n'osèrent pas m'affronter directement, alors ils choisirent une méthode plus subtile et plus cruelle. Ils lancèrent une campagne clandestine pour me discréditer, non pas par la violence, mais en m'affaiblissant de l'intérieur.

Je commençai à sentir ma santé décliner de façon étrange. Mon esprit n'était plus aussi clair qu'auparavant, mon corps était souvent fatigué, ma capacité de concentration diminuait. En présidant les cérémonies, je sentais que mon lien spirituel s'affaiblissait nettement, mes prières semblaient avoir perdu leur force d'antan. Au début, je pensais simplement que c'était dû à l'âge, ou au « karma

collectif » de l'Atlantide en déclin qui m'affectait. Je ne soupçonnais nullement qu'un complot me visait.

Ce n'est que bien plus tard, dans les derniers instants de ma vie, que je commençai à entrevoir la vérité. La faction de Magnus, avec sa connaissance de l'énergie et des composés spéciaux, m'avait secrètement « empoisonné ». Peut-être en modifiant l'environnement énergétique de mon bureau avec des appareils émettant des fréquences perturbatrices. Peut-être aussi à travers ce que je mangeais et buvais chaque jour. Ce n'étaient pas des poisons mortels, mais des composés qui diminuaient progressivement mes facultés mentales et physiques.

Lorsque les signes de mon affaiblissement devinrent de plus en plus évidents – parfois mon élocution était moins cohérente, d'autres fois j'oubliais des choses importantes – la faction de Magnus passa à l'action. Ils firent circuler des rumeurs au sein de l'élite, chuchotant que le Grand Prêtre Lygus « n'avait plus la faveur du Ciel », que j'« avais perdu mon inspiration divine », et que je « n'étais plus assez lucide pour guider spirituellement l'Atlantide ». Ils créèrent habilement des situations qui me faisaient paraître impuissant ou me poussaient à prendre de mauvaises décisions lors des réunions du Conseil.

Mon prestige s'éroda peu à peu. Ceux qui m'avaient respecté commençaient à me regarder avec méfiance. Mes propositions au Conseil n'avaient plus assez de

poids, elles étaient facilement ignorées ou rejetées. Ma santé déclinait de plus en plus. Parfois, j'avais des symptômes semblables à un léger accident vasculaire cérébral, parlant avec une certaine difficulté, mes mouvements devenant plus lents.

Finalement, voyant que le moment était venu, la faction pragmatique proposa officiellement au Conseil que je devrais « me reposer » pour des raisons de santé, afin de « préserver l'honneur » d'un Grand Prêtre qui avait tant donné. La décision fut adoptée facilement, au milieu de regrets hypocrites et de l'indifférence de la majorité qui avait été influencée. Je fus contraint de quitter mes fonctions, en réalité assigné à résidence dans ma propre demeure, sans plus aucun pouvoir.

Mais ce ne fut pas le coup le plus douloureux.

Le coup fatal, celui qui m'a vraiment détruit de l'intérieur, est venu de la personne que j'aimais et en qui j'avais le plus confiance.

J'avais un fils unique, nommé Elara. Il était mon espoir, celui en qui j'avais mis tout mon amour et tous mes efforts pour l'éduquer, espérant qu'un jour il suivrait ma voie spirituelle. Mais il était trop jeune, et le monde extérieur était peut-être trop tentant.

Dès l'époque où j'étais encore en fonction mais montrais déjà des signes de faiblesse, la faction de Magnus avait commencé à approcher Elara. Ils l'invitaient à des réunions de l'élite, à des fêtes somptueuses avec des mets et des boissons étranges, des divertissements de lumière et de son capables de stimuler tous les sens. Ils lui montrèrent un monde de pouvoir et de plaisir qu'il n'avait jamais connu. Sous le couvert de la « liberté », des lieux de débauche commencèrent à apparaître dans les quartiers riches. Là, on utilisait des technologies énergétiques pour créer des illusions, des sons stimulants, et même des substances addictives qui faisaient oublier la réalité. Par des serviteurs encore fidèles, j'appris avec douleur qu'Elara, mon fils, s'était rendu dans ces lieux plus d'une fois. Il glissait sur la pente que je redoutais le plus.

Et puis, ils lui présentèrent une belle femme nommée Lyra. Elle était d'une beauté saisissante, intelligente, et savait toujours dire ce qu'Elara voulait entendre. Elle admirait son talent, compatissait à son « malaise », et lui dessinait un avenir où il pourrait devenir un personnage important dans le nouvel ordre. Elara, un jeune homme inexpérimenté, sombra rapidement dans l'ivresse de l'amour et de la gloire.

Lorsque je fus officiellement démis de mes fonctions, Elara, avec le « soutien » de Lyra et de la faction de Magnus, se vit attribuer un poste au sein du Conseil de

la Science et de la Technique. C'était un poste de prestige sans réel pouvoir de décision, mais qui lui permettait de paraître dans des lieux élégants, acclamé de tous. Elara soutint publiquement la faction de Magnus, critiquant même à demi-mot les vues « dépassées » de son père. J'entendais ces paroles rapportées par les serviteurs et mon cœur se serrait.

C'était Lyra elle-même qui m'apportait régulièrement des « fortifiants » des maîtres de l'énergie. Elle disait à Elara qu'ils m'aideraient à me calmer, à retrouver des forces. Et Elara, dans sa naïveté et son désir de se montrer un fils pieux d'une autre manière, me les apportait de ses propres mains. Il ne savait pas que ces choses, ces tisanes et ces petits cristaux d'énergie, étaient ce qui détruisait lentement mon esprit et ma santé. Chaque fois que je le voyais m'apporter ces « remèdes », mon cœur se tordait de douleur. Je ne pouvais me résoudre à révéler la vérité, car je savais que cela le briserait, mais me taire revenait à boire moi-même le poison.

La période où Elara fut « promu » dura quelques années. Ce furent des années où il vécut dans l'illusion du pouvoir. Mais je pouvais toujours sentir l'insécurité et le vide dans son âme chaque fois qu'il me rendait visite. Il évitait mon regard, tenait des discours creux sur le « développement » de l'Atlantide, et repartait précipitamment.

Et puis, l'inévitable arriva. Lorsque mon prestige eut complètement disparu, lorsque je n'étais plus qu'un vieil homme malade vivotant, Elara n'avait plus aucune utilité. La faction de Magnus commença à l'écarter des réunions importantes. Ils estimaient que « son expérience était encore insuffisante », que « ce poste nécessitait quelqu'un avec une vision plus stratégique ». Lyra devint également de plus en plus distante et finit par le quitter pour un autre personnage plus puissant.

Elara fut chassé du poste dont il était si fier, de manière humiliante et brutale. Il perdit à la fois la gloire et l'amour. Une nuit de pluie, il vint me voir, s'agenouilla et fondit en larmes. C'est alors qu'il comprit, qu'il réalisa qu'il n'avait été qu'un pion sur l'échiquier des autres. Je regardai mon fils effondré devant moi, mon cœur partagé entre la colère, la pitié et la douleur pour une naïveté qui avait coûté si cher. Je ne dis rien, je posai simplement ma main tremblante sur sa tête. Sa tragédie était aussi la mienne, et c'était aussi la tragédie de toute une génération d'Atlantes qui avaient été trompés par des promesses tape-à-l'œil.

Pendant ce temps, moi et les autres Grands Prêtres qui avions gardé la foi, nous n'étions pas restés complètement inactifs. Nous avions compris que nos avertissements n'avaient plus d'effet. Le « navire » Atlantide avait changé de cap et se dirigeait vers une mer de tempêtes. Lors de réunions secrètes, déguisées en

séances de prière, nous avons discuté d'un plan final. Nous n'espérions plus sauver toute une société qui avait tourné le dos au Divin, mais nous espérions seulement pouvoir préserver les meilleures semences pour l'avenir.

Nous commençâmes à planifier secrètement une évacuation. Ce plan comprenait la construction de navires gigantesques, utilisant les technologies les plus avancées que nous possédions encore, afin qu'ils puissent traverser des océans déchaînés et résister aux catastrophes que nous pressentions imminentes. C'était un travail colossal qui devait être mené dans le secret le plus absolu, car si la faction de Magnus le découvrait, elle le saboterait certainement. Quant à moi, assigné à résidence et affaibli, je ne pouvais contribuer que par des conseils et des prières.

Après la chute d'Elara, je me suis encore plus retiré dans ma demeure, mais je ne pouvais ignorer les changements effroyables qui se produisaient à l'extérieur. Le processus d'érosion morale initié par la faction de Magnus s'était répandu comme une épidémie, rongant l'âme de l'Atlantide jusqu'à la racine. Je le voyais à travers la dégénérescence de l'art.

(Le jeune River s'arrête, me regarde droit dans les yeux – moi, Casey, son regard devient soudain étrangement perçant.)

Vous savez, cela me fait penser à notre époque actuelle. Quand je revois les peintures abstraites bizarres de l'Atlantide, je me souviens des œuvres de Picasso ou de Van Gogh que les gens d'aujourd'hui encensent, payant des centaines de millions de dollars pour des formes tordues et chaotiques. J'ai même lu dans un journal qu'une « œuvre d'art » consistant en une simple banane collée à un mur avec du ruban adhésif s'était vendue pour un million de dollars. Les Atlantes de l'époque étaient pareils. Ils célébraient des choses grotesques, absurdes, et appelaient cela de la « création ». Certains peintres allaient encore plus loin, ils peignaient des images de démons, des scènes horribles. Ils appelaient cela l'art du « moi libre », mais je n'y voyais qu'une énergie extrêmement négative, une moquerie de tout ce qui est sacré.

(Le jeune garçon me regarde sérieusement, comme s'il voulait partager un secret important.)

Vous savez, ces choses ne sont pas que des peintures. Elles portent l'énergie de celui qui les a créées. Si quelqu'un entre aujourd'hui dans une exposition d'art « moderne » ou « abstrait », et qu'en regardant ces tableaux, il les trouve vraiment beaux, très attrayants, et ressent même leur valeur de plusieurs centaines de millions de dollars, alors c'est très dangereux. Cela signifie que la fréquence de son âme est en phase avec ces tableaux, c'est-à-dire qu'elle est en phase avec

l'énergie chaotique, déformée, voire démoniaque qui se cache derrière. Et quand une personne est en sympathie avec les démons, alors lors du jugement final de l'univers, elle sera considérée comme faisant partie d'eux, et devra faire face à l'élimination par les Divinités.

Inversement, si cette même personne entre, mais qu'en regardant les tableaux, elle ne comprend rien, se sent même mal à l'aise, prise de vertiges, de maux de tête, ou a la claire conscience que « ces choses sont vraiment bizarres », alors c'est un bon signe. Cela montre que son âme a encore conservé sa pureté, qu'elle est encore connectée aux normes primordiales du bien et du mal que les Divinités ont établies pour l'homme. Et c'est cette pureté qui sera son billet pour espérer recevoir la protection des Divinités et des Bouddhas lorsque la catastrophe frappera.

(La voix du jeune garçon revient au fil de ses souvenirs de l'Atlantide.)

La musique n'a pas non plus échappé à ce tourbillon. C'est aussi très semblable à aujourd'hui, n'est-ce pas ? Quand tant de jeunes admirent avec ferveur des groupes de chanteurs aux tenues bizarres, hurlant des paroles insensées sur scène. Les Atlantes de l'époque étaient pareils. Les mélodies douces et nobles, les danses traditionnelles élégantes étaient de plus en plus mises de côté. À la place, les lieux de divertissement étaient

inondés d'une musique au rythme puissant, martelant, assourdissant. Ils ne dansaient plus de belles danses, mais des danses aux mouvements étranges, suggestifs. Ils disaient que c'était une façon de « libérer de l'énergie », mais je voyais que cela ne faisait qu'attiser les désirs les plus bas de l'être humain.

Les deux époques, celle de Lygus et la nôtre, suivent un chemin très similaire. C'est un chemin où la culture authentique d'inspiration divine est rejetée, laissant la place à des choses déformées, laides, contrôlées et manipulées par des démons en coulisses. Leur but n'est qu'un : éloigner de plus en plus l'homme des normes morales établies par les Divinités, faire en sorte que l'homme ne puisse plus distinguer le vrai du faux, le bien du mal, le beau du laid. Et quand l'homme a complètement perdu son lien avec le Divin, alors la catastrophe arrive très vite.

(River soupire, comme s'il portait sur ses épaules la tristesse des deux époques, puis reprend son histoire inachevée.)

Et puis, sur les fondations d'une société déjà rongée par la corruption culturelle et morale, ces matérialistes de l'Atlantide ont concrétisé leur plus sombre ambition.

Ils ont créé une arme de poing, au nom enchanteur de « Sceptre de Lumière », mais nous, les prêtres restants, l'appelions par son vrai nom : le « Sceptre de Destruction

». Il avait la forme d'un court sceptre, surmonté d'un cristal spécial. Lorsqu'il était pointé sur une cible et activé, il émettait un faisceau d'énergie capable de briser les liaisons moléculaires, réduisant la cible en poussière presque instantanément, sans laisser de trace.

La production de cette arme était extrêmement coûteuse, nécessitant les cristaux les plus rares. Par conséquent, ce n'était pas une arme courante, mais un produit de luxe. Son prix équivalait à la possession d'une île privée pour les super-riches d'aujourd'hui. Malgré cela, la faction matérialiste continuait de les produire et de les vendre pour des profits colossaux, en faisant le symbole du pouvoir absolu et de la richesse. Quiconque avait assez d'argent – généralement l'élite corrompue ou les grandes organisations criminelles – pouvait posséder la capacité d'effacer les autres. Cela sema une terreur silencieuse. La loi devint lettre morte, et la valeur de la vie fut méprisée au plus haut point.

Moi et les autres prêtres authentiques regardions ces « Sceptres de Destruction » avec horreur et chagrin. Pour nous, ce n'était pas un symbole de force, mais le signe d'une décadence extrême. La main d'un pratiquant est faite pour soutenir, non pour détruire.

(La voix du jeune River semble s'étrangler, il revit l'émotion de Lygus à ce moment-là.)

Mon âme, dans la vie de Lygus, ressentait clairement l'impuissance et la douleur de voir les valeurs que j'avais protégées toute ma vie être bafouées, et mon cœur était encore plus brisé de savoir que mon propre fils bien-aimé avait involontairement aidé les malfaiteurs. Mon corps s'affaiblissait de jour en jour, mon esprit n'était plus aussi clair, je ne pouvais que regarder l'Atlantide glisser sur la pente que j'avais essayé de dénoncer. Ils créaient des armes terribles, capables de transformer un homme en poussière en un clin d'œil. Mais cette arme n'était pas à la portée de tous, elle était aussi rare et chère qu'une fortune. Ainsi, lorsque quelqu'un disparaissait soudainement sans laisser de trace, tout le monde comprenait tacitement que le responsable devait être une force intouchable. C'était une peur omniprésente, un sentiment d'impuissance face à la certitude que certains pouvaient vous effacer à tout moment simplement parce qu'ils avaient assez d'argent pour acheter ce pouvoir.

Ce n'était pas la mort sur un champ de bataille, mais la lente agonie d'une civilisation, commençant par la pourriture morale, la trahison des êtres les plus chers. Et le plus effrayant, c'est que beaucoup de gens célébraient cela comme un « progrès », une « liberté ».

Même si Lygus a échoué à empêcher le déclin de l'Atlantide à son époque, ses efforts et sa persévérance n'ont pas été vains. Ils ont semé une graine, un avertissement pour ceux qui pouvaient l'entendre, même

dans les vies futures. Et mon âme a appris que l'effondrement d'une civilisation n'est pas toujours accompagné du fracas des épées et du feu. Parfois, il commence lorsque les gens abandonnent les normes morales, poursuivent leurs désirs et une liberté sans limites, se considérant comme le centre de tout, reniant les Divinités et les Bouddhas.

Deux ou trois générations après l'époque de Lygus, la société atlante était de plus en plus corrompue, les maux autrefois isolés devenant monnaie courante. Les hommes perdirent leur lien avec le Divin, ne croyant plus qu'en une science et une technologie égoïstes et aux armes de destruction qu'ils avaient eux-mêmes créées. C'est cette pourriture intérieure, l'accumulation d'un karma immense sur plusieurs générations alors que les hommes offensaient les Divinités et perdaient leur propre grâce, qui fut la cause profonde de la grande catastrophe qui engloutit plus tard tout le continent. Les politiques égoïstes, le développement d'armes énergétiques de plus en plus terribles et l'abus des technologies de contrôle de la nature par la faction pragmatique et ses descendants, fondés sur une base morale complètement effondrée, ont finalement conduit l'Atlantide au bord du gouffre. C'était le prix à payer pour l'arrogance et le reniement du Divin.

CHAPITRE 8 : L'ESPRIT PRIMORDIAL SECONDAIRE DE NAPOLÉON

(Cette fois, River ne regarde pas au loin comme les fois précédentes. Il me regarde droit dans les yeux, moi, Casey, avec une expression d'une complexité étrange, comme s'il racontait quelque chose de très intime, de très personnel, mais aussi d'infiniment étranger. Sa voix est plus grave et plus lente.)

Il y a des vies où mon âme existe en tant qu'être indépendant. Mais il y en a eu une où mon existence était liée à un autre destin, un destin qui a ébranlé le monde entier. Je n'étais pas une personne, mais une partie d'une personne. J'étais un esprit primordial secondaire accompagnant Napoléon Bonaparte.

(Note du transcripteur – Casey Vale : Concernant le concept d'« esprit primordial secondaire » (phó nguyên thân) mentionné par River, il s'agit d'une situation où un être humain n'a pas seulement une seule âme, mais plusieurs âmes qui cohabitent dans un même corps physique. L'âme qui domine est appelée « esprit primordial principal », tandis que les autres âmes sont appelées « esprits primordiaux secondaires ». Ce sont des consciences indépendantes, des parties d'âme distinctes. L'esprit primordial secondaire peut observer, ressentir, et même tenter de faire des suggestions, mais il n'a pas le pouvoir de décision final. Ce pouvoir appartient à l'esprit primordial principal. Dans de nombreux cas, l'esprit primordial principal n'est même pas conscient de l'existence de

ces esprits primordiaux secondaires. River dit que, dans cette vie-là, il était l'une de ces consciences accompagnatrices.)

Ce n'est pas que j'étais Napoléon, vous comprenez ? C'est plutôt qu'une partie de ma conscience avait été arrangée pour l'accompagner, comme une ombre de son âme, pour être témoin, pour réfléchir, et peut-être, pour essayer d'équilibrer le karma et les choix d'une âme pleine d'ambition mais aussi profondément tragique.

Cette vie fut encore plus particulière pour moi. Je n'étais pas le seul esprit primordial secondaire. Dans le royaume subtil de son âme, outre l'esprit primordial principal plein de puissance, il y avait moi et d'autres esprits primordiaux secondaires. Nous étions comme des observateurs silencieux, avec nos propres flux de conscience, mais tous liés à un grand destin. Chacun de nous avait ses propres perceptions, ses propres tentatives d'influence, mais en fin de compte, nous étions tous impuissants face au flot tumultueux de l'ambition et, comme je l'ai réalisé plus tard, face à des manipulations venues de l'extérieur.

Dès la jeunesse de Napoléon, je pouvais déjà sentir sa puissante énergie, sa volonté extraordinaire et une sorte de « mission » qui le poussait. Mais un événement terrifiant s'est produit, qui a tout changé.

C'était aux alentours de juillet 1794. À l'époque, Napoléon avait environ 25 ans et était un jeune officier d'artillerie qui avait déjà montré un talent exceptionnel. Une nuit, alors qu'il était seul dans sa tente ou dans un autre lieu isolé, j'ai soudainement senti une puissante « intrusion » venant de l'extérieur. Un flux d'énergie étrange, froid et absolument non humain a submergé la conscience de Napoléon, le plongeant dans un coma profond.

À cet instant, j'ai clairement perçu la présence d'êtres non humains – des extraterrestres. Ils n'avaient pas de forme claire dans ma conscience, juste une notion de l'existence d'une forme de technologie avancée et sans émotion. Non seulement l'esprit primordial principal de Napoléon était réprimé, mais moi et les autres esprits primordiaux secondaires ressentions également une pression invisible. Ma capacité de perception était comme recouverte d'un épais brouillard ; bien que n'étant pas aussi confus que l'esprit primordial principal, je ne pouvais ni voir clairement ni comprendre tous les détails de l'événement.

Néanmoins, à travers ce que je pouvais encore percevoir par intermittence, je savais qu'ils avaient emmené Napoléon, peut-être à bord de l'un de leurs vaisseaux. Et c'est pendant ce court laps de temps, alors que notre conscience était partiellement inhibée, qu'ils ont procédé à l'implantation d'une micropuce dans son cerveau.

L'ensemble du processus s'est déroulé rapidement, avec précision et une froideur chirurgicale.

Quand Napoléon a repris conscience, il se sentait seulement un peu étourdi, l'esprit un peu confus. Il a pu se l'expliquer par la fatigue après des jours de tension ou une légère fièvre passagère. Le souvenir de cet événement avait été délibérément brouillé. Mais moi, en tant qu'esprit primordial secondaire, bien qu'ayant ressenti cet « étourdissement », j'ai conservé un vague souvenir de la nature de cet événement terrifiant.

Immédiatement après, j'ai commencé à sentir l'existence d'un « corps étranger » dans le cerveau de Napoléon. Il ne contrôlait pas directement ses pensées, mais agissait comme un catalyseur extrêmement puissant. Il amplifiait ce qui était déjà en lui : l'ambition, l'orgueil, la méfiance. En même temps, il faisait taire les voix plus faibles : la compassion, l'hésitation, la conscience. La véritable tragédie résidait dans le fait que l'esprit primordial principal de Napoléon, qui n'était pas un pratiquant spirituel et n'avait pas conscience des questions spirituelles, a complètement suivi cette amplification. Il aimait la sensation de décision froide, la concentration intense sur l'objectif que la puce lui procurait. Il l'a choisie.

Précisément parce qu'il n'était pas un pratiquant, Napoléon ne pouvait pas reconnaître le déchirement en

lui. Il ne savait pas qu'il y avait des moments où, pendant que moi et une autre partie de son âme tentions de lui insuffler une pensée bienveillante, une autre partie, excitée par la puce, se délectait de plans audacieux. Toutes ces batailles intérieures, pour lui, ne se manifestaient probablement à l'extérieur que comme les réflexions et les calculs stratégiques d'un leader.

Sa carrière militaire commença à s'épanouir de manière éclatante lors de la campagne d'Italie. J'ai été témoin de la façon dont il élaborait des plans militaires qu'aucun autre général ne semblait pouvoir concevoir. La finesse et la logique extraordinaire de sa pensée m'étonnaient. Mais cela s'accompagnait d'une froideur effrayante. La vie de milliers de soldats, pour lui, ne semblait être que des chiffres sur une carte stratégique, des outils nécessaires pour remporter la victoire.

Ensuite, il y eut la campagne d'Égypte en 1798. J'ai senti une forte impulsion, presque instinctive, l'attirer vers cette terre ancienne. Non seulement pour des raisons stratégiques, mais aussi par une curiosité, une étrange passion pour l'exploration des vestiges, des grandes Pyramides. Il se promenait à leurs pieds, le regard pensif, comme s'il essayait de se souvenir de quelque chose de très longtemps oublié. Mais n'étant pas un pratiquant, il ne pouvait pas expliquer ce lien invisible. Il pensait simplement que c'était l'admiration d'un conquérant pour une grande civilisation du passé.

De retour d'Égypte avec une renommée éclatante, son ambition ne cessa de croître. Lors du coup d'État du 18 Brumaire, j'ai été témoin de sa détermination, de son audace et de son incroyable témérité lorsqu'il a pris le pouvoir. J'ai senti que la puce dans son cerveau semblait fonctionner plus intensément, elle amplifiait sa confiance en lui à un niveau extrême, le faisant croire qu'il était né pour gouverner.

Et puis, le summum de l'arrogance fut atteint le jour de son couronnement comme Empereur en 1804. Dans la cathédrale Notre-Dame de Paris, en présence du Pape Pie VII, qui avait dû quitter Rome pour venir, Napoléon n'a pas laissé le Pape poser la couronne sur sa tête. Il a lui-même pris la couronne et l'a posée sur sa propre tête. À cet instant, j'ai ressenti la satisfaction suprême de l'esprit primordial principal et la « joie » de la puce. Ce n'était pas seulement un acte politique, mais une déclaration au monde entier : « C'est moi qui ai conquis ce pouvoir par mon talent. Cette gloire m'appartient. »

Après le couronnement, le pouvoir de Napoléon semblait absolu. Mais un pouvoir absolu s'accompagne d'une méfiance absolue. Et la puce n'a pas manqué l'occasion d'amplifier cette peur. Cela s'est manifesté le plus clairement dans l'affaire de l'exécution du duc d'Enghien peu de temps après. Lorsque des rumeurs d'un complot royaliste se sont répandues, Napoléon a

immédiatement soupçonné le duc, bien qu'il n'y eût aucune preuve claire.

Alors que la décision de l'enlever et de le juger se formait, j'ai tout essayé pour l'en dissuader. J'ai semé dans son esprit le doute sur la véracité des informations, l'image d'un procès équitable, et j'ai évoqué la peur du jugement de l'histoire s'il condamnait injustement un membre d'une lignée royale. Mais tout fut vain. La colère, la peur d'être assassiné, et par-dessus tout, je sentais une puissante « activation » de la micropuce, le poussant à « agir avec une détermination absolue », à « étouffer la menace dans l'œuf » pour l'exemple. La décision fut prise froidement. Le procès fut expéditif et le duc fut fusillé. Après avoir appris la nouvelle, j'ai ressenti un « silence » effrayant de la part de la puce, comme si elle était satisfaite d'avoir éliminé un « obstacle » et d'avoir renforcé le pouvoir de son hôte par la peur.

Après avoir éliminé les menaces intérieures d'une main de fer, Napoléon se tourna de nouveau vers l'extérieur. Les victoires éclatantes à Austerlitz, à Iéna... avaient fait plier toute l'Europe et l'avaient convaincu qu'il était vraiment invincible. Mais moi, à l'intérieur de lui, je ressentais une tristesse et une impuissance croissantes. Il était de plus en plus ivre de pouvoir, considérant de plus en plus la vie humaine comme une plume. Mes efforts pour le retenir devenaient de plus en plus faibles,

étouffés par les acclamations de la victoire et l'autosatisfaction constamment amplifiée par la puce.

Et c'est cette confiance aveugle qui a conduit à la première erreur stratégique fatale : l'invasion de l'Espagne en 1807. Il renversa la dynastie locale et mit son frère sur le trône, croyant que tout se passerait aussi bien que dans les autres pays.

Lorsque ce plan a commencé à germer, j'ai essayé de l'avertir. J'ai projeté des images d'un peuple fier et pieux qui n'accepterait jamais un roi étranger. Je lui ai montré des montagnes escarpées, des paysans avec des armes rudimentaires mais des yeux pleins de haine – une guerre populaire qu'aucune armée régulière ne pourrait jamais gagner complètement. Mais Napoléon, au sommet de son orgueil, a tout balayé. Il a pris ces pressentiments pour de la timidité. La puce l'a de nouveau poussé, lui faisant croire que la famille Bonaparte méritait de régner sur toute l'Europe. Il n'avait pas prévu que cette décision déclencherait une guérilla sanglante, un « ulcère espagnol » qui n'a cessé de faire saigner son empire pendant des années, coûtant d'innombrables vies et richesses.

Cet « ulcère espagnol » n'a cessé de faire saigner l'empire. Mais au lieu de tirer la leçon des limites de la puissance militaire, l'arrogance de Napoléon, encouragée par la puce, l'a poussé à rechercher une victoire encore plus

grande pour réaffirmer son autorité absolue. Et c'est à ce moment-là qu'il a tourné son regard vers la Russie.

(Le récit de l'esprit primordial secondaire se poursuit, sur un ton plus lourd.)

La plus grande tragédie, l'événement qui a marqué le début de l'effondrement de tout un empire, fut la décision d'envahir la Russie en 1812.

Lorsque ce plan a commencé à germer dans l'esprit de Napoléon, j'ai ressenti une angoisse terrible. Toute ma pensée juste, et peut-être aussi celle de cette faible partie d'âme compatissante, criait pour l'en empêcher. Dans ses sommeils agités, j'ai essayé de créer les visions les plus réalistes possibles : des champs de neige d'un blanc infini, des armées affamées et transies de froid, blotties dans des tempêtes de neige, et le sang rouge vif sur la neige blanche. J'ai essayé de lui faire sentir l'immensité désespérante de la Russie, la résilience extrême de son peuple, et le froid capable de geler même la volonté.

Mais tout fut vain. Son orgueil avait atteint son paroxysme. Il croyait que rien n'était impossible pour sa Grande Armée. Et la puce, je la sentais fonctionner plus fort que jamais, elle poussait sans cesse à une « audace grandiose », elle semait dans son esprit des images d'une victoire finale glorieuse qui mettrait toute l'Europe à ses pieds. Toutes les mises en garde, qu'elles viennent de ses

maréchaux dans le monde réel ou des voix silencieuses à l'intérieur comme la mienne, furent balayées, considérées comme de la timidité, du pessimisme.

Et puis, la catastrophe s'est produite exactement comme je l'avais pressenti. Sa puissante Grande Armée fut engloutie par l'hiver russe et le courage de son peuple. J'ai dû assister à travers ses yeux au spectacle de ses fidèles soldats mourant de froid sur la route de la retraite, des chevaux s'effondrant d'épuisement, et du désespoir absolu sur le visage des survivants. C'était un enfer sur terre. Et même alors, son orgueil ne lui permettait pas d'admettre pleinement son erreur.

L'effondrement qui a suivi s'est déroulé comme une fatalité. La défaite en Russie a ébranlé les fondations de son empire jusqu'à la racine. Les nations soumises ont commencé à se soulever, les anciens ennemis se sont ralliés. Bien qu'il ait remporté quelques victoires tactiques brillantes par la suite, ce n'étaient que les derniers efforts pour sauver un navire qui prenait l'eau de toutes parts.

Finalement, il fut vaincu et exilé sur l'île d'Elbe. Durant cette période, alors que le pouvoir et la gloire avaient disparu, je sentis que l'activité de la micropuce diminuait considérablement. Peut-être que cette force extérieure considérait que « l'expérience Napoléon » était terminée, qu'elle n'avait plus de valeur à être poursuivie.

Le « silence » de la puce créa un espace rare. Les réflexions de Napoléon durant ces mois devinrent plus « claires » et plus authentiques. Sans les fortes interférences, les voix de notre conscience pouvaient plus facilement se connecter à lui. Il commença à se confronter véritablement à lui-même, à méditer sur les erreurs, les décisions qui l'avaient mené à cette situation.

Mais ensuite, une dernière lueur d'ambition jaillit. Il s'échappa de l'île d'Elbe, retourna en France pour les Cent-Jours, glorieux mais éphémères. Je sentis la puce se « réveiller », et la machine de guerre se remit en marche. Mais ce n'était que la dernière lueur d'une bougie sur le point de s'éteindre. La bataille de Waterloo mit un point final à tout cela.

Le deuxième exil à Sainte-Hélène, une île déserte au milieu de l'océan, fut le véritable épilogue de sa vie. Là, dans la solitude absolue, sans champ de bataille, sans armée, sans acclamations, la puce se tut presque complètement. Elle était devenue un objet inerte.

C'est à ce moment-là que je pus vraiment « converser » avec son esprit primordial principal. Non pas par des mots, mais par de profonds courants de pensée. Ensemble, nous avons revu toute une vie de tempêtes. Il commença à avoir des pensées vagues sur le destin, sur les forces invisibles qui semblaient avoir guidé sa vie, même s'il ne pouvait pas les nommer. Il regrettait, il se

tourmentait. Il avait tout eu, mais avait finalement tout perdu.

Le jour de sa mort, j'ai vu son âme quitter son corps. Fatiguée, lourdement chargée de karma, mais aussi avec une certaine sérénité d'être enfin libérée des ambitions, des déchirements et des chaînes d'un corps épuisé. Au même moment, j'ai aussi ressenti ma propre séparation et celle des autres esprits primordiaux secondaires. Notre mission d'accompagnement était terminée. La vie passée dans l'ombre d'un grand homme tragique était révolue.

(River s'arrête, terminant le récit de sa vie en tant qu'esprit primordial secondaire. Il pousse un long soupir, puis lève la tête vers moi, son regard ayant retrouvé la clarté d'un enfant de dix ans, mais contenant une sagesse bien au-delà de son âge.)

Voilà l'histoire que mon esprit primordial secondaire a vécue. Mais lorsque je cultive et que je regarde en arrière avec mon œil céleste, je vois des choses que même l'esprit primordial secondaire de l'époque ne savait pas.

L'esprit primordial principal de Napoléon, dans une vie très lointaine, était le quatrième Grand Prêtre du Royaume du Ciel Central – la civilisation des géants qui a construit les Pyramides. C'est peut-être cette affinité prédestinée qui l'a poussé, inconsciemment, à entreprendre une expédition en Égypte.

Et cette campagne avait une mission cachée. Dans un rêve rare qu'il a fait en Égypte, il a été éclairé par une Divinité. La Divinité lui a révélé qu'un prêtre maléfique d'une civilisation ultérieure avait jeté un sort sur le front du Sphinx, bloquant l'énergie protectrice du Dieu Martial. Suivant les instructions de la Divinité, Napoléon a ordonné à son artillerie de tirer précisément à cet endroit, réussissant à briser le sort. Il a involontairement accompli une mission sacrée.

La véritable Volonté Céleste derrière les conquêtes de Napoléon, d'après ce que je vois, était de briser l'ordre féodal ancien et corrompu de l'Europe, et dans ce processus, de préserver de nombreux héritages culturels et spirituels de la destruction. Il a exécuté le plan des Divinités à la lettre. Mais sa tragédie réside dans le fait que, son orgueil étant amplifié par la puce, il s'est attribué tout le mérite. Il pensait que toutes ses victoires étaient dues à son propre talent, et non à un arrangement ou une grâce des Divinités. C'est cet esprit égoïste et arrogant qui l'a conduit à créer d'innombrables karmas, et à devoir finalement subir une fin tragique.

Et ce qui m'a vraiment secoué, Casey, c'est que lorsque j'ai commencé à cultiver Dafa et à ouvrir une partie de ma sagesse, j'ai progressivement réalisé que nous tous – l'esprit primordial principal de Napoléon et les esprits primordiaux secondaires – nous étions tous réincarnés en personnes vivant à la même époque aujourd'hui. Je

suis ici, un jeune garçon américain qui vous raconte cette histoire. Quant aux trois autres, je sens qu'ils se trouvent dans différents pays sur Terre.

Je sais exactement qui ils sont dans cette vie, mais je ne sais pas s'ils se souviennent de ce passé glorieux mais aussi plein de péchés. Mais je crois que notre apparition à tous pendant la période de la grande propagation de Dafa n'est pas un hasard. C'est peut-être l'occasion pour nous tous de purifier véritablement les dettes karmiques que nous avons semées, de retrouver notre véritable moi, et de choisir un chemin complètement différent – le chemin du retour à Authenticité-Bienveillance-Tolérance.

* * *

CHAPITRE 9 : LE TÉMOIN DE LA POUSSIÈRE

(River soupira doucement, son regard fixé sur un point indéfini du mur d'en face. Il semblait qu'à chaque histoire, il devait revêtir un manteau de poussière du temps, et cette fois, cette poussière portait la couleur rouge de la désolation et une tristesse s'étendant sur des millions d'années.)

Le Crépuscule d'un Monde d'Or

Il fut une vie où je n'étais pas sur la Terre telle que vous la connaissez aujourd'hui. C'était un autre cycle de civilisation, il y a environ 40 millions d'années. À cette époque, j'étais une femme de près de 30 ans, une artisane potière traditionnelle. Mon nom, si je devais le prononcer dans une langue moderne, ressemblerait à Aria. Notre langue de l'époque était aussi très différente, elle reposait davantage sur les fréquences sonores et la résonance que sur des caractères écrits.

Mon monde d'alors, vu de l'extérieur, était à l'apogée du développement. Les villes étaient construites avec des alliages scintillants, qui reflétaient la lumière du soleil pour créer des traînées d'arcs-en-ciel mouvants. Des vaisseaux silencieux glissaient doucement entre les

gratte-ciel. L'humanité avait déjà la capacité de voyager facilement hors du système solaire. Mais derrière cette façade brillante se cachait un vide effrayant. L'atmosphère sociale était glaciale et insensible. Les gens étaient plongés dans le matérialisme et les plaisirs créés par la technologie, s'éloignant de plus en plus de la nature et des valeurs spirituelles.

Moi, Aria, je vivais comme un îlot au milieu de ce monde. Mon atelier de poterie se trouvait dans un vieux quartier, où les bâtiments en pierre avaient été préservés. Chaque jour, je trouvais ma joie et ma paix les mains souillées d'argile. Je pouvais sentir l'âme dans chaque parcelle de terre, écouter son histoire lorsque l'eau et le feu se rencontraient. Mais le monde extérieur n'appréciait plus cela. Ils préféraient les produits « parfaits » fabriqués en série par des machines, d'une beauté industrielle mais totalement dépourvus d'âme. Les ventes de mon atelier diminuaient de jour en jour, je ne travaillais plus que pour une poignée de nostalgiques, ceux qui venaient encore me commander des objets portant la chaleur de la main humaine. Souvent, dans le silence de mon atelier, je me sentais perdue et pleine de doutes, me demandant si le chemin que je suivais avait encore un sens.

Et puis, un jour, notre monde entier fut secoué.

Une annonce d'urgence du Conseil Inter-Nations fut diffusée sur toute la planète. C'était une organisation

regroupant les représentants de près de 50 nations de la Terre à l'époque, chargée de coordonner les affaires mondiales, à l'instar des Nations Unies d'aujourd'hui. La voix froide et sans émotion du Président du Conseil résonna sur tous les écrans, annonçant un « incident diplomatique » dans un système stellaire lointain.

Mais la vérité ne put être dissimulée longtemps. L'information commença à fuiter par des canaux non officiels, se propageant comme une vague de panique. Ce n'était pas un « incident ». C'était une attaque désastreuse. Une flotte d'exploration de ressources de la Terre, un projet ambitieux approuvé par le Conseil Inter-Nations lui-même, avait violé le territoire d'une autre race et avait été entièrement anéantie. Et le pire, c'est que cette race extraterrestre, dotée d'une civilisation bien plus avancée que la nôtre, avait déclaré qu'elle nous poursuivrait jusqu'au bout et détruirait toute vie sur Terre en représailles.

Le chaos et la panique s'installèrent. Les pays membres du Conseil commencèrent à se rejeter la faute. Les dirigeants matérialistes, qui avaient toujours été si fiers et si confiants dans la puissance de leur technologie, se retrouvèrent pour la première fois face à une impuissance totale.

Après de nombreuses réunions tendues et controversées, le Conseil Inter-Nations annonça un plan final, un plan

désespéré nommé « Préservation de la Semence ». Ils allaient sélectionner des individus d'élite de divers domaines parmi les nations membres pour embarquer sur de gigantesques vaisseaux spatiaux, afin de s'évacuer vers des bases secrètes sur d'autres planètes du système solaire, dans l'espoir de préserver l'espèce en cas de catastrophe.

Je fus incroyablement surprise de recevoir la notification de ma sélection. La raison invoquée par mon pays, et approuvée par le Conseil, était que j'étais l'une des rares artisanes traditionnelles qualifiées restantes, une représentante du « patrimoine culturel » à préserver. Quelle ironie, cet art qu'ils jugeaient « démodé » et presque oublié était maintenant considéré comme un trésor précieux à emporter dans la fuite.

Le jour du départ, je me tins une dernière fois devant mon atelier. Le four était encore tiède, quelques œuvres inachevées reposaient sur le tour. Je devais tout abandonner. Toute ma vie et ma passion restaient là. Je n'étais autorisée à emporter qu'une petite boîte à outils, les objets qui m'avaient suivie depuis mon apprentissage. Mes larmes coulèrent, non seulement de peur, mais aussi de la douleur de devoir abandonner ce qui avait été mon âme.

Le Secret de la Planète Rouge

Le voyage vers Mars se déroula dans un silence tendu. À bord du gigantesque vaisseau, des milliers de personnes étaient assises, immobiles, personne ne parlant à personne. Je regardai autour de moi et vis un scientifique célèbre, qui apparaissait souvent dans les médias avec un air confiant, fixer maintenant le vide avec un regard perdu. Je vis une famille riche, qui se vantait toujours de sa fortune, pleurer à chaudes larmes en se serrant dans les bras. Toute la fierté, la renommée, l'argent devenaient insignifiants face à la destruction imminente. Tout le monde avait les yeux rivés sur les hublots, regardant notre belle planète bleue rapetisser, s'estomper, jusqu'à n'être plus qu'un point lumineux au milieu de l'immense univers. C'était un sentiment de perte indescriptible.

Notre vaisseau n'atterrit pas ouvertement à la surface. Il vola dans un canyon profond et désert, puis une porte gigantesque, parfaitement camouflée en paroi rocheuse, s'ouvrit lentement, révélant un tunnel menant aux profondeurs de la terre.

Lorsque nous sommes sortis du vaisseau, tous les civils comme moi furent stupéfaits. Devant nous se trouvait un monde complètement différent. Une immense ville souterraine, éclairée par un soleil artificiel suspendu à une voûte très haute, diffusant une lumière douce. Il y

avait des forêts de végétation luxuriante, des rivières souterraines aux eaux cristallines qui coulaient en murmurant. L'air était pur et agréable. Cette base pouvait facilement subvenir aux besoins de plusieurs millions de personnes.

Alors que nous étions encore émerveillés, je remarquai que les scientifiques et les officiels de la délégation semblaient plutôt calmes. J'appris plus tard qu'ils connaissaient l'existence de cette base depuis de nombreuses années grâce à des missions d'exploration spatiale. Ils savaient comment la trouver et ouvrir cette porte secrète. C'est pourquoi Mars avait été choisie comme l'un des points d'évacuation. Mais connaître son existence était une chose, la comprendre en était une autre.

Ils réalisèrent rapidement que cette œuvre grandiose n'avait pas été créée par notre civilisation. Elle était trop ancienne, son style architectural et sa technologie de fonctionnement étaient complètement étrangers. Ils n'étaient que les découvreurs d'un héritage oublié, mais ils étaient incapables de le déchiffrer.

Les scientifiques de la délégation nous conduisirent à l'archive centrale de la base. Ils dirent qu'ils avaient trouvé cet endroit lors de missions précédentes, mais qu'ils étaient totalement impuissants à accéder aux informations qu'il contenait. Les informations n'y étaient

stockées sous aucune forme d'écriture ou de données numériques. Elles étaient scellées dans de grands cristaux transparents. Ils avaient essayé toutes les méthodes technologiques pour extraire les données, mais sans succès. Finalement, ils émirent l'hypothèse que cela nécessitait peut-être une interaction de nature spirituelle, une connexion de conscience.

Et c'est la raison pour laquelle ils se sont tournés vers moi et quelques autres personnes à l'âme sensible, des artistes, des poètes. Ils voulaient « tenter leur chance ». Lorsque je posai la main sur un grand cristal, immédiatement, un torrent d'informations, d'images, de sons et d'émotions déferla dans mon esprit comme une tempête. Je n'étais plus Aria. Je revivais la vie d'une autre civilisation, une civilisation qui avait existé 90 millions d'années avant mon époque.

Ce que je vis dépassait toute imagination. Leur technologie était bien plus avancée que celle de notre civilisation. Si nous commençons à peine à sortir du système solaire, eux considéraient déjà toute la Voie Lactée comme leur jardin. Je vis d'immenses flottes de vaisseaux spatiaux, utilisant des moteurs à énergie quantique, capables de courber l'espace pour se déplacer quasi instantanément. Ils avaient conquis, gouverné ou s'étaient alliés avec les deux tiers des systèmes stellaires de toute la galaxie. Leur « empire intergalactique » n'était

pas seulement un nom, mais une entité de pouvoir qui englobait l'univers.

Mais ensuite, ces images glorieuses laissèrent place à des scènes qui me firent frissonner de dégoût. Avec un pouvoir sans égal, ils avaient sombré dans la dépravation la plus totale. Je me vis debout au milieu d'une salle somptueuse. Des nobles aux gènes modifiés savouraient une musique capable de contrôler directement les émotions. Je vis une belle femme passer, et le parfum de rose de son corps se répandit dans l'espace. Mais son regard était vide, sans âme. Dans un autre coin, une cage d'énergie emprisonnait une créature étrange d'une autre planète, tremblant de peur tandis que la foule la montrait du doigt en riant. Au cours de leur conquête des deux tiers de la galaxie, ils avaient commis d'innombrables crimes, réduisant en esclavage d'innombrables races.

Je me sentais dégoûtée, mais je reconnaissais aussi une terrible similitude au cœur de cette dépravation : une arrogance suprême, le sentiment d'être le centre de l'univers, et un vide si extrême qu'il fallait le combler par des plaisirs morbides. Un empire si puissant, mais dont la moralité était pourrie de l'intérieur.

Et puis, je vis leur fin. Lorsqu'ils tentèrent de conquérir le tiers restant de la galaxie, ils s'en prirent à une force que même eux ne purent affronter : la race mi-homme mi-

bête de la constellation du Capricorne. L'effondrement fut rapide et total. Un empire qui avait jadis régné sur l'univers fut anéanti en peu de temps.

Le flot de souvenirs s'arrêta. Je m'effondrai sur le sol, haletante, tout mon corps trempé de sueur. J'avais compris. L'histoire se répétait.

L'Histoire se répète et l'Éveil

J'ai essayé de raconter ce que j'avais vu à tout le monde. Quand l'histoire fut terminée, toute la salle de contrôle centrale plongea dans le silence. Un silence plus effrayant que n'importe quel cri. Personne ne doutait de mes paroles. Car la tragédie d'une civilisation vieille de 90 millions d'années était le reflet parfait de notre propre destin.

Et puis, l'histoire se répéta de manière impitoyable. Le système d'alarme de la base retentit. Une flotte gigantesque était entrée en orbite terrestre. Sur l'écran principal, nous, les survivants sur Mars, fûmes contraints d'assister au jour du jugement de notre planète natale. Nous vîmes leurs terribles armes à énergie tirer vers la Terre. Notre belle planète bleue se tordit sous des explosions silencieuses. En quelques heures seulement,

tout était fini. La Terre, d'une sphère bleue vibrante de vie, était devenue une boule calcinée et sombre.

La douleur et le désespoir atteignirent alors leur paroxysme. Un vieux général qui avait combattu partout s'effondra sur le sol. Un scientifique, autrefois le plus confiant, se prit la tête entre les mains et pleura comme un enfant. Quant à moi, je ne pleurais pas. Je ne ressentais qu'un vide glacial, car j'avais déjà « vu » cette fin à travers les souvenirs de l'ancienne civilisation.

Dans la panique, l'ordre fut donné : sceller toutes les entrées de la base. Nous nous terrâmes plus profondément sous terre, nous préparant au pire. L'atmosphère dans la base était étouffante. La nourriture était distribuée en rations strictes. Le silence régnait, même les enfants ne jouaient plus. Nous attendîmes dans la peur. Un jour passa. Puis deux.

Mais alors, le troisième jour, une chose incroyable se produisit. La flotte ennemie, après avoir fait quelques tours supplémentaires autour de Mars, se rassembla et... partit. Ils disparurent simplement dans l'espace profond, comme s'ils ne se souciaient absolument pas de notre existence.

La base fut plongée dans un silence stupéfiant. Personne ne comprenait ce qui s'était passé. Et au milieu de ce silence, une prise de conscience collective commença à se

répandre dans l'esprit de chacun. Nous avons été protégés par une force supérieure. Nous n'avions pas été sauvés par la technologie, mais par les Divinités et les Bouddhas.

Cet événement miraculeux, ainsi que l'histoire répétée dont j'avais été témoin, provoqua un électrochoc d'éveil pour toute la communauté. Une assemblée générale fut organisée dans le plus grand hall de la base. Pour la première fois, moi, une simple artisane, je pris la parole devant des milliers de personnes. Je n'ai pas seulement raconté l'histoire, mais j'ai aussi partagé ma réflexion sur la loi de cause à effet, sur le danger de l'arrogance et de la voie matérialiste. Mes paroles sincères, ainsi que la vérité indéniable que tout le monde venait de vivre, eurent un puissant effet de résonance. Les scientifiques, les dirigeants, après avoir connu l'impuissance la plus totale, reconnurent publiquement l'erreur de la voie que notre civilisation avait choisie.

Une décision capitale fut prise à l'unanimité : abandonner complètement la dépendance à la technologie de pointe, revenir aux valeurs traditionnelles, mener une vie simple basée sur le travail manuel et se concentrer sur le développement intérieur, pour retrouver le lien avec le Divin.

Et dans cette révolution spirituelle, moi, Aria, une potière presque oubliée, je suis soudainement devenue

un personnage central. Mon art n'était plus « démodé ». Il est devenu, avec d'autres métiers artisanaux, le fondement de la reconstruction d'une société dotée d'une âme.

La Mission de l'Artisane

Les décennies passées sous la surface de Mars ne furent pas faciles, mais elles furent pleines de sens. Nous avons éteint la plupart des machines automatiques, celles qui nous avaient rendus paresseux et distants. Nous avons tout réappris depuis le début, les compétences les plus élémentaires : comment cultiver la terre dans les jardins artificiels de nos propres mains, comment tisser des étoffes à partir des fibres des plantes, comment construire et réparer des maisons avec des outils simples.

Mon atelier de poterie devint le cœur de la communauté. Chaque jour, de nombreuses personnes venaient, non seulement pour commander, mais pour apprendre. Je leur ai appris à sentir l'âme de la terre, à utiliser la patience et l'amour pour transformer une motte d'argile inerte en un bol, en un vase. J'ai vu la joie briller dans les yeux d'un scientifique lauréat de nombreux prix lorsqu'il a réussi à façonner sa première tasse de ses propres mains, même si elle était tordue et imparfaite. Cette joie

était plus authentique que n'importe quelle réussite technologique qu'ils avaient jamais connue.

Quelques décennies après la destruction de la Terre, les systèmes d'observation montrèrent que notre planète s'était progressivement guérie. L'atmosphère s'était éclaircie, la végétation avait commencé à renaître par endroits. Un grand débat éclata au sein de la communauté : fallait-il y retourner ? Certains avaient encore peur, pensant que Mars était le seul foyer sûr. Mais la plupart, dont moi, sentaient que nous avions la responsabilité de revenir, de reconstruire notre patrie sur ses cendres.

Finalement, une décision fut prise. La moitié de la communauté retournerait sur Terre. L'autre moitié resterait sur Mars, maintenant la base comme une solution de secours, un rappel du passé. Cette fois, les adieux ne furent pas empreints de larmes de désespoir, mais de longues étreintes, de promesses et d'un espoir en l'avenir.

De retour sur Terre, je suis devenue l'une des personnes les plus respectées, chargée de diriger l'industrie de la poterie de la nouvelle civilisation. Mais au fond de moi, je savais que ma mission était désormais bien plus grande.

Je me suis lancée dans un projet grandiose, un travail silencieux qui a duré le reste de ma vie. J'ai créé une série de chefs-d'œuvre en céramique, chaque pièce étant une page d'histoire vivante, racontant l'histoire que seuls moi et quelques autres nous rappelions. J'y ai gravé les images des grands vaisseaux de l'« empire intergalactique », les scènes de leurs banquets somptueux et décadents. J'ai gravé l'image de la féroce race du Capricorne et la chute d'un empire qui avait régné sur les deux tiers de la galaxie. Et j'ai aussi gravé notre propre histoire : l'arrogance, la punition, l'exode et l'éveil dans les entrailles de Mars.

Chaque œuvre était un processus de méditation profonde, chaque fois je devais revivre tous les souvenirs douloureux et les leçons apprises dans le sang. Mes mains pétrissaient l'argile, mais mon esprit essayait de façonner un avertissement pour l'avenir.

Une fois terminées, ces œuvres ne furent exposées nulle part. Elles furent l'objet d'une cérémonie solennelle. Nous les avons enveloppées dans des tissus spéciaux, placées dans des coffres de pierre, et nous les avons enterrées dans divers endroits reculés du monde. Avant de reboucher la terre, nous avons posé nos mains sur le coffre et y avons déposé une prière : que les gens des civilisations futures, s'ils avaient l'affinité de trouver ces « témoins », aient assez de sagesse et de bonté pour

comprendre le message que nous voulions transmettre, afin de ne pas répéter les erreurs menant à la destruction.

Dans les dernières années de ma vie, je ne fis plus de poterie. J'ai consacré tout mon temps à la cultivation de la Loi de Bouddha et à la transmission de toutes mes compétences, mon expérience et mes réflexions aux générations d'élèves. Ils n'apprenaient pas seulement un métier, mais aussi les principes de la conduite humaine, de l'humilité et du respect envers les Divinités et les Bouddhas.

Le jour de mon départ, j'avais plus de quatre-vingts ans. Je connaissais mon heure à l'avance. J'ai appelé mes disciples les plus proches, leur ai donné mes dernières instructions, leur demandant de préserver la flamme du métier et de la morale. Puis je me suis assise en position de méditation dans mon vieil atelier de poterie, là où tout avait commencé. Au milieu de l'odeur de l'argile et du parfum subtil de l'encens, j'ai quitté ce monde sereinement, de la même manière que certains grands moines au Tibet qui se dissolvent dans la lumière : un halo doré pâle a enveloppé mon corps un instant, un parfum étrange et pur s'est répandu dans la pièce, et tout mon corps, y compris mes vêtements, s'est transformé en un flux de lumière multicolore qui s'est envolé vers le ciel.

La vie d'Aria s'est terminée ainsi. Une vie qui a commencé dans le doute, a traversé la perte et le désespoir, mais qui a finalement trouvé sa mission et sa plénitude en devenant un témoin silencieux de l'histoire, une semeuse pour l'avenir.

* * *

CHAPITRE 10 : RÉINCARNATION SOUS LA DYNASTIE TANG

(Cette fois, la voix de River n'a pas la grandeur tragique ou la magie des civilisations perdues. Elle est calme, douce, comme le son d'une cloche de monastère résonnant dans le crépuscule. Le jeune garçon semble raconter l'histoire d'un vieil ami, quelqu'un de très ordinaire mais doté d'une persévérance extraordinaire.)

Il fut une vie où je suis revenu à une époque pas si lointaine, un âge d'or de l'histoire chinoise, où la Loi de Bouddha, en particulier l'école Chan (Zen), connaissait un essor florissant – c'était sous la dynastie Tang.

Dans cette vie, je n'étais ni un roi, ni un prêtre, ni une figure d'une grande influence. Au début, j'étais un officier militaire nommé Chen Kang, servant sous les ordres du Prince de Qin, Li Shimin, avant qu'il ne monte sur le trône impérial. Ma vie, à cette époque, fut un grand tournant, passant du fracas des épées sur le champ de bataille à la quiétude d'un monastère.

Un Soldat au Cœur de la Lutte pour le Pouvoir

Je suis né à la fin de la dynastie Sui, une période de chaos où les ossements jonchaient les plaines et le peuple souffrait. Mes souvenirs d'enfance sont faits de jours de faim, de scènes de pillage et de meurtre, et de l'impuissance de voir ses proches tomber sans pouvoir rien faire. C'est pourquoi, en apprenant que le Duc de Tang, Li Yuan, se préparait à lever des troupes à Taiyuan pour lutter contre les Sui, moi, un jeune homme plein d'ardeur, n'ai pas hésité à m'y rendre pour m'enrôler, avec le simple désir de contribuer à mettre fin aux souffrances dont j'avais été témoin.

Celui qui m'a directement recruté et interrogé à l'époque était son deuxième fils, le Prince de Qin, Li Shimin. Dès notre première rencontre, j'ai été complètement conquis par son aura extraordinaire, son regard brillant comme une étoile et la confiance qui émanait de lui. Bien que le soulèvement fût officiellement mené par le Duc de Tang, dans mon cœur, à ce moment-là, c'était le Prince de Qin qui incarnait l'image d'un souverain éclairé, quelqu'un capable de balayer le chaos et d'apporter une paix véritable au peuple. J'ai juré de donner ma vie pour combattre sous sa bannière, faisant une confiance absolue au chef que j'avais choisi.

Sur le champ de bataille, j'étais un bon soldat. Je combattais avec bravoure, ne reculant jamais devant le danger, et j'ai frôlé la mort à de nombreuses reprises. Je me souviens d'une fois, lors d'un siège de ville

extrêmement difficile, notre armée fut arrêtée par les flèches enflammées de l'ennemi, les pertes s'accumulaient, et les soldats commençaient à flancher. C'est à ce moment-là que le Prince de Qin ne resta pas en sécurité dans sa tente de commandement. Il revêtit personnellement son armure, saisit son épée et se précipita en première ligne. Il ne cria pas de slogans creux. Il se tint simplement là, sous une pluie de flèches, utilisant son prestige et sa bravoure pour ranimer le moral de toute l'armée. En voyant cela, mes camarades et moi fûmes comme investis d'une force invisible, nous nous sommes jetés dans la mêlée au péril de notre vie et avons finalement pris la ville. Cette image s'est gravée dans mon esprit, renforçant ma conviction qu'en le suivant, la paix s'installerait sans aucun doute dans l'empire.

Mais ma nature était simple et directe. Je ne savais pas user de stratagèmes, ni flatter mes supérieurs avec de belles paroles. Je ne savais qu'être loyal à mes ordres et à mes idéaux. C'est pourquoi, malgré mes nombreux faits d'armes, je n'ai été promu qu'au grade de Capitaine, un officier militaire de rang intermédiaire. Cela ne me préoccupait guère. Les titres comptaient moins pour moi que de voir chaque jour l'empire des Tang se consolider.

Après la fondation de la dynastie Tang, alors que la paix semblait revenue, une autre guerre, une guerre encore plus effrayante, se déroulait en silence au cœur de la

capitale, Chang'an. C'était une lutte pour le pouvoir. Normalement, le fils aîné, le Prince Héritier Li Jiancheng, devait être le successeur. Mais le Prince de Qin, Li Shimin, le deuxième fils, était celui qui avait le plus contribué à la pacification de l'empire. Ses mérites étaient trop grands, son prestige trop élevé, ce qui ébranlait la position du Prince Héritier. Les tensions entre les deux factions s'intensifièrent. Avec le quatrième frère, le Prince de Qi, Li Yuanji, le Prince Héritier Li Jiancheng tenta à plusieurs reprises de nuire au Prince de Qin et de l'écarter.

L'atmosphère politique à la capitale était alors suffocante. Les généraux, les soldats du palais du Prince de Qin, nous sentions tous qu'une tempête se préparait. Chaque jour, nous vivions dans l'anxiété, ne sachant pas ce que le lendemain nous réserverait. Moi, avec la sensibilité d'un soldat habitué au danger, je sentais aussi une inquiétude grandissante. Je n'étais qu'un officier subalterne, ne comprenant pas toutes les intrigues de la cour. Je n'avais qu'un simple souhait : que les princes puissent se réconcilier pour le bien de l'empire, et éviter une lutte fratricide. Mais je savais que ce n'était qu'un vœu pieux.

Et puis, la nuit fatidique arriva. Mon commandant, un général proche du Prince de Qin, fut convoqué au palais pour une réunion d'urgence. En tant que garde, je devais l'escorter et monter la garde devant le bureau. Cette nuit-là, l'air était si dense, si tendu, que je pouvais entendre

les battements de mon propre cœur. À travers la porte en bois entrouverte, j'entendais des voix basses, pleines de calculs. J'entendais les noms du Prince Héritier Li Jiancheng, du Prince de Qi, Li Yuanji. J'entendais des mots comme « embuscade », « Porte Xuanwu », « plus d'autre choix ». Et j'entendis clairement la voix déterminée du Prince de Qin, le soutien farouche de Zhangsun Wuji et des autres.

Ils discutaient d'un plan audacieux et cruel : tendre une embuscade et tuer ses propres frères.

Mon sang se glaça. Mes oreilles bourdonnaient. Mon monde semblait basculer. Le chef éclairé que j'idolâtrais, celui que je croyais capable d'apporter la paix par la justice, était en train de planifier un massacre fratricide. Tout l'idéal que j'avais défendu au péril de ma vie pendant tant d'années devint soudainement ridicule et faux. Je ressentis du dégoût, non seulement pour ce plan, mais aussi pour moi-même, pour faire partie de cette machine. Je ne voulais pas y participer, je ne voulais pas souiller mes mains dans un acte aussi immoral.

Après la réunion, sur le chemin du retour, je pris mon courage à deux mains et parlai à mon commandant. Je prétextai que je ne me sentais pas bien ces derniers jours et demandai à être affecté à une autre mission hors de la ville ce jour-là. Le commandant, tendu et entièrement absorbé par le plan, me jeta un regard froid et rejeta ma

demande. « C'est un moment de vie ou de mort pour le Prince de Qin et pour nous tous. Il n'y a pas de place pour la faiblesse. Tu es un soldat du palais du Prince de Qin, tu dois être présent ! » Son ton n'admettait aucune réplique.

Je compris que je n'avais pas le choix. J'étais lié par mon statut de soldat, par ma loyauté envers mon commandant, et par l'engrenage du destin auquel je ne pouvais échapper.

Le lendemain matin, le jour de l'incident, l'atmosphère à la Porte Xuanwu était lourde comme du plomb. Mon unité et moi fûmes chargés de garder le périmètre extérieur, pour empêcher toute possibilité de renforts de la part du camp du Prince Héritier. Je n'étais pas celui qui a porté les coups, mais j'ai tout entendu. Le hennissement des chevaux, les cris d'horreur, le bref et brutal fracas des armes, et puis... un silence de mort. Ce silence était plus effrayant que n'importe quel son.

Un moment plus tard, le Prince de Qin, Li Shimin, sortit de la Porte Xuanwu. Je le regardai, essayant de retrouver l'image du chef héroïque du champ de bataille d'autrefois. Mais non. L'homme qui se tenait devant moi avait un regard complètement différent. Un regard froid, vide, sans la moindre chaleur, sans la moindre trace d'émotion. C'était le regard de quelqu'un qui avait renoncé à tous les liens familiaux pour le pouvoir. Ce

regard a complètement tué l'image du « chef éclairé » dans mon cœur.

Après que Li Shimin fut monté sur le trône, sous le nom d'Empereur Taizong des Tang, tout l'empire célébra une nouvelle page de l'histoire. Mais pour moi, l'idéal était mort. La gloire de la nouvelle dynastie, construite sur le sang de frères, n'était à mes yeux qu'une honte. Je sentais mon uniforme peser lourdement sur mes épaules. L'épée à ma ceinture était devenue étrangère. Moi, Chen Kang, alors âgé de près de 40 ans, je me sentais fatigué et vide. Je demandai ma démobilisation, prétextant une santé affaiblie par des années de campagne. J'abandonnai l'uniforme, l'épée qui m'avait suivi toute ma jeunesse, quittai la capitale prospère, et entamai un voyage d'errance sans but, à la recherche de quelque chose qui pourrait réparer mon âme brisée.

Trente Années de Silence au Pied du Cinquième Patriarche

Mon errance me mena au mont Huangmei, où se trouvait le monastère Dongchan. Lorsque je me suis agenouillé devant le Cinquième Patriarche Hongren, un maître Chan au regard compatissant mais pénétrant, je n'ai pas demandé la paix de l'esprit. J'ai seulement

demandé un lieu où me réfugier, un chemin à suivre. Il me regarda, cet homme de près de 40 ans, au corps robuste encore marqué par le champ de bataille, et hocha la tête. Je me suis rasé les cheveux, j'ai revêtu la robe de bure grise, et le Maître m'a donné le nom de Dharma Xuanmo.

Mes premiers jours au monastère furent un combat plus ardu que n'importe quelle bataille que j'avais connue. C'était un combat contre mon propre corps et mon propre esprit.

Le corps d'un guerrier habitué au mouvement se rebellait maintenant, contraint de rester assis immobile pendant des heures. Chaque séance de méditation était une torture. Mes jambes, habituées aux bottes de cuir et aux étriers de fer, devaient maintenant être croisées. Au début, je ne pouvais m'asseoir qu'en demi-lotus. Au bout d'un moment, une douleur aiguë, comme mille aiguilles perçant mes os, et un feu parcourant ma colonne vertébrale. Mon dos, habitué à se tenir droit en selle, était maintenant endolori. Je regardais mes frères moines assis en position du lotus complet, stables comme des statues de pierre, tandis que je n'arrêtais pas de bouger, le front en sueur.

Suivant les conseils de certains condisciples, j'ai utilisé des méthodes sévères pour me discipliner. Parfois, je plaçais de petites pierres plates sur mes genoux, espérant

que le poids aiderait mes jambes à descendre. D'autres fois, j'utilisais une corde pour attacher fermement mes jambes en position du lotus complet, serrant les dents pour supporter la douleur lancinante.

Et mon esprit était encore plus un cheval sauvage. Chaque fois que j'essayais de me calmer, les images sanglantes du champ de bataille revenaient. Je revoyais les visages, j'entendais les cris. Certaines nuits, je rêvais que j'étais à la Porte Xuanwu, mais que celui que je devais frapper était un ancien compagnon d'armes avec qui j'avais partagé la vie et la mort. Je me réveillais en sursaut avec un cri muet coincé dans la gorge, les mains toujours serrées comme si je tenais la poignée d'une épée.

Quelques jeunes moines, me voyant lutter ainsi, ne purent s'empêcher de ricaner. Je les entendais chuchoter dans mon dos : « Regardez-le, il a amené son corps de guerrier au seuil de Bouddha », ou « Comment quelqu'un comme ça peut-il cultiver ? ». J'entendais tout. La fierté d'un guerrier me mettait en colère, mais je la réprimais rapidement, la remplaçant par la honte et l'impuissance.

Un jour, le Cinquième Patriarche Hongren passa par là et me vit en méditation, le visage crispé de douleur, deux pierres pesant sur mes jambes. Il s'arrêta, ne dit rien, secoua simplement la tête et poursuivit son chemin. Le lendemain, il m'appela en privé et me dit sévèrement :

« J'ai entendu dire que tu utilises des pierres pour peser sur tes jambes et des cordes pour lier ton corps dans l'espoir de pouvoir t'asseoir en lotus complet. Essaies-tu de soumettre ce corps comme on dompte un cheval sauvage ? Ce corps que tu as créé tant de karma de meurtre sur le champ de bataille, qu'est-ce qu'une petite douleur maintenant ? Tu as pu supporter dix mille flèches te transperçant, et tu ne peux pas supporter une petite douleur dans tes jambes ? Cette douleur, c'est précisément ce qui élimine ton karma. Tu utilises des pierres pour maîtriser tes jambes, mais ton esprit est toujours en guerre contre la douleur. On cultive l'esprit, pas les jambes. Quand ton esprit ne sera plus en guerre contre elle, qu'il y ait des pierres ou non, cela aura-t-il encore de l'importance ? »

Les paroles sévères mais pleines de sagesse du Maître furent comme une douche d'eau froide. Je me suis réveillé. J'ai compris. Le problème n'était pas les pierres, mais mon attachement à l'idée de « devoir réussir à m'asseoir ». À partir de ce jour, j'ai enlevé les pierres moi-même. Je ne considérais plus la douleur comme un ennemi, mais j'ai commencé à apprendre à l'accepter et à l'observer avec sérénité. À partir de là, je n'ai plus forcé ma méditation de manière mécanique. J'ai demandé à faire les tâches les plus lourdes du monastère : couper du

bois, porter de l'eau, piler le riz. À chaque coup de hache, à chaque pas en portant l'eau sur la pente, je concentrais tout mon esprit. Peu à peu, les images du passé ne criaient plus, elles se sont apaisées. Il m'a fallu près de dix ans pour vraiment maîtriser mon corps et mon esprit, pour pouvoir m'asseoir fermement en position du lotus complet.

Les dix années suivantes, mon esprit étant en paix, j'ai commencé à me concentrer davantage sur l'étude des écritures. Et au monastère Dongchan à cette époque, personne ne pouvait rivaliser avec le Grand Frère d'étude Shenxiu en termes d'érudition. Il était le maître instructeur, le chef de la communauté monastique. J'allais souvent écouter ses enseignements de la Loi, et j'admirais profondément ses vastes connaissances, sa capacité à citer les écritures par cœur et son éloquence. Dans mon cœur, je le considérais comme un phare, un brillant exemple à suivre. J'ai aussi essayé de lire autant de livres que possible, d'essayer de les mémoriser et de les interpréter comme le faisait Shenxiu.

Mais une fois de plus, le Maître m'a éclairé. Un après-midi, alors que je copiais des sutras dans la bibliothèque, le Cinquième Patriarche est venu. Il ne m'a pas interrogé sur le contenu des écritures, mais m'a simplement posé une question simple : « En copiant ces mots, ton esprit trouve-t-il la paix ? » J'ai répondu honnêtement : « Maître,

je sens que j'en sais plus, mais mon esprit est parfois encore agité. »

Le Cinquième Patriarche me regarda profondément dans les yeux, puis dit lentement :

« Xuanmo, ta fondation innée n'est pas dans les mots. Shenxiu a son chemin, tu as le tien. Tu ne devrais pas suivre l'ombre des autres. Les écritures sont comme le doigt qui montre la lune, si tu continues à fixer le doigt, comment pourras-tu voir la lune ? Ce dont tu as besoin, ce n'est pas d'ajouter des connaissances, mais de laisser ton esprit, qui a été trempé dans le feu rouge, se calmer, pour que la sagesse se révèle d'elle-même. À partir de maintenant, lis moins de livres. Continue à couper du bois, à porter de l'eau et à méditer. Concentre-toi sur la méthode que je t'ai transmise, et comprends par toi-même. »

Cet éclaircissement m'a aidé à redéfinir mon chemin. Je n'ai plus poursuivi les formes extérieures, mais je suis revenu à la cultivation exclusive de mon esprit intérieur. J'ai réalisé que la vraie paix venait du calme dans chaque action, et non de la connaissance des livres.

Les dernières années de cette période furent celles de l'arrivée de Huineng. À ce moment-là, le Maître Hongren était déjà âgé. Une grande question commença à se

répandre parmi les plus de cinq cents moines : qui serait digne d'hériter de la robe et du bol, pour devenir le Sixième Patriarche de l'école Chan ? Dans l'esprit de tous, la réponse semblait évidente. Ce ne pouvait être que le Grand Frère d'étude Shenxiu. Il était le maître instructeur, le chef de la communauté, et prêchait souvent la Loi au nom du Maître. Sa méthode du « dépoussiérage constant, pour que la poussière du monde ne s'y attache pas » était considérée comme la voie de cultivation la plus orthodoxe et la plus profonde. La plupart des moines du monastère, y compris moi-même, le respectaient immensément et le considéraient comme un maître, l'héritier incontesté. L'atmosphère dans le monastère était à la fois solennelle et pleine d'attente, tous attendant le jour où le Maître annoncerait officiellement sa décision.

Nous ne pouvions pas imaginer à l'époque que le destin de l'école Chan ne reposait pas sur cet érudit maître instructeur, mais sur un bûcheron illettré du sud, qui était sur le point de franchir les portes du monastère.

Lorsque Huineng est arrivé au monastère et a été affecté à piler le riz dans la cuisine, moi, qui étais alors un moine âgé, j'étais parfois aussi chargé de diverses tâches dans cette zone. J'ai eu l'occasion d'observer le laïc Lu (le nom de Huineng à l'époque). J'ai vu un homme maigre et petit, mais lorsqu'il pilait le riz, chaque coup de pilon était ferme, régulier, sans la moindre plainte ni fatigue. Son

visage dégageait toujours un calme et une sérénité étranges. Une fois, le voyant faire une pause, en sueur, je lui ai apporté un bol d'eau et lui ai demandé :

« Un travail si pénible, répété jour après jour, le laïc ne se sent-il pas fatigué ? »

Huineng a simplement souri et a répondu par une phrase simple : « Le corps est peut-être fatigué, mais l'esprit ne l'est pas. » Cette phrase m'a profondément touché, me faisant respecter encore plus ce bûcheron illettré.

J'avais déjà cette base, donc lorsque l'événement des gathas s'est produit, j'ai pu le comprendre.

Connaissant les pensées de chacun, un jour, le Cinquième Patriarche rassembla les moines et leur posa un sujet. Il dit :

« La question de la vie et de la mort est une grande affaire. Examinez chacun votre propre sagesse, si quelqu'un a vu sa propre nature, qu'il compose un gatha et me le présente. Si quelqu'un comprend le sens profond, je lui transmettrai la robe et le bol pour qu'il devienne le Sixième Patriarche. »

Tout le monastère se tut. Personne n'osa présenter de gatha. Je savais que le Grand Frère d'étude Shenxiu avait

beaucoup réfléchi. Il a arpenté sa chambre pendant plusieurs jours, voulant présenter un gatha mais craignant que son niveau ne soit pas à la hauteur du sceau du cœur du Maître, et ne pas le présenter serait manquer de respect au Maître.

Finalement, une nuit, il a secrètement écrit son gatha sur le mur du couloir principal. Le lendemain matin, tout le monastère était en effervescence. Les gens se sont rassemblés devant le mur, pleins d'admiration. Même le Maître, après l'avoir lu, l'a loué et a dit à tout le monde de brûler de l'encens, de se prosterner devant ce gatha et de le réciter pour ne pas tomber dans les voies du mal. Le gatha était le suivant :

« Le corps est l'arbre de la Bodhi,

Le cœur est le support d'un miroir brillant.

Sans cesse, essuyons-le avec soin,

Pour qu'aucune poussière ne s'y dépose. »

「身是菩提樹，

心如明鏡臺。

時時勤拂拭，

勿使惹塵埃。」

En lisant ces vers, j'ai été profondément touché. Ils exprimaient parfaitement le chemin de cultivation que moi-même et la plupart de mes frères nous efforcions de suivre. Pendant tant d'années, n'avions-nous pas essayé de garder notre « corps » aussi pur que l'arbre de la Bodhi, et notre « cœur » aussi clair que ce miroir brillant ? Mais au fond de moi, je sentais toujours que quelque chose n'était pas complet, une fatigue dans cette « diligence » même.

Nous ne savions pas à l'époque que, dans la cuisine, le laïc qui pilait le riz, en entendant ce gatha, a simplement souri et secoué la tête. Étant illettré, Huineng a demandé à un autre moine d'écrire son propre gatha sur le mur, juste à côté de celui de Shenxiu. C'est ce gatha qui a changé toute ma vie :

« La Bodhi n'a jamais eu d'arbre,

Le miroir brillant n'a pas de support.

Puisqu'à l'origine il n'y a rien,

Où la poussière pourrait-elle se déposer ? »

「菩提本無樹，

明鏡亦非臺。

本來無一物，

何處惹塵埃？」

En entendant ces quatre vers, ce fut comme si un courant électrique parcourait tout mon corps. Un choc puissant venu du plus profond de mon âme. C'était comme un coup de tonnerre qui a brisé le « miroir brillant » que j'avais passé tant d'années à essayer de polir. « Puisqu'à l'origine il n'y a rien » ! C'est vrai, si la nature fondamentale est le vide, où la poussière pourrait-elle se déposer ? Tous mes efforts passés étaient un attachement à l'« existence ». Le gatha de Huineng indiquait directement le chemin de la véritable libération. Le plus grand nœud dans mon cœur depuis si longtemps s'est soudainement dénoué. Je n'ai pas atteint l'éveil, mais j'ai « vu » le chemin.

À partir de cet instant, j'ai su avec certitude que le laïc qui pilait le riz était celui qui avait vraiment « vu sa propre nature ». C'est pourquoi, lorsque j'ai appris plus tard que le Cinquième Patriarche avait secrètement

transmis la robe et le bol à Huineng et l'avait fait partir la nuit même, je n'ai ressenti aucune surprise ni jalousie. Lorsque tout le monastère était en émoi, lorsqu'une partie des moines, n'acceptant pas la vérité, a ressenti de la jalousie et s'est lancée à sa poursuite pour récupérer la robe et le bol, je suis simplement retourné en silence dans ma chambre, je me suis assis et j'ai médité. Mon esprit, à ce moment-là, était étrangement calme.

Plénitude dans le Silence

Après la tempête de la transmission de la robe et du bol, le monastère Dongchan n'était plus le même. Il y avait des divisions, des commérages, des regrets pour le Grand Frère d'étude Shenxiu et même du scepticisme à l'égard du successeur du sud. Mais tout cela ne m'affectait plus. Mon esprit était comme un lac redevenu calme après la pluie. Je n'ai pas quitté le monastère, mais j'ai continué mon chemin de cultivation pendant de nombreuses années, mais maintenant avec une compréhension complètement différente. Je ne m'efforçais plus de « dépoussiérer », mais je vivais simplement en silence dans cet état de « à l'origine il n'y a rien ». Je ne cherchais pas les pouvoirs divins, je ne vivais pas d'expériences supranormales, je ne faisais que

m'enfoncer chaque jour plus profondément dans le silence de mon esprit intérieur.

Quand j'eus plus de 70 ans, je sentis que mon affinité avec la communauté était terminée. Le bruit, même le bruit d'un monastère, n'était plus nécessaire pour moi. J'ai demandé la permission au Maître abbé de l'époque, j'ai quitté le monastère pour me rendre dans une montagne isolée à proximité afin de me consacrer à la cultivation pour les dernières années de ma vie.

J'ai construit moi-même une simple hutte de paille près d'un ruisseau, sous un vieux pin. Ma vie est devenue dès lors extrêmement simple. Mes compagnons étaient les nuages et le vent des montagnes. Le murmure du ruisseau était l'enseignement de la Loi, le chant des pins était un sutra. Chaque jour, je ne faisais que deux choses : le travail manuel juste suffisant pour subvenir à mes besoins, et la méditation.

Vingt ans d'ermitage solitaire sont passés comme un clin d'œil, mais aussi longs qu'une vie entière. Dans ce silence absolu, j'ai complètement abandonné les derniers attachements. L'image du général Chen Kang, du Prince de Qin Li Shimin, de l'incident de la Porte Xuanwu, tout s'est dissipé comme de la fumée. Même l'image du moine Xuanmo et de ses trente années de dure cultivation n'existait plus. Tout est devenu léger, vide.

Le jour de mon départ, j'avais plus de 90 ans. Je connaissais mon heure à l'avance. Ce matin-là, je me sentis le corps léger, l'esprit clair comme du cristal. Je n'ai ni mangé ni bu, je suis seulement allé au ruisseau pour me laver le visage, puis j'ai mis ma robe de moine la plus propre. Je suis retourné à ma hutte, j'ai tout rangé, puis je me suis assis en position de méditation, face au mont Huangmei, comme un dernier remerciement au Maître Hongren.

J'ai repensé à toute ma vie, d'un général plein d'idéaux à un moine en quête de quiétude. Et puis j'ai souri sereinement. Au milieu du murmure du ruisseau et du chant des pins, j'ai quitté ce monde en paix. Pas de halo brillant, pas de reliques colorées, seulement le départ serein d'un vieux soldat qui avait trouvé la vraie paix, un moine anonyme qui avait accompli son propre chemin.

(Le jeune River termine son histoire, une profonde admiration brille dans ses yeux. Il reste silencieux un instant, puis continue, comme s'il venait de découvrir quelque chose de merveilleux.)

Lorsque Xuanmo entendit le gatha de Huineng, il connut une grande illumination. Mais maintenant, dans cette vie, en cultivant Dafa, j'ai découvert quelque chose d'encore plus intéressant sur les deux gathas de Shenxiu et Huineng.

Ils ne sont pas du tout contradictoires, et on ne peut pas dire de manière absolue que l'un est « juste » et l'autre « faux ». Ils sont comme des principes de la Loi pour différents niveaux de conscience.

Au premier niveau, pour quelqu'un qui commence à cultiver, son esprit est rempli de pensées, de désirs, de karma, comme un miroir couvert de poussière. À ce stade, le gatha de Shenxiu est tout à fait correct. Il faut « s'efforcer de le nettoyer constamment », faire des efforts concrets pour éliminer les mauvaises choses, pour garder son esprit pur. C'est un chemin inévitable.

Mais lorsqu'on cultive jusqu'à un certain niveau, on réalise soudain que sa nature fondamentale est intrinsèquement pure, qu'elle n'a jamais été souillée. La « poussière » n'est qu'une illusion, pas la substance. À ce stade, on atteint le deuxième niveau, et le gatha de Huineng (« Puisqu'à l'origine il n'y a rien ») devient pour eux la vérité. C'est l'illumination soudaine.

Mais le miracle ne s'arrête pas là. En montant à un niveau encore plus élevé, je vois que le gatha de Shenxiu redevient juste, mais avec une signification complètement différente... Et puis, à un niveau encore supérieur, lorsque tout s'est complètement assimilé à la Loi de ce niveau, alors le gatha de Huineng manifeste à nouveau le sens correct. Ce processus se répète ainsi, à chaque grand niveau de conscience.

C'est comme les barreaux d'une échelle de cultivation. Aucun barreau n'est faux, il y a seulement le barreau qui convient à la position où l'on se trouve.

(Le jeune garçon sourit, semblant très satisfait de sa découverte.)

Comprendre cela m'aide à apprécier encore plus le parcours de Xuanmo. Il a persévéré sur son barreau de l'échelle, et a finalement trouvé la paix. Peut-être que tous ceux qui cultivent n'ont pas besoin de faire des choses extraordinaires. L'éveil peut venir des personnes les plus humbles, comme le Sixième Patriarche Huineng dont Xuanmo a été témoin. Et même si l'on n'atteint pas la grande sagesse des Patriarches, une vie de persévérance à cultiver son esprit, à chercher la véritable libération, est déjà un voyage très précieux.

Cela m'aide à mieux comprendre la patience, et à quel point la cultivation de l'esprit est importante, tout comme lorsque je lis les livres et que je pratique les exercices de Falun Dafa maintenant. Parfois, le plus grand progrès réside dans les changements silencieux qui s'opèrent à l'intérieur.

* * *

CHAPITRE 11 : LE STRATÈGE ANONYME

(Cette fois, la voix de River est empreinte d'une gravité différente, comme s'il déroulait lentement un ancien rouleau peint. La première moitié du rouleau est faite de feu et de fumée, de la douleur et de la haine d'un serment gravé dans le sang. La seconde moitié est faite des nuages et de la brume des monastères Chan, de la quiétude et de la sagesse d'un véritable pratiquant. Le jeune garçon s'apprête à raconter comment une affinité karmique néfaste a été résolue de la manière la plus merveilleuse qui soit.)

Cette fois, le souvenir me ramène à une dette karmique. Une dette écrite avec du sang et des larmes, née d'une vie antérieure à celle où mon âme est arrivée sur la terre du Vietnam au XIII^e siècle, lorsque ce pays s'appelait encore le Đại Việt. Pour comprendre l'histoire de ce moine ermite, il nous faut peut-être commencer par la douleur d'un homme ordinaire, un mari et un père nommé Li Gang.

L'histoire se déroule à la fin de la dynastie des Song du Sud, une dynastie à l'agonie. Une atmosphère d'insécurité régnait partout. Mais dans un petit village de la frontière nord, limitrophe du royaume des Jin, la vie de Li Gang s'écoulait dans une paix relative. Il n'était ni fonctionnaire, ni général. C'était un simple charpentier, les mains rugueuses et calleuses à force de manier le ciseau et le rabot chaque jour. Sa plus grande joie, et

aussi son monde entier, tenait dans une simple hutte de paille : une épouse douce et travailleuse et deux enfants, un garçon et une fille, en pleine croissance.

Je me souviens encore du sentiment de Li Gang à cette époque, un sentiment de bonheur simple et solide. Le bonheur, c'était d'entendre de loin les rires cristallins de ses enfants en rentrant du travail. Le bonheur, c'était de voir la silhouette de sa femme s'affairer près du foyer, la fumée du soir se mêlant à l'odeur parfumée du riz fraîchement cuit. Le bonheur, c'était le dîner simple mais chaleureux, toute la famille réunie autour de la table en bois qu'il avait lui-même fabriquée, se racontant des histoires sans queue ni tête. Pour Li Gang, cela suffisait. Il ne désirait rien de plus que la continuation de ces jours paisibles.

Mais la paix à la frontière est par nature fragile. Les rumeurs sur la cavalerie mongole avaient commencé à se répandre. On racontait que cette armée était comme un torrent dévastateur, ne laissant rien pousser sur son passage. Ils avaient commencé leur campagne d'invasion du royaume des Jin, et les villages de la zone frontalière, comme celui de Li Gang, commençaient à sentir le souffle de la guerre. De temps en temps, de petites troupes passaient, pillant les vivres, provoquant des rixes. L'inquiétude commençait à s'infiltrer dans chaque foyer, mais les habitants s'accrochaient encore à l'espoir fragile que le malheur passerait.

Un matin d'automne, Li Gang accepta d'aller dans un village voisin, à une vingtaine de kilomètres de chez lui, pour aider à reconstruire une maison. Le travail ne devait durer qu'une journée. Avant de partir, il caressa la tête de ses deux enfants, promettant de rentrer avant la nuit. Il regarda sa femme, elle lui sourit tendrement et lui tendit un sac de boulettes de riz. C'était la dernière fois qu'il les voyait vivants.

En plein milieu de son travail, il entendit soudain des cris perçants venant de la route principale. Une foule de gens paniqués, les vêtements en désordre, courait vers le village en hurlant :

« Les Mongols ! Les Mongols sont en train de piller !
Ils massacrent les villages le long de la rivière ! »

Le cœur de Li Gang s'arrêta de battre. Son village se trouvait juste au bord de la rivière.

Sans plus réfléchir, Li Gang jeta ses outils, se précipita vers le cheval attaché à un arbre, sauta en selle et le lança au galop vers sa maison. La route familière lui parut soudain interminable. Le vent sifflait à ses oreilles, mais il n'entendait que les battements de son cœur qui menaçaient d'exploser dans sa poitrine. Chaque martèlement des sabots sur le sol était une prière désespérée, priant pour arriver à temps, priant pour que sa famille soit saine et sauve. Il fouetta son cheval sans

pitié, souhaitant seulement pouvoir voler jusqu'à sa maison.

À quelques kilomètres du village, une odeur de fumée âcre lui parvint aux narines. Son cœur se serra. Il vit des colonnes de fumée noire s'élever de la direction de son village. Un silence de mort régnait. Pas de voix humaines, pas de bétail. Seulement le bruit du vent soufflant à travers les toits de paille à moitié consumés.

Li Gang sauta de son cheval avant même qu'il ne s'arrête complètement, courant en titubant vers sa maison. La porte en bois avait été fracassée et gisait dans un coin. Il se précipita à l'intérieur, hurlant le nom de sa femme, de ses enfants. Mais seul un silence effrayant lui répondit.

Et puis, il les vit. La scène qui s'offrit à ses yeux fit s'effondrer le monde autour de lui. Tout dans la maison était saccagé, renversé. Et sur le sol froid, au milieu des débris de vaisselle et de meubles, se trouvaient trois corps familiers. Sa femme... et ses deux jeunes enfants... Ils gisaient là, immobiles, leurs corps encore marqués de taches de sang séché. Leurs yeux étaient grands ouverts, encore figés dans une terreur absolue.

Il était arrivé trop tard.

Li Gang ne pleura pas. Ses larmes s'étaient taries avec son cœur. Il s'effondra à genoux, ses mains tremblantes

touchant le visage glacé de sa femme, puis ceux de ses deux enfants. La chaleur qu'il avait autrefois étreinte s'était transformée en un froid à glacer le sang. Son monde, tout ce qu'il aimait, toutes les raisons de son existence, avaient été anéantis en un instant. La douleur, l'impuissance, le remords de ne pas être arrivé à temps, tout cela se fondit en une flamme de haine qui s'embrasa, féroce et sombre.

Il resta assis là, au milieu des décombres, serrant les corps froids jusqu'à la tombée de la nuit. Dans sa tête, il ne restait qu'une seule pensée, un seul but : la vengeance. Il n'était plus Li Gang, le menuisier paisible. À partir de cet instant, il était mort. Ce qui vivait encore n'était qu'une machine animée par la haine.

Après avoir enterré sa femme et ses enfants, Li Gang n'avait plus rien à perdre. Il entendit dire qu'une bataille acharnée se déroulait non loin de là, où l'armée des Jin tentait de repousser une attaque des Mongols. Sans la moindre hésitation, il rassembla quelques affaires, prit sa hache de bûcheron et se mit en route. Il ne chercha pas l'armée des Song du Sud. Sa haine ne connaissait pas de frontières, elle ne visait qu'un seul ennemi.

Arrivé sur le champ de bataille, il vit une scène de chaos. L'armée des Jin tentait de tenir ses positions face à l'assaut fulgurant de la cavalerie mongole, bien équipée et expérimentée.

Sans attendre d'ordre, sans aucune tactique, Li Gang poussa un rugissement rauque, un cri qui contenait toute la douleur et la haine d'un homme qui avait tout perdu. Il ne voyait plus ni l'ennemi ni le champ de bataille, il ne voyait que les fantômes qui lui avaient pris sa famille. Se jetant sur la formation aguerrie des Mongols avec sa hache, il ressemblait à une bête blessée attaquant frénétiquement le chasseur.

Mais la fureur ne peut remplacer l'expérience, et la haine ne peut parer les lames acérées. Les soldats mongols le transpercèrent froidement de leurs longues lances. Il ne ressentit presque aucune douleur physique, car la douleur de son âme était trop grande. Il tomba, le sang jaillissant, lors de sa première et dernière bataille.

Dans ses derniers instants, alors que son souffle faiblissait, l'image de sa femme et de ses enfants lui revint avec une clarté saisissante. La douleur et la haine ne diminuaient pas, au contraire, elles brûlaient encore plus intensément. Li Gang leva ses yeux brouillés par le sang vers le ciel gris, puis vers les visages étrangers des ennemis qui l'entouraient. De toutes ses forces restantes, il prononça un serment venu du plus profond de son âme, un serment qui résonna et se grava dans son être :

Si j'ai une prochaine vie, je vous trouverai, et je vengerai ma femme et mes enfants !

Ce fut sa dernière pensée avant de sombrer dans les ténèbres. Ce serment, lourd de ressentiment, devint une marque indélébile, une dette karmique qui suivit son âme dans le cycle des réincarnations, attendant le jour où elle serait réglée.

Et c'est cette dette même que le Ciel arrangea pour qu'elle soit résolue d'une manière inattendue, sur une autre terre, sous une autre identité, lorsque l'âme de Li Gang se réincarna sous la dynastie Trần du Đại Việt.

Réincarnation au Đại Việt – Le Moine au Savoir Militaire

L'âme de Li Gang, portant le lourd serment de haine, plongea dans le cycle de la réincarnation. Mais au lieu d'être condamnée à des royaumes sombres à cause de son esprit de ressentiment, il semble qu'un arrangement compatissant soit intervenu. La dette devait être payée, mais pas en s'enfonçant davantage dans le karma du meurtre. Cette âme fut guidée vers un nouveau départ, sur une terre alors prospère où la Loi de Bouddha était vénérée – le Đại Việt sous la dynastie Trần.

Je suis né dans une famille modeste, mais dès mon plus jeune âge, j'ai montré des signes inhabituels. Alors que

les enfants de mon âge aimaient jouer, je passais souvent des heures assis seul, à regarder silencieusement les nuages dans le ciel, ou à observer les fourmis transporter leur nourriture. J'avais une empathie étrange pour tous les êtres et une inquiétude vague concernant la souffrance de la vie que je ne pouvais moi-même expliquer.

Un jour, alors que j'étais assis sous un arbre, observant attentivement une fleur sur le point de se faner, un vieux moine passa par le village pour sa tournée d'aumônes. Son regard se posa sur moi. Il ne dit rien, observa simplement en silence un long moment, puis sourit. Ensuite, il alla trouver mes parents et leur dit :

« Mes chers donateurs, vous avez un fils au tempérament tout à fait spécial. Ce garçon possède une quiétude et une compassion rares. C'est une bonne graine, si elle est plantée au bon endroit, elle deviendra un grand arbre qui abritera beaucoup de gens. »

Après une pause, le moine ajouta :

« Je suis l'abbé du petit monastère sur la colline au bout du village. Si cela ne vous dérange pas, essayez de laisser l'enfant monter au monastère pour devenir un jeune novice, afin qu'il puisse se

rapprocher des écritures et nourrir ce cœur bienveillant. Peut-être est-ce là son chemin. »

Mes parents, qui croyaient eux-mêmes aux affinités prédestinées, furent très touchés par les paroles du moine et acceptèrent avec respect. C'est ainsi qu'à l'âge de dix ans, j'ai quitté ma famille et suivi ce moine au monastère. Il fut mon premier Maître, celui qui me donna le nom de Dharma Minh Tinh.

Les premières années au monastère, j'appris principalement les règles de la vie monastique, j'appris par cœur les sutras et je m'exerçai à la méditation assise. Mon jeune esprit ne pouvait pas encore comprendre tous les enseignements profonds, mais j'avais une quiétude innée et une capacité de concentration bien supérieure à celle des autres novices. Le Maître le remarqua, il ne se pressa pas de m'expliquer des philosophies complexes. Au lieu de cela, il utilisa patiemment les tâches quotidiennes comme balayer les feuilles ou porter de l'eau pour polir mon caractère et semer dans mon cœur les premières graines de la Loi de Bouddha.

À treize ans, lorsque mon esprit commença à s'épanouir, ces graines se développèrent vraiment. Je ne me contentais plus de réciter les sutras, je commençais à méditer sur leur signification. La souffrance des êtres, le cycle de la vie et de la mort, les enseignements du Maître

devinrent soudain vivants, éveillant en moi un désir ardent d'approfondir ma compréhension.

C'est à cette époque, entre treize et seize ans, que la bibliothèque du monastère devint mon univers. Le Maître, voyant que j'étais assez mature, m'autorisa à lire librement d'autres livres que les écritures bouddhistes. Au début, je me tournai vers les livres du confucianisme et du taoïsme dans l'espoir de mieux comprendre les principes qui régissent la société et l'univers.

Et puis, très naturellement, je fus attiré par les chroniques historiques, les récits de l'ascension et de la chute des dynasties. En lisant sur les guerres, je ne ressentais pas l'excitation d'un belliciste, mais une profonde tristesse. Il semblait y avoir quelque chose dans mes veines, un souvenir invisible, qui me rendait particulièrement sensible à la cruauté de la guerre. Cela me poussa à lire les anciens traités militaires.

Pour moi, à l'époque, l'art de la guerre n'était pas l'art de tuer, mais l'art de mettre fin aux tueries. Je compris que la guerre n'était pas seulement une affaire d'épées et de lances, mais aussi un duel d'intelligence et de cœurs. Je vis la correspondance merveilleuse entre les principes bouddhistes et la stratégie militaire : un bon général doit avoir un cœur compatissant pour ne pas massacrer inutilement, une sagesse pour connaître son ennemi et

soi-même, et une quiétude pour ne pas être troublé face aux événements, tout comme un pratiquant spirituel.

La combinaison de la sagesse de la Loi de Bouddha, de la profondeur du confucianisme et du taoïsme, et d'une compréhension naturelle de l'art de la guerre a forgé en moi une perception différente du monde. Mes frères moines me respectaient pour ma diligence et ma connaissance du bouddhisme, mais me trouvaient aussi un peu étrange, quand un jeune moine pouvait passer des heures à disposer une partie de Go, marmonnant des coups comme s'il calculait une formation de bataille.

Les années passèrent, et je fus nommé abbé d'un petit monastère tranquille situé dans la banlieue ouest de la capitale, Thăng Long. Le monastère était niché sur une colline basse, caché au milieu d'une bambouseraie verdoyante, un lieu idéal pour ceux qui cherchaient un endroit paisible pour se purifier de la poussière du monde. J'avais alors atteint la cinquantaine, mon esprit était presque aussi calme qu'un lac sans rides. Je pensais que le reste de ma vie s'écoulerait ainsi dans cette sérénité.

Mais le destin est imprévisible.

Un après-midi d'été, alors que je méditais sous l'arbre de la Bodhi dans la cour du monastère, un jeune visiteur arriva. Il était vêtu simplement comme un lettré, mais

son allure et son aura dégageaient une noblesse et une sagesse inhabituelles. Bien qu'il essayât de le dissimuler, je pouvais sentir en lui une aura impériale latente. Il n'était accompagné que d'un seul garde, également habillé en civil, qui attendait à la porte du monastère.

Le jeune visiteur joignit les mains et me salua avec une grande humilité. Il dit qu'au cours d'un voyage d'inspection, il avait vu la quiétude du monastère et était entré pour brûler un bâton d'encens et espérait recevoir quelques enseignements sur la Loi de Bouddha de la part du Maître. C'était le Prince Héritier Trần Khâm, qui deviendrait plus tard le sage Empereur Trần Nhân Tông.

J'invitai le jeune homme dans la salle de méditation et lui servis une tasse de thé au lotus. L'atmosphère était calme, seul le léger bruissement du vent dans les feuilles se faisait entendre. Notre conversation commença par les questions du Prince sur le « Cœur », sur la souffrance des êtres, sur le chemin vers l'éveil. Bien que jeune, ses questions étaient d'une grande profondeur, révélant une grande préoccupation pour le destin de son peuple et de l'humanité.

Je réalisai que ce n'était pas une personne ordinaire. C'était un futur Bodhisattva dans le corps d'un souverain. Voyant sa capacité innée et son cœur bienveillant, je n'hésitai pas à partager ce que j'avais compris.

Notre conversation dura des heures, passant naturellement de la voie de la libération du bouddhisme à l'art de gouverner du confucianisme. Le Prince demanda :

« Vénérable Maître, comment le peuple peut-il vivre dans l'abondance, le pays dans la paix, et éviter les affres de la guerre ? »

Je le regardai profondément dans les yeux et répondis lentement :

« Pour que le pays soit en paix, la racine doit être dans le cœur du peuple. Si le cœur du peuple est en paix, le pays sera stable. Pour que le cœur du peuple soit en paix, le souverain doit avoir un cœur compatissant, aimer le peuple comme ses propres enfants, placer l'intérêt du peuple au-dessus du sien. C'est cela, la "Bienveillance". Mais la bienveillance seule ne suffit pas. Pour protéger cette paix de l'invasion étrangère, le souverain doit aussi avoir la sagesse et la détermination. C'est cela, la "Sagesse" et le "Courage". »

Le Prince Héritier Trần Khâm réfléchit en silence, puis demanda de nouveau :

« Alors, la "Sagesse" et le "Courage" dans l'art de commander une armée et de protéger la nation, quel en est l'essentiel, selon le Maître ? »

À ce moment-là, je savais que le moment prédestiné était arrivé. Je ne parlai pas de tactiques spécifiques, mais j'esquissai quelques grands principes :

« L'art de la guerre a d'innombrables stratégies merveilleuses, mais elles se résument toutes à trois choses. Premièrement, se connaître soi-même et connaître son ennemi. Deuxièmement, gagner le cœur des soldats, pour que supérieurs et subalternes soient unis. Troisièmement, savoir comment le faible peut vaincre le fort, le peu nombreux peut vaincre le grand nombre, en utilisant le bon moment et le terrain pour compenser la force numérique. Mais par-dessus tout, le plus haut niveau de l'art militaire n'est pas de gagner chaque bataille, mais de gagner sans combattre, d'utiliser son prestige et sa vertu pour soumettre l'adversaire, ou si la force doit être utilisée, de mettre fin à la guerre le plus rapidement possible, avec le moins de pertes possible des deux côtés. C'est cela, le "Courage" du sage. »

À chaque mot que je prononçais, le Prince héritier écoutait attentivement, ses yeux brillant de

compréhension. Il ne posa plus de questions sur des stratagèmes spécifiques, mais je savais qu'il avait saisi l'esprit, l'essence même de l'art de commander. La rencontre de ce jour-là se termina au coucher du soleil. Le Prince Héritier Trần Khâm prit congé de moi, les yeux pleins de respect et de gratitude. Il promit de revenir pour d'autres enseignements.

Lorsque la silhouette du jeune Prince disparut derrière la bamboueraie, je restai seul dans la cour du monastère. Je sentis qu'un grand lien karmique venait d'être tissé. Un moine ermite et un futur roi. Je sentis vaguement que les connaissances en stratégie militaire que j'avais accumulées pendant tant d'années n'étaient peut-être pas pour moi seul. Peut-être attendaient-elles la bonne personne, le bon moment, pour être utilisées à une fin plus grande, une fin qui pourrait contribuer à protéger la paix de millions d'êtres sur cette terre.

La haine de Li Gang d'autrefois semblait être résolue par le destin d'une manière que même moi, à l'époque, ne pouvais pleinement comprendre.

Le Stratège Invisible – Au Service de la Nation

Comme promis, après notre première rencontre, le Prince Héritier Trần Khâm, et plus tard l'Empereur Trần Nhân Tông, continua de se rendre de temps en temps à mon petit monastère. Ses visites se déroulaient toujours en secret, sans faste ni fanfare, avec seulement quelques gardes de confiance. Il ne venait pas en tant que monarque, mais avec l'humilité d'un disciple du Dao, cherchant la quiétude et des conseils.

Nos discussions tournaient souvent autour de la Loi de Bouddha. Le jeune roi apportait les soucis du monde, le fardeau d'un homme tenant entre ses mains le destin de la nation, pour trouver un soulagement dans les enseignements sur l'impermanence, la compassion et la voie de la libération. Je pouvais voir clairement que, sous la robe impériale, se cachait une âme fortement tournée vers la porte de Bouddha. À chaque conversation, je ne me contentais pas d'expliquer les sutras, mais j'essayais aussi de semer dans son cœur les graines de l'éveil, d'une voie de transcendance encore plus élevée.

Lorsque la menace de l'empire Yuan-Mongol grandit, nos conversations commencèrent à inclure des sujets de politique nationale. Le roi ne me demandait pas quelle bataille mener ou où tendre une embuscade. Au lieu de cela, il posait des questions plus vastes.

Une fois, il demanda avec un air soucieux :

« Vénérable Maître, l'ennemi est aussi féroce qu'un tigre, nos troupes sont moins nombreuses, comment pouvons-nous préserver la nation ? »

Je ne répondis pas immédiatement, lui servant seulement une tasse de thé. Attendant que le parfum se diffuse, je dis lentement :

« Votre Majesté, la forteresse la plus solide n'est pas construite avec de la terre et de la pierre, mais avec le cœur du peuple. L'ennemi peut détruire une ville, mais il ne peut détruire la volonté du peuple. Je prie Votre Majesté d'alléger les charges du peuple, afin qu'il voie que la cour se soucie vraiment de lui, l'aime. Lorsque le peuple considérera les affaires de l'État comme les siennes, chaque citoyen deviendra un soldat, chaque village une forteresse. Alors, la force de notre pays sera comme une marée montante, qu'aucun ennemi ne pourra arrêter. »

Une autre fois, alors que le roi s'interrogeait sur l'emploi des hommes, au milieu des factions et des querelles au sein de la famille royale, je lui dis :

« Seul un grand océan peut contenir de grands navires. Le cœur d'un empereur doit être comme l'océan, capable d'accueillir cent fleuves. Les hommes de talent ne manquent pas dans le monde, mais leur volonté de servir le pays dépend du cœur

du souverain. Je prie Votre Majesté de mettre de côté les petites querelles, de ne juger que sur le talent et la loyauté pour les employer. En particulier, pour ceux qui détiennent le pouvoir militaire, Votre Majesté doit leur accorder une confiance totale, leur confier de lourdes responsabilités, sans méfiance. Lorsqu'un général part au combat sans se soucier de l'arrière, il peut alors se consacrer entièrement à la lutte contre l'ennemi. »

Je savais qu'à la cour se trouvait le Prince Hung Đạo, Trần Quốc Tuấn, un général d'un talent exceptionnel mais qui avait des désaccords latents avec la famille royale. Mes paroles, bien que ne le nommant pas directement, je savais qu'un roi aussi sage que Trần Nhân Tông les comprendrait. Et en effet, plus tard, le fait que le roi ait accordé sa confiance totale et le commandement suprême de l'armée au Prince Hung Đạo fut l'une des décisions les plus judicieuses, la clé des grandes victoires.

Je ne me suis jamais considéré comme un stratège. Je n'étais qu'un moine, qui, sur la base de ses lectures et de ses réflexions, donnait des conseils sur les grands principes. Je ne parlais pas de « technique », mais seulement de « voie ». Je n'ai pas élaboré de plan spécifique, mais j'ai essayé d'inspirer au roi une stratégie d'ensemble : se préparer à une longue résistance,

s'appuyer sur la force de tout le peuple, et mettre en œuvre la politique de la « terre brûlée » pour épuiser les forces de l'armée d'invasion qui n'était pas habituée au climat.

Après chaque visite du roi, je retournais à ma vie paisible, récitant les sutras et méditant jour après jour. Je ne demandais pas de nouvelles de la guerre, ni n'espérais de reconnaissance. Mon rôle était simplement d'être une oreille attentive, une source d'inspiration, un soutien spirituel silencieux pour le jeune roi dans les moments les plus difficiles de la nation. Ma modeste contribution, s'il y en eut une, n'était qu'une goutte d'eau dans l'océan de patriotisme et de volonté indomptable de tout le peuple et de l'armée des Trần.

De nombreuses années plus tard, après avoir mené le peuple à vaincre par deux fois les armées Yuan-Mongoles et avoir bâti une nation paisible et prospère, le Roi Trần Nhân Tông vint me voir une nouvelle fois. Cette fois, il ne venait pas pour les affaires de l'État, mais pour exprimer une détermination qui avait mûri.

À cette époque, le roi était encore très jeune, à peine trente-cinq ans, mais son regard n'était plus chargé des soucis du monde, il brillait d'une sérénité et d'une grande aspiration. Il me dit qu'il avait accompli son devoir envers la nation et ses ancêtres, et que le moment était venu pour lui de suivre son propre chemin – le

chemin de la vie monastique. Il me proposa de le prendre comme disciple, pour le guider sur la voie de la libération.

J'étais profondément admiratif de la grande aspiration du roi. Qu'un homme au sommet de la gloire puisse tout abandonner pour chercher la vérité est une chose extrêmement rare. Cependant, j'ai humblement décliné. J'ai dit que ma propre cultivation était encore superficielle, et que je n'osais pas être le maître d'un empereur ayant une affinité si profonde avec la Loi de Bouddha.

Voyant que la volonté du roi était ferme, j'ai sincèrement partagé quelques-unes de mes pensées :

« Votre Majesté, que vous ayez la grande aspiration de transcender le monde est une grande bénédiction. Se rendre en Chine pour retrouver les origines de l'école Chan, ou faire un pèlerinage en Inde, la terre de Bouddha, pour apprendre les enseignements originaux, sont des vœux d'une noblesse infinie. »

Je m'arrêtai un instant, puis poursuivis d'une voix grave et chaleureuse :

« Cependant, humble moine que je suis, je pense que les dix mille méthodes de cultivation se

résumant toutes au mot "Cœur". Où se trouve le corps importe moins que la direction où se tourne le cœur. La terre de Bouddha n'est pas seulement en Inde lointaine, elle est aussi dans le cœur de chacun. Les anciens disaient : "À trois pieds au-dessus de nos têtes se trouvent des Divinités". Tant que nous cultivons avec sincérité et respectons les préceptes, où que nous soyons, les Bouddhas et les Bodhisattvas verront tout et nous accorderont leur bénédiction. »

« C'est aussi le chemin que j'ai moi-même suivi et chéri pendant toutes ces années d'ermitage en ce lieu. Je crois que Votre Majesté peut se rendre sur le mont sacré Yên Tử dans notre pays du Sud, ou en tout autre lieu de ce monde. L'endroit qui apaisera le cœur de Votre Majesté, l'endroit qui aidera Votre Majesté à cultiver avec diligence, cet endroit sera votre lieu de pratique. Quant au chemin à suivre, je prie Votre Majesté de laisser faire le destin. »

Le Roi Trần Nhân Tông resta silencieux un long moment, son regard s'illuminant d'une profonde compréhension. Il me remercia les mains jointes, sans rien ajouter, mais je savais qu'il avait trouvé sa propre réponse.

Peu de temps après, il céda le trône au Prince Héritier et devint Empereur Retraité. Et quelques années plus tard,

une fois les affaires de la cour stabilisées, il se rendit véritablement sur le mont Yên Tử, entamant un grand voyage de cultivation, fondant l'École Chan de la Forêt de Bambous (Trúc Lâm), et devenant l'une des plus belles figures, un symbole éternel du bouddhisme vietnamien.

Pour moi, avoir été témoin et avoir contribué, même modestement, au parcours d'un tel roi-bouddha fut une immense bénédiction. Je n'aurais jamais pensé que les conseils d'un moine ermite pourraient contribuer à la défense de la nation, puis guider un roi vers la voie de Bouddha. Tout semblait être l'arrangement du destin.

Atteinte du Dao et Éveil à la Causalité

Après que le Roi Trần Nhân Tông se fut retiré sur le mont Yên Tử, ma vie retourna à sa quiétude originelle. Les discussions sur les affaires de l'État n'eurent plus lieu, remplacées par de longues années consacrées à la pratique spirituelle. Ayant traversé les vicissitudes du temps, ayant été témoin d'événements majeurs, mon esprit devint encore plus calme. Je n'étais plus agité par mes connaissances en stratégie militaire ou en affaires du monde, mais j'utilisais cette compréhension même pour

contempler plus profondément la nature de la souffrance, de la vie et de la mort, et du cycle de la réincarnation.

Je poursuivis mon chemin de cultivation en silence. Jour après jour, je continuais de réciter les sutras, de méditer, de travailler. Je ne cherchais pas les pouvoirs divins, n'espérais pas développer des capacités extraordinaires. Mon seul but était de purifier complètement la poussière restante dans ma conscience, pour atteindre une clarté et une quiétude absolues.

Le temps passa, mes cheveux étaient devenus blancs comme le givre. À près de soixante-dix ans, je sentis que ma cultivation avait atteint un nouveau niveau. Mon corps était peut-être vieux et faible, mais mon esprit était d'une clarté immense.

Une nuit calme et silencieuse, alors que j'étais en profonde méditation, mon œil céleste s'ouvrit soudainement.

À cet instant, je vis clairement ma vie antérieure : le serment de vengeance du guerrier Li Gang d'autrefois était l'affinité prédestinée qui avait permis au moine Chan Minh Tinh d'utiliser sa sagesse pour aider un peuple à lutter contre un ennemi commun. La dette de haine n'avait pas été remboursée par l'épée, mais avait été résolue par la voie de la sagesse et de la compassion. Toutes les injustices, toutes les dettes karmiques

d'innombrables vies se dissipèrent comme de la fumée, mon esprit devint complètement vide, serein et libre.

Les dernières années de ma vie, je les ai vécues dans une tranquillité absolue. Un matin, après avoir récité mon dernier sutra, j'ai appelé mes disciples, leur ai donné quelques dernières instructions, puis je me suis assis en position du lotus complet et me suis éteint paisiblement.

Le serment de Li Gang avait été accompli. L'affinité avec la dynastie Trần était terminée. Et le voyage du moine Chan Minh Tinh était également arrivé à son terme, pour commencer un nouveau voyage dans le cycle de la réincarnation.

* * *

**CHAPITRE 12 :
CONSEILLER AU
DÉPARTEMENT D'ÉTAT
AMÉRICAIN**

(Cette fois, le souvenir de River n'est plus fait de la brume des monastères Chan ou de la lumière de civilisations perdues. Il a une autre couleur, un gris froid des couloirs du pouvoir, des cartes stratégiques et de la fumée de cigare. C'est un monde régi par la raison, par les calculs géopolitiques, un monde où la spiritualité ne semble pas avoir sa place, mais où le destin et le karma opèrent silencieusement selon leurs propres lois.)

Cette vie-ci est très récente, si proche que je peux encore sentir l'atmosphère étouffante des salles de réunion secrètes de Washington D.C. au milieu du XXe siècle. Dans cette vie, j'étais Freder Rein, un diplomate, un conseiller politique au Département d'État américain.

C'est une vie où je n'étais pas un pratiquant spirituel d'une quelconque discipline. J'étais un analyste politique, et mes pensées, mes décisions, étaient entièrement basées sur ce que j'avais appris, sur l'expérience que j'avais accumulée, du point de vue d'un homme politique de l'époque.

Je suis né dans une famille d'intellectuels et j'ai très tôt manifesté une passion pour les affaires internationales. Après avoir obtenu mon diplôme de prestigieuses universités, j'ai rejoint le Département d'État à la fin des années 1930. Les premières années de ma carrière m'ont mené à travers l'Europe, où j'ai été témoin de la montée

du fascisme, de la cruauté de la Seconde Guerre mondiale, et des premiers calculs qui annonçaient une nouvelle confrontation. Mes années de travail à Vienne et à Moscou après la guerre m'ont permis de comprendre en profondeur la pensée et la stratégie du bloc communiste.

Lorsque les feux de la Guerre Froide se sont allumés en Asie, j'ai été nommé ambassadeur des États-Unis au Sud-Vietnam. Ce fut un mandat plein de défis. J'ai vécu à Saigon, j'ai respiré son air chaud et humide, j'ai été témoin de la complexité d'une société qui tentait de se définir après des décennies de guerre. J'ai été en contact avec des politiciens, des généraux, et aussi des gens ordinaires. Ce sont ces expériences directes qui m'ont donné une perspective différente, une compréhension que les rapports arides envoyés à Washington ne pourraient jamais entièrement décrire. Après mon mandat d'ambassadeur, je suis retourné aux États-Unis pour occuper le poste de Conseiller principal au Département d'État, spécialisé dans les questions de politique étrangère.

C'était dans les années 1950 et 1960, et tout Washington était enveloppé dans l'ombre de la « Théorie des dominos ». La peur de la propagation du communisme en Asie du Sud-Est était une réalité, et elle dictait presque toutes les décisions politiques.

Je comprenais parfaitement cette menace. Je n'étais ni un rêveur ni un naïf en politique. Mais mon expérience en Europe, et surtout au Vietnam, m'avait convaincu que l'application mécanique de cette théorie à un pays à la culture et à l'histoire aussi complexes que le Vietnam serait une erreur fatale.

Lors des réunions de haut niveau, au milieu des voix belliqueuses des généraux et des politiciens du camp des « faucons », j'étais souvent une voix discordante. Je soutenais que la force ne pouvait être une solution durable. Le fait que nous déversons de l'argent, des armes, et même la vie de soldats américains pour soutenir un gouvernement qui n'avait pas encore le soutien solide de son propre peuple, ne serait que construire un château de sable. Cette guerre, si elle avait lieu, ne serait pas seulement une guerre entre deux idéologies, communiste et capitaliste, mais aussi une guerre de nationalisme. Et l'histoire a montré qu'aucune grande puissance ne peut vaincre le nationalisme d'un peuple résilient.

Ce qui était étrange, c'est que chaque fois que je pensais au Vietnam, une préoccupation particulière, un remords indescriptible s'éveillait en moi. À l'époque, je pensais simplement que c'était l'attachement d'un diplomate à la terre où il avait servi. Je ne pouvais pas expliquer pourquoi je ressentais une telle tristesse à l'idée que les bombes dévasteraient davantage cette terre, que son

peuple devrait endurer plus de souffrances. Je savais seulement, par intuition d'analyste et par un sentiment vague venu du plus profond de mon être, qu'une intervention militaire à grande échelle au Vietnam serait une catastrophe pour toutes les parties concernées.

Et j'ai essayé, avec toutes mes connaissances et mon expérience, de lancer ces avertissements, tout en sachant que ma voix n'était qu'une minorité au milieu d'une tempête belliciste qui ne cessait de grandir.

Une Voix Discordante au Milieu de la Tempête des « Faucons »

Alors que les États-Unis s'enlisaient de plus en plus profondément dans le borbier de l'Asie du Sud-Est, mon bureau au Département d'État devint le lieu de naissance d'analyses et de rapports qui, je le savais, allaient à contre-courant. Je ne m'opposais pas ouvertement ; ce n'est pas ainsi que l'on travaille dans la diplomatie. Au lieu de cela, je persistais à présenter mes évaluations lors de réunions internes et par le biais de documents officiels, dans l'espoir que la raison l'emporterait.

J'analysais que le Vietnam, tout comme la péninsule coréenne auparavant, devenait progressivement un « champ de bataille par procuration » pour la confrontation mondiale entre nous et l'Union soviétique. C'est nous et eux qui transformions ces pays en échiquiers, et les populations locales en étaient les pions qui subissaient toutes les souffrances. J'insistais sur le fait qu'une intervention militaire ne ferait que jeter de l'huile sur le feu, transformant une guerre civile à connotation idéologique en une guerre de résistance contre l'envahisseur étranger, ce qui ne ferait que renforcer la puissance et la légitimité de notre adversaire.

Dans une analyse, j'ai consacré de nombreuses pages à parler des deux figures centrales du conflit : Ngô Đình Diệm au Sud et Hồ Chí Minh au Nord. Mettant de côté le prisme conflictuel de la Guerre Froide, j'ai essayé de les voir comme des dirigeants nationalistes. Je voyais chez eux une aspiration commune à un Vietnam indépendant, unifié et respecté sur la scène internationale. La différence fatale résidait dans la voie qu'ils avaient choisie – d'un côté, un nationalisme pro-occidental, de l'autre, le communisme.

Et ce qui rendait la situation encore plus amèrement ironique, c'est que nous n'avions pas toujours été considérés comme des ennemis. J'ai rappelé dans mes rapports que les experts de l'OSS, le prédécesseur de la CIA, avaient collaboré avec M. Hồ Chí Minh et ses forces

pour lutter contre le fascisme japonais pendant la Seconde Guerre mondiale. Il y eut une période où les dirigeants du Việt Minh avaient de la sympathie pour les Américains, nous voyant comme un symbole de liberté et d'anticolonialisme. Mieux encore, après 1945, M. Hồ Chí Minh a écrit à plusieurs reprises au président Truman, exprimant son désir de voir les États-Unis reconnaître l'indépendance du Vietnam et établir des relations de coopération.

Mais ces lettres sont restées sans réponse. En raison du contexte de la Guerre Froide et de la nécessité de conserver la France comme un allié clé en Europe contre l'Union soviétique, Washington a choisi d'ignorer ces offres et de se ranger du côté des Français.

Pendant les longues nuits à Washington, je me tourmentais souvent avec des questions sans réponse. J'ai écrit dans mes mémos que l'histoire aurait peut-être pu prendre une direction complètement différente. Si, entre 1945 et 1954, les États-Unis n'avaient pas choisi de soutenir la France, mais avaient plutôt joué un rôle neutre, ou mieux encore, s'étaient portés médiateurs entre la France et le Việt Minh ? Si nous avions eu la vision du Plan Marshall pour aider le Vietnam à se reconstruire et à bâtir une économie libre, comme nous l'avons fait avec le Japon ou la Corée du Sud, la situation d'aujourd'hui serait-elle différente ?

Bien sûr, mes collègues auraient soutenu que la charge de la preuve incombait à Hồ Chí Minh. Mais j'ai aussi posé l'hypothèse inverse : s'il avait été assez avisé pour déclarer publiquement que sa voie était purement celle de la libération nationale, qu'il ne suivrait pas le camp communiste, Washington l'aurait-il cru ? Ou bien la paranoïa et la peur du communisme étaient-elles alors si grandes que quiconque avait un lien, même superficiel, avec Moscou ou Pékin, était considéré comme un ennemi impardonnable ?

Je crains que nous ne leur ayons laissé aucun autre choix. Nous avons claqué la porte de la diplomatie, et nous nous étonnons maintenant qu'ils aient franchi une autre porte qui leur était déjà ouverte, celle de la Chine et de l'Union soviétique.

Et maintenant, aux yeux d'un simple soldat ou paysan du Nord, l'image de l'Amérique était complètement assimilée à celle de l'empire français. Ils étaient endoctrinés et croyaient que nous n'étions qu'une nouvelle forme de puissance coloniale, sans pouvoir comprendre nos calculs complexes sur la théorie des dominos ou l'équilibre mondial des puissances.

De plus, la victoire de Điện Biên Phủ avait engendré une fierté nationale poussée à son paroxysme. Ils avaient vaincu une grande puissance militaire européenne, et dans leur esprit, ils croyaient que sous la direction du

Parti, aucun ennemi n'était invincible. C'est cette mentalité de confiance, confinant à la suffisance, qui les a rendus intrépides face à la puissance américaine. Ils nous regardaient, non pas comme un petit pays regarde une superpuissance, mais comme un peuple qui avait déjà vaincu un « envahisseur » et était prêt à le refaire.

Lorsque le nationalisme et l'idéologie fusionnent, ils créent une force que nous ne pouvons en aucun cas sous-estimer. L'envoi de troupes américaines ne ferait que renforcer leur propagande et nous transformerait en ennemi direct aux yeux de tout un peuple dont nous aurions pu être les amis.

Témoin de l'Enlissement et Efforts Inlassables

Le temps passa, et mes analyses, ces avertissements balayés d'un revers de main dans les salles de réunion feutrées, se sont douloureusement matérialisés dans les journaux télévisés du soir. Année après année, l'Amérique s'enfonçait plus profondément dans la guerre. Les chiffres que j'avais autrefois prévus sur le papier devenaient des titres froids dans la presse : le nombre de soldats américains au Vietnam dépassait les cent mille, puis trois cent mille, puis un demi-million. Le nombre de

victimes augmentait également selon une courbe presque verticale.

Des noms étrangers comme Khe Sanh, l'Offensive du Têt, ou la colline de Hamburger Hill sont soudain devenus un cauchemar dans chaque foyer américain. Le mouvement pacifiste, d'abord constitué de petits groupes isolés, a explosé en manifestations massives rassemblant des dizaines de milliers de personnes. La division au sein de la société américaine s'est approfondie. Tout s'est déroulé exactement comme, et même pire, que ce que j'avais prédit.

Mais ce n'était pas une victoire de la raison. C'était une tragédie. Un lourd sentiment de remords a enveloppé les dernières années de ma carrière. Je me sentais impuissant à regarder cette énorme machine de guerre, une fois lancée, écraser tous les efforts diplomatiques, toutes les possibilités de réconciliation. Je lisais les rapports de pertes, non pas comme un analyste, mais comme un être humain voyant les noms des fils, des maris, des pères de quelqu'un.

Chaque nouvelle d'un village bombardé, chaque image d'un jeune soldat épuisé à la télévision, était comme un couteau qui se tordait dans ma conscience. Je me sentais en partie responsable, non pas d'avoir causé la guerre, mais de n'avoir pas eu assez de force, assez d'influence pour l'empêcher. Ce sentiment de remords particulier

concernant la terre du Vietnam devenait de plus en plus clair, même si je ne pouvais toujours pas le nommer avec précision.

Même lorsque la situation était devenue désespérée, je n'ai pas abandonné. Dans le cadre de mes fonctions, j'ai continué à promouvoir des canaux de communication secrets, à la recherche de la moindre lueur d'espoir pour une solution négociée. J'ai soutenu que, même si nous ne pouvions pas gagner sur le champ de bataille, nous devons trouver un moyen de nous retirer avec honneur, et que cela ne pouvait être réalisé que par la voie diplomatique.

En 1968, sentant que j'avais atteint les limites de ce que je pouvais faire au sein de l'appareil gouvernemental, j'ai officiellement demandé ma retraite. Mais prendre sa retraite ne signifiait pas cesser de s'en préoccuper. L'habitude de dizaines d'années de travail dans la diplomatie, l'inquiétude concernant la guerre, ne pouvaient être effacées.

Pendant les trois dernières années de ma vie, de 1968 à 1971, je passais encore souvent du temps dans mon bureau, à écrire des lettres, des analyses personnelles que j'envoyais à d'anciens collègues encore en poste au Département d'État. Je continuais à suggérer des solutions, à analyser les changements dans la situation politique mondiale, et à leur rappeler sans cesse le prix

exorbitant de la guerre. Ces efforts n'étaient probablement que des cailloux jetés dans un grand fleuve ; ils créaient quelques ondulations puis coulaient, incapables de changer le cours du courant.

Freder Rein est décédé en 1971, alors que son vœu d'une paix pour le Vietnam et d'un retrait honorable pour les États-Unis restait un rêve lointain et inachevé.

...

Cette vie fut une vie remplie de calculs politiques, de tensions et aussi de chagrins silencieux. Moi, dans la peau de Freder Rein, j'ai essayé de faire ce que je croyais juste, j'ai essayé d'empêcher une guerre dont je prévoyais qu'elle apporterait beaucoup de souffrances. Mais la force d'un seul homme est bien trop faible face à une machine de guerre déjà en marche, face aux préjugés et aux peurs de toute une époque.

En y repensant, je ressens encore l'atmosphère suffocante de Washington D.C. de ces années-là, et aussi l'image de ces jeunes soldats qui ont dû partir. Ce qui est étrange, c'est que j'ai toujours eu un intérêt particulier pour le Vietnam, une tristesse que je ne comprenais pas à l'époque. Je savais seulement que je ne voulais pas voir plus de sang versé sur cette terre, un sentiment bien plus puissant qu'une simple analyse politique.

Maintenant, en connaissant mes vies antérieures, comme celle du moine Minh Tinh au Đại Việt, et aussi le fait d'avoir été « par hasard » nommé ambassadeur là-bas, je commence à peine à comprendre. Peut-être que des sentiments, des affinités prédestinées de temps très anciens m'ont influencé en silence. Bien que n'étant plus un pratiquant dans la vie de Freder Rein, peut-être qu'un peu de la compassion des vies précédentes subsistait encore, se transformant en un cas de conscience, une impulsion à parler pour la paix.

Et je réalise aussi que, quel que soit le rôle, qu'il s'agisse d'un moine ermite ou d'un conseiller politique au cœur du pouvoir, il est tout aussi important de garder sa conscience et de s'efforcer de faire le bien. Le Falun Dafa m'a enseigné que tout a une cause et un effet, et que la meilleure chose que nous puissions faire est d'agir selon Authenticité-Bienveillance-Tolérance en toutes circonstances.

* * *

CHAPITRE 13 : LE ROI- SEIGNEUR D'UN ROYAUME CÉLESTE

(Cette fois, la voix de River est complètement différente. Ce n'est plus le calme méditatif d'un moine Chan, ni le tourment

d'un diplomate. La voix du jeune garçon est cristalline, mais empreinte d'une majesté et d'une splendeur telles qu'il ne semble pas raconter un souvenir, mais plutôt retourner à son essence primordiale. C'est l'histoire des origines, et aussi la réponse à tout.)

Toutes les vies que j'ai racontées, avec le recul, ne sont que des pièces de théâtre, des étapes isolées. Chaque rôle, chaque expérience, que ce soit celle d'un dieu, d'un général, d'un artiste ou d'un animal, tout n'était qu'une préparation, une trempe au service d'un but plus profond, d'une mission liée à mon origine véritable.

Et la vérité sur cette origine, ce que j'ai pu voir, est la pièce finale et la plus importante du puzzle, expliquant pourquoi j'ai eu ces expériences extraordinaires et le but de toutes ces réincarnations.

J'ai été le Roi-Seigneur d'un Royaume Céleste immensément vaste et magnifique, situé à un niveau extrêmement élevé, où la matière est totalement différente de celle du monde humain. Dans le royaume que j'ai vu, mon titre était le Roi du Paysage Céleste.

Là-bas, il n'y a pas de soleil comme ici. Mon monde tout entier était illuminé par l'aura qui émanait de moi-même – du Roi-Seigneur. Cette lumière était chaude, pure, et

nourrissait tous les êtres. L'architecture des palais et des temples était façonnée à partir de matériaux que, si l'on devait les décrire avec le langage humain, on pourrait tout au plus qualifier de jades précieux ou de cristaux, mais leur essence était complètement différente. C'étaient des substances de haut niveau, portant en elles la vie et l'énergie, émettant d'elles-mêmes une lumière magique, qui se métamorphosait en d'innombrables couleurs au gré de mes pensées.

Les arbres et les fleurs y arboraient des couleurs si somptueuses que le langage terrestre ne pourrait jamais les décrire. Ils n'étaient pas simplement verts, rouges ou jaunes, mais des rubans de couleurs vivantes, qui se transformaient et se fondaient les unes dans les autres. Ils avaient une conscience spirituelle ; chaque feuille, chaque fleur pouvait ressentir et chanter des mélodies merveilleuses au gré du vent. Les bêtes spirituelles étaient aussi d'une beauté et d'une douceur infinies, elles pouvaient comprendre et converser avec les autres êtres. Même les rochers, les montagnes n'étaient pas des objets inertes, ils avaient aussi une vie, capables de produire des sons graves et puissants comme l'écho de l'univers. Les êtres de mon Royaume Céleste étaient innombrables, incluant des Divinités, des Immortels, des Bodhisattvas, des Arhats, et une myriade d'autres formes de vie que l'imagination humaine ne pourrait jamais atteindre. Tous vivaient dans une harmonie et une félicité absolues sous

ma direction et ma protection, se conformant aux Principes de la Loi de ce niveau de l'univers.

Mais l'univers aussi a sa loi de formation, stabilité, dégénérescence et destruction. Après des temps infinis, j'ai commencé à percevoir des signes de déclin, non seulement dans mon propre Royaume Céleste mais aussi dans les mondes voisins. Les êtres n'étaient plus aussi purs qu'à l'origine, la matière commençait à se déformer, la Loi de l'ancien univers touchait à sa fin. En voyant mon monde sombrer peu à peu dans la destruction, en voyant les myriades d'êtres que j'avais la responsabilité de protéger faire face au danger d'être éliminés, mon cœur était empli d'une douleur et d'une anxiété immenses.

C'est à ce moment précis qu'un Seigneur Bouddha suprême, le Créateur, est apparu à travers les niveaux de l'univers. Il apporta avec Lui la lumière de l'espoir et une solution sans précédent : Il descendrait personnellement dans le monde humain pendant l'Ère de la Fin de la Loi pour rectifier la Loi de l'univers tout entier, tout recréer et sauver tous les êtres. Moi, ainsi que de très nombreux autres Rois-Seigneurs d'autres Royaumes Célestes, avons eu l'affinité prédestinée de rencontrer le Créateur, une chance attendue depuis des temps immémoriaux.

Comprenant que c'était le seul espoir pour mon monde et mes êtres, je n'ai pas hésité un seul instant et j'ai fait un

serment sacré et respectueux envers Lui. Ce serment résonne encore dans mon esprit jusqu'à ce jour :

« Je fais le vœu de renoncer à mon trône de Roi-Seigneur, pour Vous suivre et descendre dans le monde des mortels. Je demande à me réincarner en être humain, et j'attendrai le moment où Vous propagerez officiellement le grand Dafa de la Rectification de la Loi de l'univers. Alors, je viendrai pour cultiver et aider le Maître dans la Rectification de la Loi. »

Avant de partir, j'ai laissé au centre de mon Royaume Céleste une sphère de lumière magique, invisiblement connectée à mon esprit primordial. Quand je faisais le bien, cette sphère brillait ; quand je faisais le mal, elle s'assombrissait. Elle était l'espoir, le phare que les êtres de mon monde suivraient du regard, attendant le jour où j'accomplirais mon serment.

Ce serment sacré fut attesté par toutes les Divinités. À partir de cet instant, mon destin fut redéfini, lié au destin de l'univers tout entier durant la période de la Rectification de la Loi. Et cette sphère d'espoir commença son long, très long voyage, veillant sur son Roi-Seigneur alors qu'il s'engageait sur le chemin périlleux de la descente dans le monde.

Le Long Voyage de la Descente

Mettre de côté mon statut de Roi-Seigneur n'était pas une perte, mais un voyage délibéré, initié par une compassion et une responsabilité infinies envers mes êtres. Ce n'était pas comme retirer une couronne, mais plutôt comme un chef de famille qui doit temporairement quitter sa patrie glorieuse et ses proches, pour entrer courageusement dans un monde étranger, plein d'illusions et de souffrances, dans le seul but de trouver le remède qui sauvera tout le monde.

Ce voyage vers le bas fut interminable. Et ce n'est qu'en le regardant maintenant avec mon œil céleste que j'en comprends la nature : c'était une succession d'arrangements pleins de sagesse, et non un voyage aléatoire.

Et il y a une chose que je vois très clairement maintenant : à chaque étape de ce chemin, je n'étais pas dans un état de conscience me permettant de « m'en remettre » ou de choisir quoi que ce soit. Une fois descendu à un certain niveau, mon esprit primordial était entièrement contrôlé et arrangé par les Divinités d'un niveau supérieur. En se basant sur les affinités karmiques bonnes et mauvaises que j'avais nouées, sur les lois contraignantes de l'univers et sur la mission ultime de mon serment, ce sont Elles qui

me plaçaient dans un nouveau « rôle ». Bien sûr, en jouant ce rôle, je n'en étais absolument pas conscient.

Et c'est aussi une loi immuable de l'univers que je ne comprends que maintenant : lorsqu'on descend d'un niveau supérieur à un niveau inférieur, la sagesse et les souvenirs du royaume supérieur sont scellés. Je ne pouvais plus regarder vers le haut, mais seulement voir les royaumes de mon niveau ou inférieurs. Par exemple, lorsque je suis descendu d'un niveau très élevé à un royaume divin, je suis vraiment devenu une Divinité de cet endroit, avec une puissance et une conscience équivalentes à celles des autres Divinités de ce niveau. Et dans ma perception de l'époque, je croyais, avec les autres Divinités de ce niveau, que notre monde était grandiose, allant même jusqu'à m'imaginer à tort que c'était le plus haut des royaumes.

Ce scellement et cet affaiblissement étaient la condition sine qua non pour que je puisse exister selon les lois de ce niveau sans en briser l'équilibre. C'est ainsi que j'ai revêtu couche après couche de l'illusion, oubliant ma véritable origine, ne conservant qu'un lien invisible et des plus ténus avec le serment d'antan, pour descendre pas à pas, de plus en plus près du monde humain.

Au cours des vies de ce voyage de descente, j'ai noué de nombreuses affinités prédestinées, bonnes comme mauvaises. Il y a des êtres que j'ai rencontrés et qui sont

devenus mes amis, ma famille. Il y a des êtres à qui j'ai involontairement causé du tort, créant des dettes que je savais devoir rembourser. Toutes ces relations ont été enregistrées, devenant les fils karmiques qui régiraient plus tard mes relations dans le monde humain.

Au cours de ce voyage, je n'étais pas seul non plus. J'ai aussi rencontré des Rois-Seigneurs, des Seigneurs d'autres mondes, qui avaient également fait un serment similaire au Créateur et qui étaient aussi en chemin pour descendre. Nous ne nous reconnaissons peut-être pas clairement, car notre sagesse était grandement scellée, mais nos esprits primordiaux se sentaient mutuellement. Parfois, ce n'était qu'un regard échangé, un sentiment de familiarité indescriptible, une sympathie silencieuse entre ceux qui partageaient la même grande mission. Nous savions que nous nous retrouverions à la destination finale.

Finalement, après avoir traversé un nombre incalculable de mondes, d'innombrables niveaux de cieux, mon esprit primordial est descendu au plus bas niveau de l'univers – les Trois Mondes. Et puis, j'ai franchi la dernière porte, la porte menant au monde des mortels. C'est à ce moment que le scellement fut le plus complet. Tout ce qui restait d'un Roi, tous les souvenirs du Royaume Céleste, du serment, fut verrouillé. J'étais devenu un être complètement perdu dans l'illusion, soumis aux lois de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort,

et au cycle douloureux de la réincarnation comme tous les autres êtres, pour commencer à jouer mes « rôles » au sein des Trois Mondes.

Ma première vie humaine sur Terre, comme je l'ai raconté, se déroula à l'époque d'une civilisation préhistorique, il y a cent millions d'années. Je suis devenu Arion, un général puissant, et dans l'illusion de la gloire et du profit, j'ai commis un péché monstrueux en m'opposant au Dafa qui était alors transmis.

Ce fut le début de mes milliers de réincarnations dans le monde humain.

Mille Vies de Réincarnation et l'Affinité de cette Vie

Après avoir connu des milliers de réincarnations dans le monde humain, j'ai revêtu d'innombrables costumes, joué d'innombrables rôles. J'ai été un prince de l'océan azur, un Dieu du mont Changbai, un stratège caché derrière des empereurs, une artisane sur une planète lointaine, et même un conseiller diplomatique dans le monde moderne. Les douze vies que j'ai racontées ne sont que quelques images fugaces d'un film sans fin, quelques empreintes sur un chemin de dix mille lieues.

Il y a eu des vies où j'ai vécu dans la richesse et l'honneur, mais où mon cœur s'est égaré dans le désir et le pouvoir. Il y a eu des vies où j'ai vécu dans une pauvreté extrême, mais où j'ai su préserver ma bonté et ma patience. J'ai été homme, j'ai été femme, j'ai été blanc, jaune, noir. J'ai connu la joie des retrouvailles et la douleur de la séparation, j'ai goûté à la douceur de la bienveillance et à l'amertume de la trahison. Chaque vie, chaque rôle, était un arrangement, une occasion pour moi de nouer des liens avec les êtres, de forger mon caractère, et surtout, d'attendre. D'attendre le moment où le serment d'autrefois serait accompli.

Et puis, après toutes ces vicissitudes, dans cette vie-ci, le serment s'est accompli.

Selon l'arrangement du Maître, je me suis réincarné aux États-Unis, dans une famille où mes deux parents sont des pratiquants de Falun Dafa. Je suis né en 2015, et cette année (2025), j'ai tout juste dix ans. Cet arrangement n'est pas un hasard. Avec mon œil céleste, je vois les liens profonds qui nous unissent depuis longtemps. Ma mère dans cette vie, je l'avais déjà rencontrée et j'avais noué une affinité avec elle au cours d'une vie lors de mon voyage de descente. Quant à mon père, nous avons été des frères proches dans une vie il y a seulement trois vies, traversant ensemble les épreuves. Ce sont ces fils prédestinés qui nous ont réunis, pour que nous puissions obtenir Dafa ensemble dans cette vie.

Dès mon plus jeune âge, mes parents m'ont fait écouter les enseignements de la Loi et ont pratiqué les exercices avec moi. L'énergie pure de Dafa a purifié mon corps et mon esprit, brisant peu à peu les sceaux qui avaient verrouillé ma sagesse pendant d'innombrables vies. À l'âge de cinq ans, alors que je méditais, mon œil céleste s'est soudain ouvert avec une grande clarté. Les souvenirs de mes vies antérieures, les scènes d'autres dimensions sont apparus devant mes yeux comme un film vivant.

Mes parents n'ont pas été trop surpris par ce que je leur racontais. Ils m'ont seulement dit avec douceur que ce que je voyais était pour que je croie davantage en la cultivation, et non pour me vanter ou me montrer. Mon père a dit que la capacité de voir d'autres dimensions ne représentait pas un niveau de cultivation élevé ou bas, mais que le plus important était de cultiver véritablement son cœur selon les principes d'Authenticité-Bienveillance-Tolérance. Les paroles de mon père m'ont aidé à comprendre ma responsabilité, que je devais utiliser ce que je voyais pour me rappeler d'être encore plus diligent.

Vision Actuelle et Message

Avec mon œil céleste, je vois que le processus de Rectification de la Loi par le Créateur arrive à ses dernières étapes, le temps est vraiment compté. Lorsque j'ai commencé à cultiver véritablement le Falun Dafa, une scène magnifique est apparue dans ma méditation. J'ai vu mon Royaume Céleste au loin, et la sphère de lumière que j'avais laissée au centre de ce monde autrefois, après tant de vicissitudes, après des moments où elle semblait s'être estompée, brillait maintenant soudainement d'un éclat sans précédent ! Cette lumière portait l'énergie de Dafa, resplendissante et pure, illuminant tout mon Royaume Céleste, dissipant les sombres nuages de l'ère de la destruction. Les êtres de mon monde, ceux qui avaient attendu pendant d'innombrables années, étaient tous en liesse, exultant. Ils savaient que leur Roi-Seigneur avait retrouvé le chemin du retour, qu'il était en train d'accomplir le serment d'antan.

Je réalise aussi que de nombreux Rois-Seigneurs qui avaient fait le même serment que moi autrefois sont maintenant aussi dans ce monde. Plus d'une dizaine d'entre eux, tous sont actuellement des disciples de Falun Dafa, accomplissant discrètement leur mission aux quatre coins du monde. Une grande partie d'entre eux se trouve en Chine, faisant face à des épreuves extrêmement dures pour protéger leur foi et sauver les êtres.

J'ai vu une chose encore plus étonnante. Dans la perception des Divinités, les Trois Mondes ont toujours été l'endroit le plus bas et le plus impur de l'univers. Plus effrayant encore, c'est une « voie de la mort » – une route à sens unique vers le bas. Depuis d'innombrables vies, aucun être n'a jamais pu remonter par ses propres moyens. Une fois tombés ici, ils sont éternellement perdus dans le cycle douloureux de la réincarnation, créant sans cesse du karma. Selon les anciennes lois de l'univers, lorsque le karma d'un individu s'accumule au point de ne plus pouvoir être remboursé, cet être est détruit, pour finalement être anéanti corps et âme.

Cependant, au cours des trente dernières années, un événement grandiose a secoué l'univers tout entier : c'est ici même, sur cette « voie de la mort », que le Créateur a officiellement propagé Dafa au public, créant un unique « navire » de la Loi – la voie du salut qui peut ramener les êtres qui répondent aux critères.

C'est précisément parce qu'ils ont vu cet espoir sans précédent dans le lieu le plus désespéré que d'innombrables êtres des niveaux très élevés de l'espace ont fait une chose qu'ils n'avaient jamais osé imaginer : ils se sont bousculés, implorant de pouvoir descendre dans le monde humain. Parce qu'ils savaient que, s'ils pouvaient devenir humains, ils auraient la chance d'entrer eux-mêmes dans la cultivation et pourraient être

sauvés, non seulement eux-mêmes, mais aussi les innombrables êtres qu'ils représentent.

Ce processus de descente n'est pas non plus simple. Normalement, le rôle d'un être est arrangé par les Divinités d'un niveau supérieur. Il y a aussi des cas particuliers, où certaines Divinités descendent directement pour devenir humaines, mais une fois dans ce monde d'illusion, elles sont aussi rapidement scellées et perdent tous leurs pouvoirs, devenant des gens ordinaires comme les autres.

Parce que les corps humains dans le monde sont limités, et que le risque de se perdre dans le monde des mortels est très grand, une autre option a existé. De très nombreuses Divinités, n'ayant pas l'affinité suffisante pour devenir humaines, ont fait le vœu de se réincarner en animaux ou en plantes. Elles comprenaient que, bien que les animaux et les plantes ne soient pas autorisés à cultiver, la compassion infinie de Dafa engloberait tous les êtres, et qu'elles auraient aussi une chance d'être assimilées et sauvées dans le champ de la Rectification de la Loi. C'est pourquoi elles ont accepté un statut inférieur, tant qu'elles pouvaient être proches des endroits où se trouvaient des disciples de Dafa, pour être baignées dans la lumière de Bouddha.

En voyant cela, je ressens encore plus la préciosité et l'urgence de cette occasion d'être humain, de pouvoir

cultiver Dafa pendant cette période de la Rectification de la Loi.

C'est pourquoi je veux laisser un message. Pour mes compagnons de cultivation, en particulier ceux qui se trouvent dans les situations les plus difficiles, nous devons être vraiment plus diligents, bien faire les trois choses que le Maître nous demande, pour ne pas manquer cette occasion unique depuis la nuit des temps. Souvenons-nous du serment que nous avons fait avant de venir ici !

Quant aux gens de ce monde qui sont encore dans l'illusion, j'espère que vous pourrez écouter avec votre cœur, vous éveiller rapidement, reconnaître la vérité, et distinguer le bien du mal. Chérissez la bonté dans votre cœur et essayez de vous informer sur le Falun Dafa, car c'est le seul espoir pour nous de traverser cette dernière tribulation.

Maintenant, j'ai tout compris. Toutes les vies passées, d'un général préhistorique, d'un prince de l'océan azur, d'un moine au sommet d'une montagne, à un diplomate moderne... tout était un arrangement, des pièces de puzzle nécessaires. Chaque expérience, chaque leçon, qu'elle soit douloureuse ou glorieuse, était une préparation pour que je puisse tenir le serment d'antan, pour que j'aie assez de sagesse, de volonté et de caractère pour accomplir ma mission lorsque je retrouverais Dafa.

Tous les rôles visaient à préparer un seul rôle, un but suprême : celui de devenir un disciple de Falun Dafa pendant la période de la Rectification de la Loi, de bien me cultiver, et d'aider les êtres du monde que j'avais promis de revenir sauver, à être sauvés.

(À ce moment, la voix de River redevient celle d'un enfant de dix ans normal, claire et sincère. Le regard majestueux d'un Roi a disparu, ne laissant que la pureté et la quiétude.)

Ces histoires... – le jeune garçon me regarde droit dans les yeux, moi qui prends des notes, puis regarde à nouveau l'espace vide devant lui – elles ne sont pas là pour me vanter ou pour prouver quoi que ce soit. Ce ne sont que des souvenirs, des empreintes sur un très long chemin pour retrouver mes origines.

Maintenant je comprends, la tragédie d'Arion il y a cent millions d'années n'était pas simplement une punition, mais la toute première leçon lors de la grande répétition de l'univers, pour s'assurer que cette fois, je ne me tromperais pas de chemin.

Et je sais que la route est encore longue, mais maintenant, j'ai trouvé le chemin le plus juste, le chemin du retour.

Je ne suis qu'un petit garçon de dix ans, un pratiquant de Falun Dafa ordinaire. Mais je porte en moi le serment

d'un Roi, et je ferai de mon mieux pour accomplir cette responsabilité.

(Le jeune garçon termine son histoire par un sourire serein. Ses yeux limpides regardent droit devant, sans attachement au passé, sans souci de l'avenir, seulement la détermination et la paix du présent. Le magnétophone tourne encore, mais il ne reste que le silence. Un silence qui en dit plus que mille mots, clôturant un voyage de mille vies.)

* * *

CONCLUSION

La dernière cassette s'est arrêtée. La pièce est devenue silencieuse, ne laissant que le doux tic-tac de l'horloge murale et les traînées de soleil dorées et chaleureuses qui dansaient sur le parquet. River, le garçon de dix ans aux yeux limpides, était assis en silence depuis un moment, redevenu un enfant ordinaire après avoir porté sur ses épaules le poids de tout un univers. L'histoire de ses mille vies était terminée.

Pendant deux semaines, mon travail a simplement consisté à écouter et à prendre des notes. J'ai voyagé avec River à travers des dynasties glorieuses, des civilisations perdues, depuis un général préhistorique, un prince de l'océan azur, une artisane sur Mars, jusqu'à un diplomate tourmenté de l'ère moderne. Au début, je pensais simplement que je consignais des histoires étranges, des fragments de souvenirs épars. Mais maintenant, en regardant l'ensemble, je réalise que ce n'étaient pas des histoires isolées, mais les pièces d'un immense puzzle, arrangées avec une finesse infinie.

Quand j'ai entendu River raconter la première vie d'Arion, il y a cent millions d'années, j'ai pensé que ce

n'était qu'une simple tragédie personnelle. Mais en écoutant le dernier chapitre, j'ai soudain compris que c'était aussi une leçon apprise dans le sang lors de la première *répétition générale* de l'univers. Il s'avère que rien n'est le fruit du hasard. L'erreur d'un général de la lointaine préhistoire est devenue la première pierre de la détermination d'un garçon de dix ans aujourd'hui, garantissant que dans cet acte final et le plus important, il ne se trompera pas de chemin.

Je me souviens du passage où River racontait que les Divinités des cieux très élevés, des êtres si glorieux que nous ne pouvons même pas les imaginer, imploraient de pouvoir se réincarner dans le monde humain, acceptant même de devenir un brin d'herbe ou un animal juste pour être près du champ d'énergie de Dafa. En entendant cela, une phrase ancienne d'un texte sacré que j'avais lu autrefois a soudainement résonné en moi : « Il est difficile d'obtenir un corps humain, difficile de naître en Terre du Milieu, difficile d'entendre la Loi juste, et difficile de rencontrer un Maître éclairé. » [人身難得，中土難生，正法難聞，明師難遇。] (Ce qui signifie : difficile d'obtenir un corps humain, difficile de naître en Chine, difficile d'obtenir la Loi juste, et difficile de rencontrer un Maître éclairé).

Auparavant, je ne comprenais cette phrase qu'au pied de la lettre. Mais à travers le récit de River, j'ai vraiment ressenti le poids de chaque mot. Chacune de ces «

difficultés » est en fait une opportunité grandiose que d'innombrables Divinités dans l'univers implorent sans pouvoir l'obtenir. Cela m'a poussé à réfléchir : nous qui vivons à cette époque, avons-nous vraiment compris la valeur de ce que nous avons ?

Mon rôle de transcripteur s'achève ici. Les histoires de River ont été conservées, mais l'histoire du choix de chaque être dans cette ère continue d'écrire ses dernières pages... Et j'espère que chacun de nous fera le bon choix.

Que Dieu vous bénisse !

Casey Vale

THE LIVES MEDIA

* * *

À PROPOS DE L'AUTEUR & DU PROJET THE LIVES MEDIA

À PROPOS DE L'AUTEUR

Casey Vale est une auteure indépendante, journaliste d'investigation et conteuse spirituelle. Elle explore les thèmes de la vérité, de la conscience et de la destinée de l'humanité. Ses œuvres naissent souvent d'entretiens réels, retranscrits avec honnêteté, une riche émotion et une nature éclairante.

À PROPOS DU PROJET

Ce livre fait partie d'une série d'ouvrages publiés par THE LIVES MEDIA – une initiative d'édition indépendante à vision globale, dont la mission est de préserver et de diffuser des échos intemporels. Sans suivre le flot des nouvelles quotidiennes, nous nous

consacrons à des livres capables de toucher profondément la conscience humaine.

CONTACT

- ✧ Website: www.thelivesmedia.com
- ✧ Email: editor@thelivesmedia.com
- ✧ QR Code:



AUTRES ŒUVRES DU MÊME PROJET

Vous pouvez découvrir d'autres publications de THE LIVES MEDIA :

- *Poussière Rouge, Lumière Dorée* (Red Dust, Golden Light)
- *Après le Pouvoir : L'Héritage* (After Power: The Legacy)

– *Crépuscule et Aurore de la Science* (Sunset and Sunrise of Science)

– *Le Voile Rouge* (The Red Veil)

– *Échos d'Avant le Temps* (Echoes Before Time)

– *Entrer dans le Monde* (Entering The World)

– *Les Dernières Cloches* (The Last Bells)

– *Avant Nous* (Before Us)

– *Mille Vies* (Thousand Lives) → le présent ouvrage

Nous vous remercions sincèrement d'avoir consacré du temps à la lecture de ce livre ! Que Dieu, que Bouddha vous bénissent dans votre voyage à la découverte de la vérité.